

mylène gilbert-dumas

mort suspecte au yukon



Mort suspecte au Yukon

Que vous soyez au Yukon ou ailleurs,
l'adresse de notre site est toujours :
www.soulieresediteur.com



De la même auteure chez le même éditeur

Rhapsodie bohémienne, roman 2005

Sur les traces du mystique, roman 2010 (réédition)

Chez d'autres éditeurs

(pour les adultes)

Les dames de Beauchêne, tome I, , VLB éditeur, 2002

Les dames de Beauchêne, tome II, VLB éditeur, 2004

Les dames de Beauchêne, tome III, VLB éditeur, 2005

1704, Montréal, VLB éditeur, 2006

Lili Klondike, tome I, VLB éditeur, 2008

Lili Klondike, tome II, VLB éditeur, 2009

Lili Klondike, tome III, VLB éditeur, 2009

L'escapade sans retour de Sophie Parent, VLB éditeur, 2011

Yukonnaise, VLB éditeur, 2012

Mylène-Gilbert-Dumas

Mort suspecte au Yukon

La 2^e aventure d'Ariane Blackburn



**SOULIÈRES
ÉDITEUR**

www.soulieresediteur.com

case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion Sodec — du gouvernement du Québec.

Dépôt légal : 2012

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Gilbert-Dumas, Mylène, 1967-

Mort suspecte au Yukon

(Collection Graffiti ; 75)

Pour les jeunes.

ISBN 978-2-89607-158-6

I. Titre. II. Collection : Collection Graffiti ; 75.

PS8563.I474M67 2012 jC843'6 C2012-940595-7

PS9563.I474M67 2012

Illustration de la couverture :

Véronique Drouin

Conception graphique de la couverture :

Annie Pencrec'h

Copyright © Mylène Gilbert-Dumas et Soulières éditeur

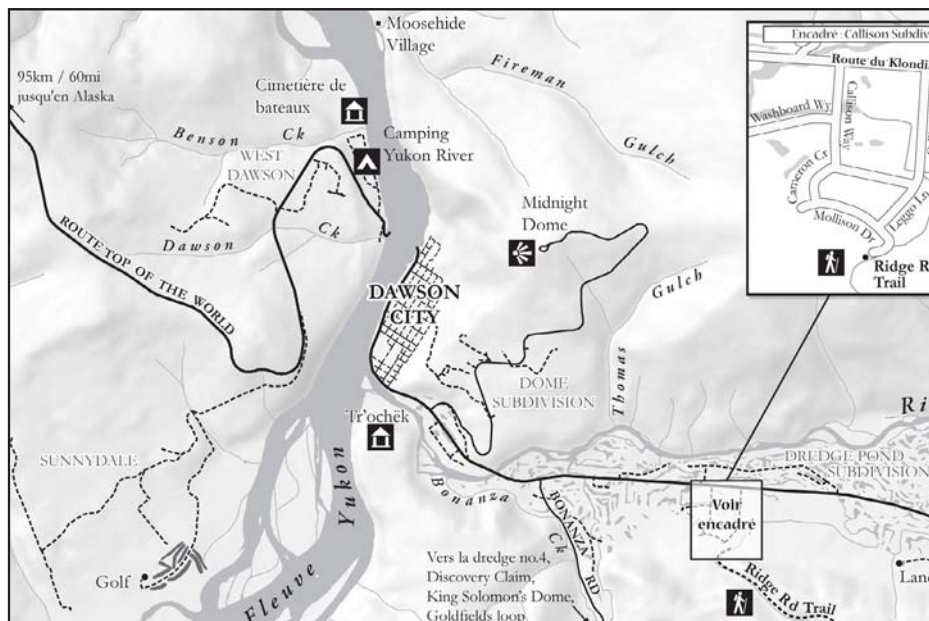
ISBN 978-2-89607-158-6 (version papier)

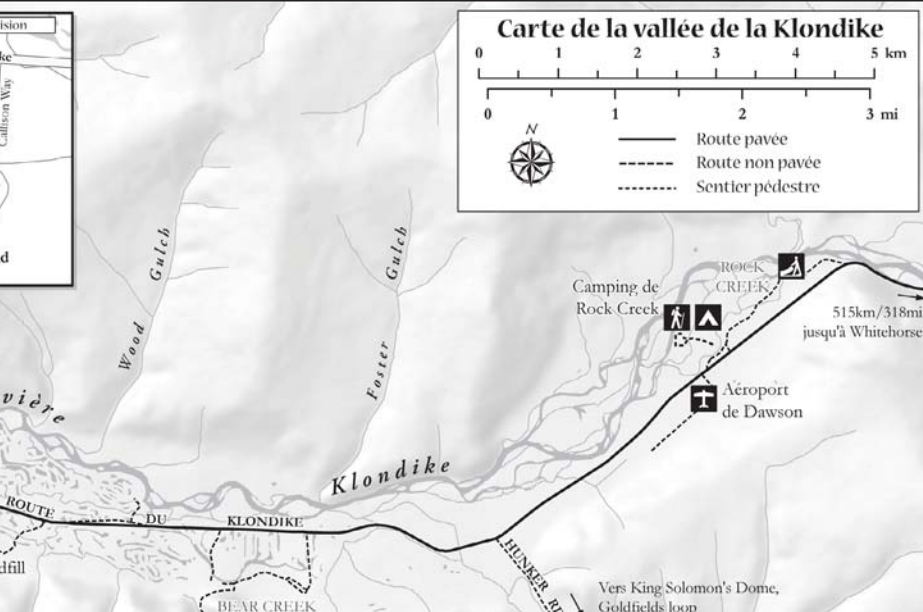
ISBN 978-2-89607-175-3 (version EPUB)

ISBN 978-2-89607-193-7 (version PDF)

Tous droits réservés

Pour mes amis yukonnais





Prologue

L FAUT TOUJOURS DOUTER. NE JAMAIS CROIRE QUE LES CHOSES SONT TELLES QU'ELLES NOUS APPARAISSENT. Depuis mon enquête sur le mystique¹, j'ai fait du scepticisme un mode de vie. Je me souviens avec nostalgie d'une époque où la brume n'était qu'un phénomène atmosphérique, où un cadavre portait les traces de ses blessures mortelles et où le meurtrier était toujours le méchant.

Ces jours sont révolus. J'en ai eu la preuve l'hiver dernier, quand un concours de circonstances m'a menée sur la piste d'une mort suspecte. Une mort dont la cause était pourtant bien établie, mais qui cachait encore tellement de mystère qu'il m'a fallu des mois pour l'élucider.

Ariane Blackburn

1, Voir *Sur les traces du mystique*, chez le même éditeur.

1

CET HIVER-LÀ, J'AI DÉCOUVERT LE DEUXIÈME CADAVRE DE MON EXISTENCE. JE M'EN SOUVIENS COMME SI C'ÉTAIT HIER. Il m'arrive d'ailleurs encore de voir la scène, quand une mauvaise digestion provoque des cauchemars, quand mon esprit agité par quelques doutes passe en revue la suite des événements à la recherche d'un détail qui m'aurait échappé.

J'avancais dans une ruelle silencieuse, et la neige crissait sous mes bottes. Ce n'était pas le jour. Ce n'était pas la nuit non plus. *Entre chien et loup*, auraient dit les anciens. *Plus près du loup que du chien*, aurais-je précisé si on m'avait demandé mon avis.

Les rues étaient désertes depuis un bon moment déjà. Pour s'aventurer dehors à -35 °C au crépuscule, il fallait une bonne dose de courage ou de folie. Je possédais sans doute un peu des deux. Afin de vaincre le froid, je marchais d'un bon pas. Mon ordinateur pesait lourd dans mes mains, et mes doigts s'engourdisaient à mesure que la pénombre s'intensifiait. J'avais relevé mon capuchon et remonté mon foulard, si bien que seuls mes

yeux étaient exposés à la violence du froid. Malgré l'obscurité, mon regard portait loin, jusqu'au bout de la ruelle. J'essayais d'évaluer combien de temps il me faudrait encore avant d'arriver à la maison lorsqu'un mouvement a attiré mon attention. À l'entrée d'une cour, un chien montait la garde, un de ces gros chiens comme ceux qu'on voit dans les films sur l'Alaska. La face blanche, le corps gris et noir, le poil assez épais pour affronter un hiver dans le Grand Nord. De loin, on aurait dit un loup. De près aussi d'ailleurs, comme je m'en suis rendu compte en m'approchant.

Il s'était avancé un peu en dehors de la cour. Cherchait-il simplement à attirer mon attention ou voulait-il m'effrayer ? À le voir droit, l'œil attentif et les crocs à peine dissimulés, je pressentais le danger qu'il pouvait y avoir à le dépasser. La ruelle n'était pas large à cet endroit. S'il décidait de m'attaquer, il n'aurait qu'à bondir et serait sur moi en moins de deux.

J'allais faire demi-tour quand son regard s'est rétréci. Il a poussé un gémissement, et j'aurais juré qu'il appelait à l'aide. Intriguée, j'ai jeté un œil derrière lui. Dans la cour de cette maison aux fenêtres placardées pour l'hiver gisait une forme allongée, blottie contre le mur. J'ai contourné le chien en lui parlant avec douceur :

— Beau toutou. Est-ce que c'est ton maître qui dort là-bas ?

Je savais bien que personne ne dort par terre à -35 °C. Le parka semblait raide, les jambes, plus raides encore.

Le chien n'a pas bougé. Il m'a laissée passer et je me suis agenouillée sans faire de bruit, comme si je craignais vraiment de réveiller le mort.

Le mort. Ce n'était pas la première fois que j'en trouvais un, mais je ne m'y habituais pas. La gorge nouée, j'ai allongé le bras et, du bout du doigt, j'ai tâté la jambe. Elle était plus dure que ce que j'avais imaginé.

J'ai inspiré profondément et, puisant mon courage dans l'air glacial qui s'engouffrait dans mes poumons, j'ai retourné le corps. Au moment où il retombait sur le dos, un croassement terrible a brisé le silence. J'ai levé la tête en cherchant d'où pouvait provenir un cri aussi puissant. Sur un poteau de téléphone, à quelques mètres de la maison, un énorme corbeau me regardait.

Il faisait tellement noir maintenant que, sans la pleine lune, j'aurais été incapable d'identifier le cadavre qui gisait devant moi. Or, il se trouvait que je connaissais cette personne. Je l'avais déjà vue deux fois. C'était une jeune fille de seize ou dix-sept ans, les cheveux blonds, le corps frêle, la peau aussi pâle que la neige.

Toujours grâce à la lumière de la lune, j'ai pu voir les déchirures de son parka.

Tout le devant avait été lacéré comme si on avait essayé de l'éventrer. Dégoûtée, j'allais me relever lorsque j'ai remarqué sa main. À l'extérieur, entre le pouce et l'index, pendait une poignée de cheveux noirs.

AUJOURD'HUI, QUAND J'Y PENSE, JE ME DIS QU'IL SERAIT FAUX DE PRÉTENDRE QUE MON AVENTURE A DÉBUTÉ LE JOUR OÙ J'AI TROUVÉ LE CORPS DE KITTY. Je n'étais pas allée au Yukon par hasard. Et dès le départ, ce voyage m'avait semblé prédestiné.

Cette histoire avait commencé quelques semaines plus tôt, en décembre, à Québec. Deux mois à peine s'étaient écoulés depuis la disparition d'Erik Eriksson. Le temps des fêtes battait son plein, mais moi, je n'avais pas le cœur aux réjouissances. J'avais toujours de la difficulté à accepter ce qu'Érik m'avait raconté, ce que j'avais ressenti pour lui et ce qui m'était arrivé par la suite. Ma mère disait que je bouvais. Je n'osais pas la contredire. La vérité l'aurait bouleversée.

La veille du jour de l'An, la parenté s'était rassemblée dans le sous-sol, chez mes parents. L'arbre de Noël se dressait dans son coin, et moi dans l'autre, insensible à l'esprit de la fête. Contrairement aux années précédentes, je n'avais pas apporté mon violon. Il faut être de bonne humeur pour apprécier la musique

traditionnelle, ce qui n'était pas mon cas. Et puis il se trouvait toujours un oncle pour me demander de jouer une « toune » country, ce que je détestais royalement. En l'absence de musique *live*, mon père faisait jouer ses vieux disques, mes tantes dansaient, mes oncles s'affrontaient au poker, mes cousins et cousines se racontaient leur vie. De temps en temps, quelqu'un venait s'enquérir de mon état.

— Veux-tu une bière ?

— Veux-tu un sandwich ?

— Veux-tu de la tourtière ?

À chacun je répondais un « non merci » poli avant de me réfugier dans le silence. J'aurais préféré de beaucoup rester dans mon appartement, seule au-dessus de la buanderie déserte, à regarder le cimetière et à me souvenir d'Érik et de tous ceux qui étaient morts pour lui. Ma mère ne l'avait pas permis.

— Le jour de l'An, on fête ça en famille, avait-elle répété pour couper court à mon opposition.

Alors, j'étais seule, cette nuit-là, entourée de gens que je connaissais bien et qui, pourtant, me paraissaient étrangers. Je n'arrivais à prendre part ni aux conversations, ni aux blagues, ni aux jeux. Je n'avais pas envie d'être là, et ça se voyait. C'est sans doute pourquoi, à partir de 23 heures, tout le monde m'a laissée tranquille, ce qui m'a permis de m'éclipser

avant les inévitables souhaits de Bonne année ! et autres échanges ou embrassades que je ne désirais pas plus que la grippe.

J'avais trouvé refuge dans mon ancienne chambre, à l'étage. Tout y était calme. Par la fenêtre, je voyais la neige tomber doucement sur Québec. Les toits pentus, les vieilles pierres et le château qui brillait dans la nuit m'ont fait penser au mystique et j'ai eu l'impression d'étouffer. Je me suis dit qu'il fallait peut-être que je parte, que je quitte ma ville natale pour essayer de trouver un équilibre. Pour oublier, peut-être aussi.

Comme je me faisais cette réflexion, on a frappé à ma porte. J'ai reconnu la voix de mon cousin Benjamin. Il ne m'apportait ni à boire ni à manger. Il venait simplement m'offrir une oreille attentive.

— J'ai déjà vécu ce que tu vis, m'a-t-il dit en s'asseyant au pied du lit. Une peine d'amour, ça ne s'oublie pas.

Il se trompait, mais comment aurais-je pu le corriger ? M'aurait-il comprise si je lui avais raconté la vérité ? Malgré la pénombre, son corps grand et mince se découpait sur le blanc de l'édredon. J'ai souri en apercevant la masse énorme de ses cheveux que je savais roux, longs et bouclés, et qu'il avait détachés pour provoquer son père. Benjamin le différent, Benjamin l'aventurier, peut-être me comprenait-il dans le fond...

— Si tu as envie d’aller voir ailleurs, tu peux venir avec moi au Yukon. Je m’occupe de la maison d’une amie pour l’hiver. Il y a deux chambres. Dawson est un village tranquille où tu ne connaîtrais personne. C’est l’idéal quand on veut repartir à zéro.

Comment expliquer qu’il soit monté me faire cette offre au moment où je pensais justement à m’en aller ? J’ai regardé la neige que le vent soufflait sur l’asphalte. Je savais qu’il faisait froid au Yukon. Plus froid qu’à Québec, disait-on. Pfff ! Dans mon esprit, plus froid qu’à Québec, ça n’existait pas.

— Je repars vendredi, a lancé Benjamin avant de refermer la porte derrière lui.

Était-ce le destin qui l’avait envoyé me chercher au fond de ma déprime et de mon chagrin ? Était-ce ma destinée d’aller à Dawson City cet hiver-là pour trouver un cadavre ? Si j’avais su... Si seulement j’avais su.

IL NE M'A FALLU QUE DEUX JOURS POUR ACHETER MON BILLET D'AVION ET FAIRE MES BAGAGES. Sarah, ma meilleure amie, m'avait promis de jeter un œil dans mon appartement une fois par semaine, histoire de surveiller les lieux.

Le plus difficile a été de me résoudre à annuler ma session à l'université. J'hésitais à arrêter mes études, même pour quelques mois. Je m'y suis résignée en me disant que j'aurais enfin du temps pour réfléchir, pour décider de ce que je voulais faire de ma vie, maintenant que je commençais à entrevoir le monde et ses mystères.

C'est ainsi que j'ai pris l'avion avec Benjamin la première semaine de janvier. Après une escale à Vancouver, nous avons atterri à Whitehorse, la capitale du Yukon. Et, dès le lendemain matin, nous partions pour Dawson City à bord d'un Hawker Siddley 748, un avion de trente-deux places. Avec ses moulures de bois et ses vieux sièges, on aurait dit l'appareil qui avait servi à tourner les films d'Indiana Jones.

Les passagers formaient un ensemble hétéroclite qui m'intriguait. J'ai tout d'abord remar-

qué les Amérindiens parce que, contrairement aux Hurons de Québec, ils me semblaient peu métissés. Chez eux, pas de cheveux châains ni d'yeux bleus. Que du noir.

Il y avait aussi des hommes d'apparence rude que j'imaginai en mineurs creusant sous la terre – durant le vol de Montréal à Vancouver, Benjamin m'avait raconté l'histoire de la ruée vers l'or, et j'avais compris qu'il se faisait encore de la prospection à Dawson. À bord se trouvait aussi une adolescente qui voyageait seule. Blonde et menue, elle avait l'air habitué à prendre l'avion. Elle interpellait l'agente de bord par son prénom et parlait avec les autres passagers comme si c'étaient de vieux amis.

— La connais-tu ? ai-je demandé à Benjamin en désignant la jeune fille.

Benjamin a suivi mon regard avant de lever les yeux au ciel en signe d'exaspération.

— C'est Kitty Warren.

Puis, réalisant que ce nom ne me disait rien, il a précisé :

— Elle travaille à l'épicerie. Tout le monde la connaît.

Il s'est tu, et nous sommes retournés, lui à sa revue, moi au seul livre sur le Yukon que j'avais réussi à dénicher avant de partir. *Construire un feu*, de Jack London. Dans la préface, on précisait que l'auteur lui-même

était parti chercher de l'or à Dawson quand il avait 21 ans. La coïncidence m'a fait sourire. J'avais 21 ans, moi aussi, et je me trouvais une certaine ressemblance avec le personnage, un jeune homme téméraire et un peu baveux qu'une vague de froid extrême surprend en pleine forêt tandis qu'il marche seul avec son chien. Moi non plus, je n'aimais pas qu'on me dise quoi faire. Et moi aussi, j'avais développé l'art de me mettre dans le pétrin. L'histoire se déroulait dans un paysage identique à celui qui se déployait derrière le hublot. Des collines, de la neige, de la roche, des épinettes et des crevasses qui formaient un réseau de ruisseaux et de lacs gelés. Somme toute, un territoire hostile où il ne devait pas être jojo de se retrouver seul en hiver, avec ou sans chien.

L'horizon disparut au bout de deux heures environ, quand l'avion s'est enfoncé dans le brouillard. J'ai senti l'appareil descendre.

— On arrive à Dawson, a murmuré Benjamin. Prépare-toi à atterrir au Far West.

J'ai regardé dehors. On ne voyait pas à dix mètres. Comment le pilote trouvait-il son chemin dans cette purée de pois ? Comme je me posais cette question, l'avion a repris de l'altitude. Parmi les passagers, la tension a monté d'un cran. Partout, on murmurait, on s'inquiétait. L'agente de bord a détaché sa ceinture et s'est rendue dans le poste de

pilotage. Lorsqu'elle en est ressortie, je l'ai vu se pincer les lèvres et afficher un sourire faussement rassurant. J'imaginai le pire. Les autres aussi, sans doute, car personne n'osait parler. Seule Kitty Warren a eu le courage de l'interroger.

— Qu'est-ce qui se passe, Liz ? Pourquoi est-ce qu'on n'atterrit pas ?

Avant de répondre, l'agent de bord a repris sa place et bouclé sa ceinture.

— Il ne se passe rien. Les nuages sont un peu bas, c'est tout. Le pilote va se réessayer dans un instant.

J'ai regardé dehors. Tout en bas, on devinait à peine, derrière la brume inquiétante, les édifices d'une ville fantôme.

JE N'AI JAMAIS COMPRIS COMMENT LE PILOTE A RÉUSSI À ATTERRIR CE JOUR-LÀ. S'il y a eu une éclaircie, je ne l'ai jamais vue. Quand nous avons touché le sol, je ne distinguais même pas les montagnes du ciel à l'horizon. C'est tout juste si on apercevait la ligne plus sombre de l'asphalte sous les ailes.

Nous avons quitté nos sièges en emportant toutes nos affaires et sommes descendus sur le tarmac. Il y avait à peine vingt centimètres de neige au sol. Décidément, on était loin des tempêtes de Québec.

Dans la minuscule aérogare, une foule bigarrée nous attendait. Des gens heureux de revoir des parents, des amis ou un amoureux depuis longtemps parti. Benjamin s'est dirigé vers un homme de notre âge, vêtu d'un parka rouge et coiffé d'un bonnet péruvien. Sous son manteau, il portait le même genre de vêtements que mon cousin, des trucs achetés dans une friperie ou dans un surplus de l'armée.

— Ben ! s'est-il écrié en lui serrant la main. Il était temps que tu arrives. J'ai deux chiennes

qui sont grosses. Imagine ! En plein au début de saison ! Il ne manquait plus que ça !

Comme je ne comprenais rien à ces propos, je suis demeurée en retrait à regarder l'accueil qu'on réservait aux autres passagers. Des éclats de rire, des accolades, des poignées de main. Partout, on parlait fort, sauf dans un coin où Kitty Warren embrassait à pleine bouche un homme barbu vêtu comme un bûcheron. Leur fougue m'a fait sourire.

Benjamin a discuté une minute avec son ami avant de se tourner vers moi.

— Ariane, je te présente Sébastien, mon patron. Sébas, voici ma cousine, Ariane Blackburn. Elle va passer un bout de temps avec nous autres.

— Je n'ai pas les moyens de prendre un autre employé, a grommelé ledit Sébastien en guise de formule d'accueil.

Benjamin l'a rassuré aussitôt :

— Elle ne s'en vient pas travailler, elle est en vacances. Elle va habiter avec moi chez Catherine.

— Dans ce cas, a soufflé Sébastien, visiblement soulagé, bienvenue à Dawson, Ariane.

Puis, se tournant vers Benjamin, il a ajouté :

— Bon, on n'a pas toute la journée.

Benjamin a acquiescé. Il ramassé son sac à dos, et moi, ma valise, et nous avons franchi la porte. À l'extérieur s'alignait une douzaine

de camionnettes et d'automobiles dont les moteurs tournaient même s'il n'y avait personne à bord.

« Pis l'environnement ? » ai-je eu envie de m'écrier devant une telle négligence.

Ces véhicules produisaient autant de bruit qu'un gros camion, et l'odeur d'essence prenait à la gorge. Comme s'il avait deviné ce qui me troublait, Benjamin m'a glissé à l'oreille :

— C'est difficile de faire démarrer une auto quand il fait très froid.

— Il fait juste -5 °C, ai-je répondu aussi discrètement.

— Je sais, mais c'est une question d'habitude. Et puis comme les gens d'ici n'ont pas peur de se faire voler leur auto, ils laissent les clés dans le contact. Disons qu'il y a un peu de laisser-aller.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie, Sébastien ?

J'avais posé cette question pour changer de sujet, mais aussi pour être polie envers celui qui s'était déplacé pour venir nous chercher et que nos chuchotements laissaient à l'écart. Je savais que Benjamin s'occupait de ses chiens. Sébastien m'a répondu en ouvrant la portière d'un immense pick-up.

— Je suis musher.

— Musher ? C'est un métier, ça ?

J'avais l'air ignorante et probablement un peu effrontée, je m'en rendais compte, mais

je ne comprenais vraiment pas comment des chiens pouvaient rapporter suffisamment d'argent pour faire vivre quelqu'un.

— Mon métier, c'est de gagner des courses, a expliqué Sébastien.

Parce qu'il savait que je ne connaissais rien dans ce domaine, Benjamin a ajouté :

— Sébastien se prépare en ce moment pour la *Yukon Quest* au mois de février.

Et tandis que nous nous engagions sur la route, il a poursuivi :

— La *Yukon Quest*, c'est la course de traîneaux à chiens la plus difficile au monde. Mille milles de long. Les années impaires, elle part de Whitehorse. Les années paires, comme cette année, elle part de Fairbanks, en Alaska.

J'assimilais l'information, perplexe. Mille milles, ça faisait 1 600 kilomètres. J'imaginai le gars sur son traîneau, au beau milieu de la toundra. Ça m'a fait penser au roman de Jack London que j'avais terminé dans l'avion. Le personnage avait les doigts tellement engourdis qu'il n'arrivait pas à faire un feu pour se réchauffer. J'ai osé une question.

— Il n'est jamais arrivé que quelqu'un meure gelé ?

Ils ont ri, mais Sébastien a lancé, pour me rassurer :

— Il n'y a personne qui est mort gelé au Yukon depuis longtemps !

Puis, comme s'il n'y avait rien d'autre à dire sur le sujet, il a allumé la radio. J'ai grimacé en reconnaissant les notes d'une vieille chanson country.

« Bienvenue dans le Far West ! » me suis-je dit, les yeux rivés sur le village qui venait d'apparaître à notre droite.

.

BENJAMIN M'AVAIT DIT QUE LA MAISON DE CATHERINE ÉTAIT CONSTRUITE EN RONDINS. Je m'attendais donc à un camp de bois rond. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir une maison de style victorien, à balcons multiples et à pignons, comptant de nombreuses pièces de même qu'une verrière trois saisons ! De quoi impressionner n'importe quel voyageur.

Mais qu'elle ait été belle et neuve n'empêchait pas cette maison de craquer sinistrement. Il faut dire que le temps s'était beaucoup refroidi cette nuit-là. Les murs réagissaient à la compression de l'air. Si bien que, quand le réveille-matin a sonné dans la chambre d'à côté, je n'avais pas encore réussi à fermer l'œil. Il faisait tellement noir dehors que j'ai pensé qu'il était 2 ou 3 heures du matin. Pourquoi Benjamin se levait-il si tôt ? J'ai enfilé ma robe de chambre et je suis descendue le rejoindre à la cuisine. Déjà, le café infusait dans la cafetière, et le pain grillait dans le grille-pain. Sur la cuisinière, l'horloge indiquait 8 heures.

— Il ne peut pas être 8 heures ! me suis-je exclamée en jetant un œil par la fenêtre. Il fait encore noir !

— Oui, et il va faire noir jusqu'à 10 h 30 au moins, mais on ne peut quand même pas attendre aussi tard pour commencer notre journée.

Si moi j'avais encore les yeux dans le même trou, Benjamin, lui, était parfaitement réveillé. Il me parlait avec son calme habituel en même temps qu'il me versait du café.

— Est-ce qu'il fait toujours noir comme ça, ici ?

— Juste en hiver. Mais tu es chanceuse, il va faire jour de plus en plus tôt. En septembre, quand on perd une heure de clarté par semaine, c'est pas mal plus difficile.

J'ai assimilé l'information en me demandant ce que faisaient les gens de Dawson pour contrer la déprime hivernale.

— Bon, faut que j'y aille, a lancé Benjamin en avalant sa dernière bouchée. Surtout, n'oublie pas d'aller faire l'épicerie. Le frigo est vide. On nous annonce du beau temps aujourd'hui. J'espère que tu vas en profiter.

Effectivement, quand je suis sortie, à midi, le ciel était aussi bleu que pendant une chaude journée d'été. Sauf qu'on gelait. Le mercure était descendu depuis la veille, et il faisait maintenant -20 °C. J'ai suivi les instructions

de Benjamin et je me suis dirigée vers la Front Street où se trouvaient les commerces. Juste avant la première intersection, j'ai été forcée de ralentir. Deux chiens gris et blanc se tenaient au beau milieu de la rue comme s'ils voulaient me bloquer le chemin. J'hésitais à m'en approcher.

L'un des deux mesurait au moins soixante-dix centimètres de haut, plus la tête. Il était tout simplement épouvantable. L'autre, bien que plus petit, me semblait tout aussi menaçant. J'ai quand même fait un pas, puis un autre, et je les ai contournés avec circonspection, les surveillant du coin de l'œil, prête à courir si je les voyais bondir.

Leurs regards m'ont suivie, mais eux n'ont pas bougé. Quand j'ai jugé que j'étais assez loin, je me suis détournée et j'ai accéléré. Je ne savais pas si ces chiens avaient un maître quelque part, mais, chose certaine, la rue leur appartenait. Il allait falloir que je m'y habitue.

J'AI VÉCU MA PREMIÈRE SEMAINE À DAWSON COMME UN SUPPLICE. En proie à un ennui mortel, j'errais dans les rues en attendant que Benjamin finisse son quart de travail pour profiter enfin de sa compagnie. Dawson me paraissait aussi sinistre qu'un village de vieux western. L'école avait recommencé. Les élèves s'y rendaient le matin et en revenaient le soir, mais entre les deux, je ne croisais personne. À l'épicerie, la caissière me regardait d'un air suspect. Au bureau de poste, quand j'allais chercher le courrier de Benjamin, les employés jetaient dans ma direction des coups d'œil méfiants.

Au cours de mes promenades sans but, j'avais remarqué une murale peinte sur un édifice patrimonial de la Deuxième Avenue. L'artiste avait représenté le poète Robert Service en train d'écrire un de ses plus célèbres poèmes. *The Spell of the Yukon*. Les vers étaient inscrits juste à côté.

*I wanted the gold, and I sought it ;
I scrabbled and mucked like a slave.*

*Was it famine or scurvy, I fought it ;
I hurled my youth into a grave.
I wanted the gold, and I got it —
Came out with a fortune last fall, —
Yet somehow life's not what I thought it,
And somehow the gold isn't all.*

L'histoire se résumait en quelques mots : Je voulais de l'or et j'en ai eu. J'y ai sacrifié ma jeunesse et ma santé. Je comprends aujourd'hui que l'or n'est pas si important que ça, finalement. Une histoire sérieuse, sauf pour les graffitis qu'un petit malin avait ajoutés ici et là sur la murale. On y voyait des corbeaux habillés en salopette de prospecteurs. Certains creusaient dans la terre. D'autres se promenaient au bras d'oiseaux femelles vêtus de robes extravagantes et couverts de bijoux. D'autres encore gisaient allongés sur leur lit de mort. L'illustrateur avait habilement imité le style des fables de La Fontaine. C'était triste et drôle à la fois. Mais le plus étrange dans ces graffitis, c'était l'immense corbeau dessiné dans un coin tout en haut de la murale. À voir l'éclat de la peinture, j'en concluais qu'il avait été ajouté récemment. Les ailes déployées, le plumage d'un noir tirant sur le violet, l'oiseau semblait suivre les passants des yeux, comme s'il nous surveillait. Ce détail provoquait chez moi un malaise qui se ranimait chaque

fois que j'apercevais les vrais corbeaux, ceux qui régnaient sur Dawson comme les pigeons sur Québec. Aussi gros que des chats, ils se posaient sur les fils électriques ou planaient au-dessus des maisons en poussant des cris effrayants. Je ne pouvais m'empêcher de me demander s'ils prenaient plaisir à terroriser les gens. Ce corbeau peint sur le mur avait l'air de dire que oui.

Un midi, en me rendant au café Internet, j'ai remarqué que de nouveaux vers avaient été ajoutés sur la murale, extraits d'un autre poème de Robert Service. Je les ai traduits à mesure que je les lisais.

Il s'est fait des choses étranges sous le soleil de minuit

*Chez ces hommes venus chercher de l'or
Les routes du Nord murmurent encore le récit
De ces histoires à vous glacer le sang.*

À côté avaient été dessinés deux autres corbeaux qui se battaient, armés de couteaux. La scène avait un petit côté morbide qu'on avait voulu amusant. J'ai ri comme tout le monde, mais je trouvais dans ces mots quelque chose de louche. Quelque chose qui ressemblait à un avertissement.

AU FIL DES JOURS, L'IMPRESSION DE SOLITUDE GRANDISSAIT, ET JE REGRETTAIS L'IMPULSION QUI M'AVAIT FAIT SUIVRE BENJAMIN AUSSI LOIN DE CHEZ MOI. La seule chose qui me consolait, c'était le ciel de nuit. Un ciel du Nord comme je n'en avais jamais vu. Les étoiles y brillaient par milliers et avec une telle intensité que je me demandais où elles pouvaient bien se cacher quand je les cherchais depuis la fenêtre de mon appartement à Québec. Il faut dire que ce n'étaient pas les lampadaires de Dawson qui créaient de la pollution lumineuse, car il y en avait peu. Le village comptait deux ou trois cents maisons, et Whitehorse, la ville la plus proche, se trouvait à cinq cents kilomètres au sud. Le ciel pouvait donc déployer tous ses atours, et moi, à défaut d'apprécier le jour, je profitais de la nuit.

Vers 19 heures, je sortais sur la galerie pour compter les étoiles filantes et admirer la Voie lactée pour laquelle je développais une réelle fascination. J'avais entendu parler de notre galaxie avant de mettre les pieds dans le Grand Nord, mais je n'avais jamais eu l'occasion de

la voir de mes yeux. À Dawson, elle était juste là, comme à portée de main, à s'étirer dans la voûte céleste, toute blanche comme la trace de lait qui lui avait donné son nom.

Malgré l'euphorie qui m'habitait le soir, le jour, le temps s'étirait à n'en plus finir. Au début de la deuxième semaine, le mercure a chuté tout d'un coup. De -5 °C à mon arrivée, il tendait désormais vers -35 °C. Sortir relevait de l'héroïsme. La lune jetait sur le village un halo blanc et cru, aussi froid que l'hiver qui nous assaillait. La période claire durait à peine quatre heures tandis que la noirceur s'éternisait.

Je n'ai pas quitté la maison de Catherine pendant trois jours. Quand Benjamin est rentré, en fin d'après-midi le mercredi, j'étouffais tellement que je lui ai presque sauté dessus.

— Il faut que je travaille.

Pour toute réponse, il a hoché la tête et a branché la bouilloire.

— Je me fais du thé. En veux-tu ?

J'étais blessée par son calme que je considérais comme de l'indifférence.

— Je n'en peux plus d'être toute seule, ai-je dit en me plantant devant lui. Je sais que Sébastien n'a pas besoin d'une employée, mais peut-être y a-t-il quelqu'un au village qui pourrait utiliser mes services.

Benjamin m'a regardée, l'air songeur.

— Qu'est-ce que tu sais faire ?

Bonne question. Qu'est-ce que je savais faire ? Je savais jouer du violon, étudier, lire, écrire, fourrer mon nez partout et me mettre dans le pétrin. Mais à quoi ces talents pouvaient-ils me servir dans le Grand Nord ?

— Je joue du violon et j'ai étudié le journalisme pendant un an et demi à l'université Laval, ai-je fini par déclarer.

Benjamin a approuvé.

— Dans ce cas, je vois deux possibilités. Ou bien tu offres tes services au Pit...

— Au Pit ?

— C'est le seul bar ouvert à ce temps-ci de l'année. Tous les vendredis et samedis soirs, un groupe y joue du country. Il me semble que...

— Du country ?

Je l'avais interrompu avant qu'il fasse allusion à certaines veillées du jour de l'An où mon oncle me forçait la main.

— Je suis une musicienne classique, ai-je dit pour qu'il comprenne bien que je n'allais pas me rabaisser de la sorte ici.

— Tu dois certainement pouvoir t'adapter.

M'adapter ? Quelle idée ! J'ai quand même pris une seconde pour y penser.

— Et l'autre possibilité ? ai-je finalement demandé, convaincue de ne pas être faite pour le country.

Benjamin a souri devant ce qu'il qualifiait sans doute de snobisme.

— Tu vas porter ton curriculum vitae au *Klondike Sun*. Les reporters ne sont pas nombreux dans le coin. Le patron te trouvera bien un fait divers à couvrir.

— JE NE PEUX TOUJOURS BIEN PAS LE SUIVRE PARTOUT !

La femme avait presque crié. Assise dans la salle d'attente du *Klondike Sun*, je n'ai pas pu m'empêcher de rentrer les épaules. Depuis toujours, les engueulades me mettent mal à l'aise. Dans le cas présent, elle avait beau se dérouler en anglais et derrière une porte close, ces éclats de voix teintés de colère me donnaient le goût de retourner me morfondre chez Catherine.

— Tu es journaliste, Véronique. Fais ta job !

L'homme avait prononcé *Véronique* avec difficulté, preuve que ce n'était pas un francophone. Sa voix trahissait aussi une position d'autorité. Facile de conclure qu'il s'agissait du patron. Je l'imaginais grand et gros avec des mains immenses, capables de me pousser dans le dos ou de me forcer à rester assise. Mais la femme, elle, n'avait pas l'air impressionnée. Intérieurement, je l'enviais.

— Justement, a-t-elle déclaré avec autant d'aplomb que son patron. Je suis journaliste, pas policière. Enquêter sur ce gars-là, ça relève de la GRC.

— On ne va pas attendre que...

L'homme a continué d'insister, mais ses paroles traversaient la cloison avec moins de vigueur. J'ai quand même reconnu les mots *casier judiciaire, bandit, cavale* et finalement *pas dans mon village*. J'en tirais déjà des conclusions : le patron voulait assigner un reportage à la journaliste qui elle, n'en voulait pas. Dans le bureau, la situation s'est envenimée de nouveau. On en était rendus, de part et d'autre, aux commentaires personnels, aux critiques sur les horaires, sur la qualité du travail et sur le salaire. Décidément, ces deux-là avaient des comptes à régler. J'étais de plus en plus embêtée à l'idée d'être témoin de ce différend. Surtout que j'avais mon CV dans les mains et que je m'apprêtais à demander qu'on m'embauche. Au bout d'un moment qui m'a semblé trop long à mon goût, la femme s'est exclamée, plus fort encore :

— Si c'est comme ça, je démissionne !

La porte s'est ouverte sur une belle grande femme, très droite, très digne, mais habillée comme si elle arrivait de la chasse, avec des vêtements de camouflage sales et froissés. Elle est sortie du bureau en faisant claquer la porte et a traversé la pièce, son parka flottant derrière elle. Ses énormes bottes traînaient sur le plancher, produisant un grondement sourd qui, associé au frottement des jambes de son

pantalon de ski, meublait efficacement le silence. Après un bref regard dans ma direction, elle s'est adressée à la réceptionniste :

— Cindy, tu m'enverras ma paye par la poste. Moi, il n'est plus question que je remette les pieds ici.

Puis, sans saluer, elle a poussé la deuxième porte avec autant de violence que la première. Un vent glacial s'est engouffré dans la salle d'attente.

— Cindy ! a hurlé le patron. Prépare une annonce. On cherche un ou une journaliste qui a envie de travailler. Pas d'idéalistes, pas de fainéants.

La réceptionniste s'était déjà levée. Elle se tenait maintenant dans l'embrasure, l'air assuré, impassible ou habituée aux sautes d'humeur de son patron.

— Justement, M. Stevenson, dit-elle en désignant la salle d'attente. Il y a une jeune femme ici qui voudrait vous parler.

— Fais-la entrer.

Le ton était toujours aussi bourru. Je me suis levée et j'ai avancé vers le bureau, un peu craintive. Comme je la rejoignais, Cindy m'a soufflé à l'oreille :

— Il jappe fort, mais il ne mord pas.

Réprimant un fou rire, je me suis redressée et j'ai franchi le seuil la tête haute. Comme je m'étais trompée ! À part la voix, celui qui

se trouvait derrière le pupitre n'avait rien d'impressionnant. Petit, maigre, le cheveu rare, M. Stevenson ne me paraissait plus bien dangereux.

— Qu'est-ce que tu veux ? a-t-il demandé sans desserrer les dents.

Je me suis avancée jusqu'à son bureau et j'ai déposé mon CV devant lui.

— Je me cherche du travail.

— Tu viens d'où ?

— Du Québec.

— Pas une autre !

Cette fois, il s'est reculé contre le dossier de sa chaise, l'air découragé. J'avais bien deviné ; Véronique aussi était Québécoise. Peut-être M. Stevenson pensait-il que toutes les Québécoises avaient des personnalités difficiles...

— Je n'ai pas de dossier important à te donner, a-t-il commencé. Mon journal est imprimé toutes les deux semaines. On en tire juste trois cents exemplaires et on n'en vend pas à Vancouver. Alors la célébrité, on oublie ça. Et puis personne ne fait d'argent ici alors si c'est une job payante que tu veux, tu es mieux d'aller voir ailleurs.

— Je veux travailler. Peu m'importe le salaire pourvu que ça me tienne occupée.

M. Stevenson m'a regardée comme si j'étais une extraterrestre. Je me suis sentie obligée de m'expliquer.

— Je suis en vacances. J'ai assez d'argent pour l'épicerie, mais je m'ennuie.

C'était vrai. L'université m'avait remboursé mes cours, ce qui m'avait permis de renflouer mon compte en banque. De plus, mon père, trop content de me voir reprendre goût à la vie, m'avait payé mon billet d'avion pour le Yukon. Je me trouvais riche et je n'avais nulle part où dépenser mon argent parce qu'il n'y avait rien à faire à Dawson. Absolument rien à faire. Et c'est exactement pour cette raison que je me trouvais dans le bureau de M. Stevenson.

— C'est bon. Tu es engagée et tu commences tout de suite.

Il m'a tendu un dossier attaché avec un élastique. En l'ouvrant pour voir ce qu'il contenait, j'ai laissé échapper sur le sol une vieille photo découpée dans un journal. Je l'ai ramassée, perplexe. Il s'agissait d'un homme d'une trentaine d'années, barbe et cheveux noirs, le regard un peu absent. Un commentaire sous la photo l'identifiait comme étant Conrad Jones, 28 ans. Ce nom ne me disait rien, mais ce visage... Remarquant mon intérêt, M. Stevenson m'a interrogée :

— Tu le connais ?

— Je ne sais pas. Qui est-ce ?

— Un repris de justice arrivé en décembre.

— Et il a commis quoi, comme crime ?

— Vol de banque. Il a écopé de dix ans, mais n'en a fait que quatre. Il a été libéré pour bonne conduite.

J'ai hoché la tête, pensive. Puisque cet homme avait purgé sa peine, je ne voyais pas pourquoi on l'importunerait encore.

— Vous pensez qu'il est ici pour braquer la banque de Dawson ?

J'avais lancé cette phrase comme une blague, mais M. Stevenson n'a pas ri.

— Je ne sais pas pourquoi il est ici, a-t-il dit, mais je vais l'apprendre, je te le garantis.

J'ai glissé le dossier dans mon sac. En tant que nouvelle employée, je n'avais pas un mot à dire sur les tâches qu'on m'assignait. Et puis je l'avais déjà vu quelque part, ce Conrad Jones. J'en étais certaine.

LA TEMPÉRATURE OSCILLAIT ENTRE -25 ET -35 °C. IL ME FALLAIT VINGT MINUTES POUR M'HABILLER AVANT DE SORTIR, MAIS JE NE ME PLAIGNAIS PAS. J'avais enfin quelque chose pour me désennuyer. Mon nouveau travail consistait à rapporter les faits divers survenus à Dawson et dans les environs.

Quelqu'un avait mis le feu dans l'un des édifices patrimoniaux du village, ce qui avait produit un immense feu de joie à minuit, le 31 décembre. L'avait-on allumé exprès pour souligner le passage de la nouvelle année ? Convaincues que ce n'était pas une coïncidence, les autorités municipales avaient porté plainte à la police. Une enquête suivait son cours, mais les indices étaient minces selon les informations que j'avais réussi à obtenir. Un vendredi soir, une panne électrique avait occasionné l'annulation d'un match de hockey que l'équipe locale était en train de perdre. Quelques jours plus tard, un bris dans le système de chauffage avait forcé l'école à annuler les examens de mi-année. Plus important, cependant, était l'accident survenu un same-

di après-midi. Un petit garçon qui jouait à la cachette avec ses amis s'était retrouvé dans le fleuve après que la glace eut cédé sous ses pieds. Le garçon s'en était sorti avec des engelures mineures, mais à l'endroit où la glace était défoncée, on avait placé des cônes rouges afin de signaler le danger.

De tous ces événements, seul le dernier me semblait sérieux. Les autres m'apparaissaient comme de mauvaises blagues dont l'une, l'incendie, aurait pu mal tourner et avoir des conséquences beaucoup plus graves. Je trouvais cependant que la fréquence des mauvais coups était plus élevée à Dawson qu'ailleurs. J'ai donc interrogé Benjamin à ce sujet.

— C'est à cause des aurores boréales, m'a-t-il répondu. Chaque année, quand c'est la saison, les gens se comportent bizarrement. Un peu comme chez nous à la pleine lune.

J'ai ri.

— C'est un mythe, chez nous, les histoires de pleine lune.

— Ce n'est pas un mythe ici. Les aurores boréales influencent les gens depuis très longtemps.

Il a réfléchi un moment avant d'ajouter :

— Toutes ces histoires ont peut-être un lien avec les casiers judiciaires.

Devant mon regard interrogateur, il m'a expliqué que, selon ses amis, une personne sur

quatre au Yukon avait eu des démêlés avec la justice avant d'émigrer dans le Nord.

— Voyons donc ! me suis-je exclamée. Un sur quatre, vraiment ?

— C'est ce qu'on dit, en tout cas.

Selon moi, aucune de ces deux explications ne tenait la route. L'influence des aurores boréales ? Mon œil ! Je n'y croyais pas davantage qu'à l'influence de la pleine lune. Pour ce qui était des casiers judiciaires, il me semblait justement que ça aurait eu l'effet inverse. Quand on veut recommencer sa vie à zéro, on se tient tranquille et on évite d'attirer l'attention.

Mais tout le monde était-il de mon avis ?

CHACQUE FOIS QUE JE PASSAIS SUR LA FRONT STREET, JE M'ARRÊTAIS PRÈS DE LA DIGUE DANS L'ESPOIR DE VOIR PARTIR UN TRAÎNEAU. C'est là en effet que se trouvait le stationnement à chiens, un assemblage de chaînes au bout desquelles les mushers attachaient les bêtes le temps de faire leurs achats en ville. J'adorais entendre les chiens aboyer tandis que leur maître les installait chacun à sa place dans l'attelage. Heureusement qu'un crochet bien ancré dans la neige maintenait tout ce beau monde en place parce que les chiens, excités comme ils l'étaient, n'avaient qu'une envie : courir. Lorsque le harnais du dernier chien était attaché, le musher n'avait qu'à lancer un bref « *Hop !* » et l'attelage se mettait en branle, comme mû par une seule volonté. Énergisée par ces aboiements frénétiques, je suivais des yeux le traîneau qui longeait la digue sur quelques centaines de mètres avant de l'enjamber et de descendre sur la glace. De là, il traversait le fleuve gelé, puis piquait vers le sud en suivant la côte jusqu'à disparaître dans la baie suivante. C'était chaque fois une fête.

Ce jour-là, cependant, ce n'étaient pas les chiens que je venais voir en traversant la Front Street. Une partie de mon travail consistait à prendre des photos. M. Stevenson m'avait signalé une anomalie au bout de la digue. Une anomalie que je devais immortaliser pour le journal, évidemment. Dans le parc bordant le fleuve, on avait autrefois érigé un monument en souvenir de la ruée vers l'or. On appelait ce monument la statue du prospecteur parce qu'il représentait un homme en train de chercher de l'or. Sauf que, pendant la nuit, la statue du prospecteur avait changé d'apparence. Quelqu'un lui avait déposé sur la tête un grand sombrero mexicain et, sur le nez, une paire de lunettes de soleil. On lui avait aussi enroulé autour des reins une serviette de plage. Cette blague arrivait au bon moment. La veille, pour la première fois depuis la fin du mois de novembre, le soleil s'était montré le bout du nez. Nous étions tous sortis dans les rues pour en profiter. Manifestement, quelqu'un avait voulu commémorer l'événement.

LE LUNDI SUIVANT, M. STEVENSON M'A FAIT VENIR DANS SON BUREAU ET M'A TENDU UNE FEUILLE SUR LAQUELLE IL AVAIT INSCRIT LE NOM DES PERSONNES QU'IL DÉSIRAIT QUE J'INTERVIEWE CETTE SEMAINE-LÀ. Puis il m'a montré le fleuve qu'on voyait par la fenêtre de son bureau.

— Les employés municipaux vont essayer de sortir le camion de la glace dans une demi-heure. Je veux que tu couvres le déroulement des opérations.

J'ai acquiescé, repris mon appareil-photo et remonté la Front Street jusqu'au pont de glace qui reliait Dawson à la rive ouest. Là, au milieu de ce fleuve soi-disant gelé, la manœuvre était sur le point de commencer. Une chaîne de métal reliait une remorqueuse à un pick-up en équilibre précaire, les roues avant au sec, les roues arrière enfouies dans un mélange d'eau libre et de slush. Benjamin m'avait raconté comment, au milieu de décembre, la camionnette qui effectuait le déneigement du pont de glace s'était enfoncée, à la surprise générale.

Une foule excitée s'était rassemblée pour assister aux manœuvres de récupération.

Devant l'insouciance généralisée, je me suis dit que j'étais la seule à penser que la glace pouvait céder n'importe quand. L'incident n'était pourtant pas unique. Je n'avais qu'à penser à l'histoire du petit garçon qui jouait à la cachette avec ses amis, aux cônes qui rappelleraient pendant tout l'hiver ce qui aurait pu s'avérer une tragédie. Or, tout le monde semblait indifférent au danger. Les spectateurs s'étaient attroupés même très près des véhicules, si bien qu'un agent de la GRC, chargé de la sécurité, devait insister pour faire reculer les plus curieux.

La remorqueuse a démarré. On entendait la chaîne se tendre et geindre. Les grincements métalliques se suivaient, au rythme des pneus qui grinçaient sur la glace. Les roues ont tourné une première fois, lentement, péniblement. À l'autre bout de la chaîne, la camionnette s'est hissée sur le rebord, de plus en plus haut. La foule poussait des cris d'encouragement.

— Vas-y ! a crié quelqu'un.

— Ouais, sors de là ! s'est écrié un autre.

La camionnette, comme pour leur répondre, s'est hissée un peu plus haut.

Les roues arrière touchaient presque la glace quand l'impensable s'est produit. La chaîne, qu'on croyait pourtant solide, a cédé d'un coup, se brisant dans un fracas aussi puissant qu'une détonation. À l'avant, la re-

morqueuse a bondi, comme si elle avait reçu une poussée, et a poursuivi sa course pendant quelques secondes. À l'arrière, la camionnette s'est enfoncée plus profondément encore sous les récriminations des spectateurs.

J'avais eu le temps de prendre des photos, si bien que les lecteurs du journal allaient pouvoir suivre aussi bien le déroulement des opérations que la réaction des gens présents sur les lieux. J'imaginais déjà le montage : avant, pendant, après. Une belle succession d'émotions !

Je prenais encore quelques clichés quand un couple a attiré mon attention sur la rive ouest. J'ai immédiatement reconnu Kitty Warren avec ses cheveux blonds qui dépassaient de son capuchon. À côté d'elle se tenait un grand gaillard beaucoup plus âgé, les cheveux longs, noirs, une barbe de la même couleur et en broussaille, un parka de camouflage et des mukluks blanches de l'armée. Clic. Clic. Je les photographiais comme j'avais photographié tout le monde, mais ma respiration s'est accélérée quand j'ai reconnu le copain de Kitty. Il s'agissait de Conrad Jones, l'homme qui intéressait M. Stevenson. Je me suis rappelé enfin où je l'avais vu auparavant et dans quelles circonstances. C'était lui que Kitty embrassait à pleine bouche à l'aéroport quelques semaines plus tôt.

DÈS MON RETOUR AU BUREAU, J'AI FAIT UN COMPTE RENDU DÉTAILLÉ DE L'ÉVÉNEMENT À M. STEVENSON. Je devinais qu'il n'était pas satisfait. Ce n'était pas illégal pour un homme d'aller cueillir une adolescente de cet âge-là à l'aéroport. Ni de l'embrasser, surtout si c'était elle qui embrassait en premier, comme je l'avais vue faire. Jusqu'à présent donc, on ne pouvait rien lui reprocher.

Pendant la nuit qui a suivi la manœuvre avortée pour sortir la camionnette, la température est descendue à - 50 °C. C'est en tout cas la conclusion à laquelle je suis arrivée le lendemain matin en observant le thermomètre. La colonne rouge avait entièrement disparu, et les gradations commençaient à - 50 °C. Je me suis promis de raconter la chose à mon amie Sarah et c'est pour cette raison que je me suis rendue au café Internet deux jours plus tard, soit le 20 janvier. Le temps s'était réchauffé d'une quinzaine de degrés. Après avoir pris mes courriels et décrit ce froid extrême à Sarah, j'ai repris le chemin du retour. Le village entier semblait assoupi, les rues étaient désertes et silencieuses.

Je n'entendais que le bruit de la neige qui crissait sous mes bottes. Ce n'était pas le jour. Ce n'était pas la nuit non plus. *Entre chien et loup*, auraient dit les anciens. *Plus près du loup que du chien*, aurais-je précisé si on m'avait demandé mon avis !

Pour s'aventurer dehors à -35 °C au crépuscule, il fallait une bonne dose de courage ou de folie. Je possédais sans doute un peu des deux. Afin de vaincre le froid, je marchais d'un bon pas. Mon ordinateur pesait lourd dans mes mains, et mes doigts s'engourdissaient à mesure que la pénombre s'intensifiait. Malgré l'obscurité, mon regard se portait au loin sur le bout de la ruelle. Je tentais d'évaluer combien de temps il me faudrait encore avant d'arriver à la maison lorsqu'un chien a attiré mon attention. Il montait la garde à l'entrée d'une cour. C'était un de ces gros chiens qu'on voit dans les films sur l'Alaska. La face blanche, le corps gris et noir, le poil assez épais pour affronter un hiver dans le Grand Nord. De loin, on aurait dit un loup. De près aussi d'ailleurs, comme je m'en suis rendu compte en m'approchant.

Il s'était avancé un peu en dehors de la cour. Cherchait-il simplement à attirer mon attention ou voulait-il m'effrayer ? À voir le corps droit, l'œil attentif et les crocs à peine dissimulés, je sentais le danger qu'il y avait à le dépasser. La ruelle n'était pas large à cet

endroit. Si ce chien décidait de m'attaquer, il n'aurait qu'à bondir et serait sur moi en moins de deux.

J'allais faire demi-tour quand son regard s'est rétréci. Il a poussé un gémissement, et j'aurais juré qu'il appelait à l'aide. Intriguée, j'ai jeté un œil derrière lui. Dans la cour de cette maison aux fenêtres placardées pour l'hiver gisait une forme allongée, blottie contre le mur. J'ai contourné le chien en lui parlant avec douceur :

— Beau toutou. Est-ce que c'est ton maître qui dort là-bas ?

Je savais bien que personne ne dort par terre à -35 °C. Le parka semblait raide, les jambes, plus raides encore.

Le chien n'a pas bougé. Il m'a laissée passer sans même me suivre des yeux. Je l'ai contourné et je me suis agenouillée sans faire de bruit, comme si je craignais vraiment de réveiller le mort.

Le mort. Ce n'était pas la première fois que j'en trouvais un. Pendant un bref instant, je me suis revue sur le terrain de l'Université Laval, penchée sur un cadavre, au bord de la nausée. Je ressentais le même effroi. Je me suis dit que je ne m'y habituerai sans doute jamais et que c'était tant mieux. La gorge nouée, j'ai allongé le bras et, du bout du doigt, j'ai tâté la jambe. Elle était plus dure que ce que j'avais imaginé.

J'ai retourné le cadavre. Au moment où il retombait sur le dos, un croassement terrible a brisé le silence. J'ai sursauté et cherché d'où pouvait provenir un cri aussi puissant. Sur un poteau de téléphone, à quelques mètres de la maison, un énorme corbeau observait la scène. Je pouvais sentir le poids de son regard malgré l'obscurité et j'ai pensé qu'il attendait mon départ pour accomplir son travail de charognard. J'en ai frémi de dégoût.

Sans la pleine lune, je n'aurais jamais été capable d'identifier qui j'avais devant moi. Mais il se trouvait que je connaissais cette personne. Âgée de seize ou dix-sept ans, ses cheveux blonds dépassant du capuchon, Kitty Warren avait la peau aussi pâle que la neige sur laquelle elle reposait.

Toujours grâce à la lumière de la lune, j'ai pu voir les déchirures de son parka. Tout le devant avait été lacéré comme si on avait essayé de l'éventrer. J'allais me relever lorsque j'ai remarqué sa main. À l'extérieur, entre le pouce et l'index, pendait une poignée de cheveux noirs.

A CAUSE DU CHOC, JE N'AI PAS DORMI LA NUIT SUIVANTE. Je revoyais la scène sans arrêt : le chien qui s'avavançait dans la ruelle et qui gémissait pour attirer mon attention, le corbeau qui croassait à m'en donner la chair de poule et le corps de Kitty qui gisait, congelé, le long du mur d'une maison fermée pour l'hiver. Dans la pénombre, ces détails m'avaient semblé tellement lugubres !

J'avais l'impression d'être le personnage principal d'un roman policier. Je mettais cette sensation sur le compte des longues nuits de Dawson. Avec autant d'heures de noirceur, on avait tout le temps d'imaginer les pires histoires. Certes, l'agent de la GRC venu cueillir le corps de Kitty avait essayé de me rassurer en affirmant qu'il s'agissait sûrement d'un accident. Je demeurais sceptique. Il n'y avait peut-être pas de sang sur le sol, mais ça ne voulait rien dire. Ma première enquête m'avait appris à me méfier des apparences, et je refusais la solution de facilité. Le parka de Kitty était déchiré sur le devant. On ne pouvait pas ignorer ce détail. Et puis je savais que Kitty

fréquentait Conrad Jones, un individu louche dont se méfiait M. Stevenson. Tout cela n'était-il pas suffisant pour allumer chez moi l'instinct d'investigation ? D'ailleurs, l'agent de la GRC avait jugé bon de préciser qu'il y aurait une autopsie, juste pour vérifier.

C'est autant pour exorciser mes démons que parce que j'avais déjà décidé de mener ma propre enquête que j'ai pris la décision de me rendre à l'épicerie le vendredi suivant. Benjamin avait dit que Kitty y travaillait. L'une ou l'autre des employées saurait sûrement me donner des informations sur sa relation avec Conrad Jones. Au pire, on me parlerait de son horaire de la veille, de ses déplacements, de ses rencontres. Je possédais déjà un bon indice. Les cheveux dans la main de Kitty étaient noirs. Ou brun foncé. Pas blonds ni gris. C'était donc une piste à suivre. Une piste qui faisait de ce Conrad Jones mon suspect numéro un.

— **K**ITTY ? OUAIS, ELLE AURAIT DÛ TRAVAILLER
MARDI DE 15 H 30 À 17 H 30.

J'avais interrogé la caissière en payant les provisions que j'avais jetées dans un panier en guise de prétexte. Mon attention s'est tout à coup portée sur le temps de verbe de sa réponse.

— Comment ? Vous me dites qu'elle n'est pas rentrée, mardi ?

L'autre secoua la tête.

— Non. Quand je pense que... Croyez-vous qu'elle était déjà morte ?

J'ai haussé les épaules. Les policiers n'avaient pas été capables de déterminer l'heure du décès parce que le corps de Kitty était congelé. En posant mes questions, j'espérais découvrir qui était la dernière personne à l'avoir vue vivante. J'ai donc insisté :

— C'est un peu étrange comme horaire de travail, 15 h 30 à 17 h 30. Est-ce qu'elle travaillait ailleurs ?

— Je ne pense pas. Elle venait deux jours par semaine après l'école, plus le samedi.

— Ça ne devait pas lui faire un gros salaire.

— Elle ne pouvait pas venir plus souvent. Elle habitait le long du ruisseau Bonanza. Vous savez, c'est loin du village quand on est à pied. Et puis elle n'avait pas vraiment besoin d'argent.

J'ai noté mentalement cette information en me promettant d'aller jeter un œil sur le ruisseau en question.

— Est-ce que ses parents lui versaient une allocation ?

— Elle vivait avec son père, un mineur. Je ne sais pas combien il lui donnait, mais Kitty ne manquait de rien, ça c'est certain.

— Et Conrad Jones, vous le connaissez ?

J'avais glissé cette question en espérant qu'elle passe inaperçue, que la caissière y réponde sur le même ton distrait que précédemment. C'était une erreur. Je l'ai vu plisser les yeux et je l'ai sentie tout à coup sur ses gardes.

— C'est quoi, ça, un interrogatoire de la GRC ?

Bon. C'était plus qu'une erreur. J'avais essayé d'abuser de sa crédulité, et elle n'avait pas apprécié. Puisque mes questions avaient fini par lui faire perdre patience, il fallait que je me trouve une bonne raison, et vite. Je ne sais pas quel instinct m'a soufflé à l'oreille de rester proche de la vérité, mais c'était un réel coup de génie.

— Je suis Ariane Blackburn, la nouvelle journaliste du *Klondike Sun* et...

Je lui ai tendu la main, mais elle ne l'a pas serrée. Son regard sévère continuait de me jauger. J'ai poursuivi comme si de rien n'était :

— ... j'aimerais écrire un article à la mémoire de Kitty. Parce que je viens d'arriver à Dawson, je pose des questions à tout le monde. J'essaie de me faire une idée de la fille qu'elle était.

— Ah ! s'est exclamée la caissière. Dans ce cas-là, vous allez en avoir pour votre argent. Je vous le garantis.

Je n'ai pas osé l'interroger sur le sens de ce dernier commentaire ni sur le cynisme qui l'accompagnait. J'étais trop contente de la retrouver dans de meilleures dispositions. Pour éviter un autre impair, j'ai même changé mon approche.

— Pensez-vous que je pourrais écrire qu'elle fréquentait Conrad Jones ?

Je me trouvais intelligente d'avoir pensé à ça, mais cette fille-là était plus vite que moi. Elle s'est croisé les bras et a déclaré :

— Si vous pensez qu'il est coupable à cause de son passé, vous vous trompez. Conrad a quitté Dawson lundi en fin d'après-midi. Je le sais, je suis allée moi-même le conduire à l'aéroport.

Et voilà. En quelques mots, c'en était fait de mon premier et seul suspect.

— Mais il va revenir vendredi, a insisté la caissière sur un ton sarcastique. Voulez-vous que je lui dise de passer vous voir ?

J'ai décliné cette offre qui n'en était pas une et j'ai tourné les talons. En me retrouvant au grand air, le visage fouetté par le vent, je me suis rappelé le commentaire qu'elle m'avait lancé quelques minutes plus tôt. *Dans ce cas-là, vous allez en avoir pour votre argent. Je vous le garantis.* Elle ne se trompait pas.

J'AI QUITTÉ L'ÉPICERIE DÉPITÉE, LE CAPUCHON RELEVÉ ET LE FOULARD REMONTÉ SUR LE NEZ. Si les montagnes protégeaient du vent une grande partie du village, il n'en allait pas de même pour la Front Street où se trouvait justement l'épicerie. Comme son nom le disait, cette rue faisait face au fleuve. L'air de l'Arctique descendait par le corridor fluvial en prenant de la vitesse au fil des kilomètres. Lorsque ce vent atteignait la première rue de Dawson, il se montrait impitoyable envers les pauvres piétons qui y déambulaient, leurs provisions sous le bras.

J'allais donc piquer vers l'intérieur du village pour fuir les bourrasques lorsque j'ai entendu des chiens aboyer. J'ai levé la tête. Sur la digue, un attelage s'apprêtait à partir. Soudain aussi excitée que les chiens, j'ai traversé la rue et je me suis arrêtée à une dizaine de mètres pour observer la manœuvre. Comme chaque fois, les bêtes trépignaient d'impatience, attachées à la chaîne qui servait de stationnement à chiens. Le musher était une femme menue dont les tresses rousses dépassaient sous la tuque.

Elle empoignait les bêtes par le collier, une à une, et les forçait à se lever sur les pattes arrière pour se rendre en sautillant jusqu'au traîneau. Là, elle fixait le chien à l'attelage puis revenait sur ses pas pour conduire le chien suivant à son poste en usant de la même stratégie. À l'arrière du traîneau, la corde de l'ancrage était fermement tendue parce que les quatre chiens déjà attelés ne cessaient de tirer. La musher revenait, une main au collet du dernier chien, quand j'ai vu l'ancre se dégager. À l'autre bout, la femme s'était penchée pour attacher le chien. Elle ne s'était aperçue de rien, mais moi, j'ai compris le danger. Abandonnant mon sac, j'ai bondi pour atterrir, les mains sur le guidon, un pied sur l'arrière du traîneau, l'autre sur l'ancre que j'ai enfoncée aussitôt. La femme a levé la tête.

— Vous voulez faire un tour ? m'a-t-elle dit en anglais avec un accent français de France.

Elle avait peut-être voulu me taquiner, mais son regard s'est figé quand il a glissé vers mes pieds. La situation se passait d'explication. Je venais de lui éviter de courir après ses chiens. Et qui sait ? Je lui avais peut-être aussi évité de se blesser. Accroupie comme elle l'était, si l'ancrage avait lâché, le traîneau lui serait passé sur le corps.

— Merci, a-t-elle dit en s'approchant.

Elle a baissé son foulard, et j'ai pu voir son visage. C'était une femme d'une trentaine

d'années. Elle était belle, mais avait les joues brûlées par le froid.

— Je m'appelle Rose-Marie Laframboise.
Je lui ai serré la main.

— Ariane Blackburn. Du Québec.

— Ah ! Vous parlez français. Quel bonheur !

Elle a ri, et j'ai ri avec elle. C'était nerveux.
À cause du danger évité, sans doute.

— Je ne t'ai jamais vue à Dawson. Tu es nouvelle ? m'a-t-elle demandé en remontant son foulard.

Nous avons aussitôt entamé une conversation en français, nous tutoyant comme si nous étions des amies de longue date. Rose-Marie était peintre et vivait à Sunnydale.

— Ça se trouve derrière cette montagne, là-bas.

Elle a désigné la falaise qui se dressait de l'autre côté du fleuve.

— Tu viens tous les jours au village en traîneau à chiens ?

Je trouvais la chose aberrante parce que, non seulement le traîneau exposait le conducteur au vent et au froid, mais en plus, c'était un aria d'atteler et de dételer chaque chien à l'arrivée et au départ.

— Je viens à Dawson juste une fois par semaine, des fois moins. Sauf quand je travaille à l'école.

— Qu'est-ce que tu fais à l'école ?

— Je suis suppléante en arts plastiques.

Pendant qu'elle me parlait de son travail, je me suis approchée de l'attelage pour étudier les chiens. J'ai remarqué les drôles de petites pantoufles dont chacun était chaussé.

— C'est pour protéger les coussinets, m'a expliqué Rose-Marie.

— Est-ce que ce sont des malamutes ou des huskies ?

J'avais entendu parler de ces deux races de chiens-loups et je voulais lui montrer que je m'y connaissais un peu. Je n'ai réussi qu'à lui prouver mon ignorance.

— Ben, non, voyons ! s'est exclamée Rose-Marie. Les malamutes sont bien trop gros et bien trop courts sur pattes. Ils étaient bons dans le temps, quand il fallait tirer de grosses charges. Pour ce qui est des huskies, ce sont des chiens de Sibérie. Nous, les mushers, on préfère les alaskans. Ils sont petits, forts et rapides.

Elle s'est approchée des deux chiens de tête et les a caressés pour calmer leur impatience.

— Comme les miens ! Il n'y en a pas deux pareil. Physiquement, je veux dire. Mais côté performance, ils sont imbattables.

Elle est retournée à l'arrière du traîneau et s'est installée à l'endroit même où j'avais posé un pied quelques minutes plus tôt.

— Ça prend une heure à pied pour se rendre à Sunnydale. Il faut que tu remontes la

piste vers le sud en marchant sur le fleuve. Ensuite, tu piques à droite dans la forêt après la vieille maison effondrée. Tu viendras, j'espère. Je t'offrirai du thé et un morceau de gâteau.

Une main sur le guidon, l'autre enroulée dans la corde d'ancrage, elle a ajouté :

— Je te remercie de m'avoir sauvé la vie.

Nous avons ri, encore une fois, parce que sa description de la situation était grandement exagérée. Puis elle a décroché l'ancre et prononcé un faible « *Hop !* ». Les chiens se sont élancés sur la neige. On aurait dit qu'ils avaient attendu ce moment toute la journée. Ce qui était probablement le cas.

Je les ai suivis des yeux comme je suivais chaque traîneau qui quittait la digue, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il disparaisse dans les méandres du fleuve. J'ai alors pivoté et récupéré mes provisions. Je m'apprêtais à retourner à la maison quand j'ai aperçu un chien assis à une vingtaine de mètres. Il me regardait avec une telle intensité que je me suis sentie intimidée. Depuis combien de temps était-il là ? Y était-il quand j'avais traversé la rue quelques minutes plus tôt ? Chose certaine, je ne l'avais pas vu avant, parce que je l'aurais reconnu. Si je me fiais à ce que je venais d'apprendre de Rose-Marie, j'avais devant moi un malamute. Court sur pattes, la face blanche, le corps énorme, gris et noir, le poil assez épais pour

affronter un hiver dans le Grand Nord. C'était ce chien qui m'avait attirée vers le cadavre de Kitty.

J'en aurais mis ma main au feu.

C'EST SOIR-LÀ, AU SOUPER, BENJAMIN A JUGÉ BON DE COMPLÉTER LE TABLEAU.

— Perdre le contrôle de ses chiens, c'est la pire chose qui peut arriver à un musher. Non seulement Rose-Marie aurait pu être blessée par le traîneau, mais sans quelqu'un pour tenir le guidon, ses chiens auraient pu s'emmêler dans les cordes et mourir étouffés. Tu lui as rendu un grand service en enfonçant l'ancre comme tu l'as fait.

— Elle m'a dit que ses chiens n'étaient pas des huskies ni des malamutes, mais des alaskans. Moi, j'aurais juré que c'étaient des bâtards.

Benjamin a ri.

— L'alaskan a peut-être l'air d'un bâtard, mais ça n'en est pas un. Pas pour les mushers, en tout cas. Son vrai nom, c'est husky de l'Alaska. Mais ce n'est pas encore une race reconnue. Il s'agit du résultat d'un croisement entre les huskies de Sibérie et d'autres chiens dont les caractéristiques génétiques leur donnent un avantage pour la course. Des chiens de chasse, surtout, avec de lon-

gues pattes. Même s'ils sont moins gros que les malamutes, ils peuvent tirer des traîneaux beaucoup plus vite et pendant plus longtemps. On a créé cette race principalement pour la course.

Toutes ces informations étaient fort intéressantes, mais elles ne me disaient rien à propos du gros chien au comportement suspect.

— Et les malamutes ? ai-je insisté. Ils viennent d'où ?

— À l'origine, c'étaient des chiens de trait. Les Amérindiens de l'Alaska s'en servaient pour tirer de grosses charges. Il faut dire qu'ils mesurent facilement soixante centimètres au garrot. Mais ils ont trop de poils, sont trop lourds, et leurs pattes sont trop courtes pour en faire de bons chiens de course.

Il parlait en versant dans mon assiette ce qui devait être un ragoût de caribou. La viande lui avait été offerte par Sébastien quelques jours plus tôt. Benjamin l'avait fait mariner et l'avait mise à cuire ce matin avant de se rendre au chenil. Je lui trouvais malgré tout un arrière-goût d'épinette.

— Qu'est-ce qu'on fait avec les malamutes aujourd'hui ? ai-je demandé en me remémorant ce regard intelligent qui me fixait dans la rue.

— On ne fait rien. Ce sont des animaux de compagnie. Il y en a plusieurs au village

d'ailleurs. Tu les as peut-être remarqués. Leur queue est enroulée sur elle-même.

Je n'avais pas encore remarqué ce dernier détail, car j'avais toujours vu l'étrange chien assis. Queue enroulée ou non, il y avait peu de chance pour que ce soit un chien de traîneau à cause de sa grande taille. Sauf que ça ne m'avancait pas vraiment non plus de savoir ça.

En me couchant, ce soir-là, j'avais la tête qui bourdonnait. Puisque j'avais éliminé Conrad Jones de ma liste de suspects, je me retrouvais à la case départ avec, pour seuls indices, une poignée de cheveux et un malamute à la mine patibulaire. Si j'avais été à Québec, j'aurais appelé Sarah. À deux, nous aurions pu en discuter, trouver d'autres pistes. Mais j'étais loin, et les frais d'interurbains réfrénaient mes besoins de communication. Sans parler du décalage horaire. Je devais me rendre à l'évidence : il me fallait résoudre cette énigme seule.

Allongée dans mon lit, j'ai passé en revue chaque détail de ma découverte dans la ruelle : le silence du village, la pleine lune, le regard fixe du chien, le manteau lacéré et la poignée de cheveux dans la main de Kitty. Les cheveux noirs, c'est dans cette direction qu'il fallait chercher, j'en étais toujours convaincue. Or, la chose n'allait pas être facile. À cause du froid, les habitants de Dawson avaient l'habitude de s'emmitoufler. Il était difficile de reconnaître

quelqu'un sous un foulard, un chapeau de fourrure et un capuchon. J'avais moi-même commencé à associer les gens, dans la rue, à la couleur de leur parka. Celui de Benjamin était noir. Celui de Sébastien, rouge. Celui de Rose-Marie Laframboise, vert. Il y avait aussi la marque brodée sur un écusson. *Canada Goose, Arctéryx, Kanuk, North Face*. En associant un écusson à une couleur, on pouvait difficilement se tromper. Et puis il y avait les sans-noms achetés à la friperie pour quelques dollars, en plus des vêtements venus du surplus de l'armée d'une grosse ville et rapportés à Dawson. Tous ces manteaux formaient un ensemble aussi hétéroclite que la population du village, et il m'arrivait souvent de parler à une personne dont je voyais à peine les yeux. Dans ce contexte, comment découvrir la couleur de ses cheveux ?

Ce qu'il me fallait, c'était trouver un lieu où je pourrais rencontrer des gens sans leur manteau. Cela non plus ne s'annonçait pas facile à Dawson. Le village ne comptait ni centre commercial, ni cinéma, ni stade. Il y avait par contre un aréna pour les parties de hockey et un bar où, selon Benjamin, on jouait de la musique country. J'ai décidé que c'était dans cette direction que j'allais investiguer.

JE ME SUIS DIRIGÉE VERS LE PIT LE VENDREDI SUIVANT, MON VIOLON SOUS LE BRAS. Je n'avais pas l'intention de me joindre aux musiciens, mais si la situation l'exigeait, je pourrais au moins faire valoir mes talents pour me frayer un chemin. Quand j'ai tourné sur la Troisième Avenue, j'ai aperçu une vingtaine de personnes qui s'entassaient pour fumer à l'extérieur du bar. Il était à peine 21 heures, mais l'endroit semblait déjà plein à craquer.

J'ai fendu la foule et poussé la porte pour me retrouver dans un vestibule qui sentait la vieille fumée et le fond de tonneau. Devant moi une seconde porte menait à un local sombre d'où s'élevait de la musique Two Step. À ma gauche, un couloir s'ouvrait sur un autre bar. J'ai choisi cette direction parce qu'il me semblait qu'un établissement avec une fenêtre sur la rue ne pouvait être totalement malfamé. Je me trompais à peine.

Dès que je suis entrée, j'ai eu l'impression de reculer dans le temps. Il s'agissait d'un ancien saloon, vestiges de l'époque de la ruée vers l'or. L'endroit ne comptait qu'une pièce,

vaste, mais encombrée de chaises, de tables et de clients. Au piano, un homme jouait en ignorant la foule qui parlait fort et riait sans lui prêter attention. Une dizaine d'hommes et de femmes étaient juchés sur des tabourets le long d'un bar derrière lequel trônaient, bien en vue, des bouteilles d'alcool. Malgré la pénombre, on distinguait sur les murs des panaches d'originaux, de wapitis et de caribous. Ici et là, un tableau représentait une scène qu'on aurait dite tirée d'un western. Des chercheurs d'or, des chevaux au galop, des dames en grandes toilettes, des hommes coiffés de chapeaux de cowboy. Pour le dépaysement, on pouvait dire que c'était réussi. Sauf qu'ici aussi, comme sur la murale de la Deuxième Avenue, quelqu'un avait ajouté des corbeaux miniatures qui se moquaient des propos du peintre. L'un d'eux jetait des regards exorbités en direction de la poitrine d'une dame en corset. Un autre piquait un cheval avec une aiguille, ce qui donnait l'impression de provoquer une ruade. Un troisième s'apprêtait à faire une jambette à un homme qui sortait d'un saloon. L'ensemble était drôle, bien que j'aie été la seule à m'esclaffer. Sans doute que tout le monde avait déjà ri de ces blagues depuis longtemps.

La clientèle était mixte : moitié amérindienne, moitié blanche. C'est ce détail qui a causé ma première déception. Puisque personne ne portait

de capuchon à l'intérieur, je pouvais voir toutes les têtes et constater que les trois quarts de ces gens avaient les cheveux brun foncé ou noirs. Ma liste de suspects venait de s'allonger d'une manière si drastique que c'en était ridicule.

Toutes les tables étant occupées, je me suis dirigée vers le seul banc libre près du bar et j'ai commandé une bière à la serveuse qui venait justement dans ma direction. Sur le coup, elle a paru embêtée. Elle m'a quand même promis mon verre avant de s'éloigner. C'est à ce moment que j'ai remarqué les regards tournés vers moi. Des chuchotements ont meublé le silence entre deux pièces de musique. La tension était palpable, et j'en étais de toute évidence la cause. J'ai jeté un œil sur mon manteau, puis derrière moi. Je me suis passé la main sur la tête et j'ai retiré ma tuque. Rien à faire. On continuait de m'observer. C'était peut-être parce que j'étais nouvelle. Peut-être aussi parce qu'on avait perçu mon accent québécois quand j'avais commandé ma bière en anglais. Je nageais en pleine confusion quand une jeune femme s'est approchée de moi.

— Bonjour, m'a-t-elle dit en français. Tu dois être la cousine de Benjamin.

J'ai acquiescé, trop heureuse de trouver quelqu'un qui me regardait avec moins de suspicion. Nous nous sommes présentées : elle s'appelait Josée, était agente de développement

pour la francophonie du Yukon et venait de Montréal.

— C'est la première fois que tu viens à Dawson, n'est-ce pas ?

J'ai acquiescé encore une fois.

— C'est pour ça qu'on me regarde étrangement ? ai-je demandé en désignant du menton un groupe d'hommes qui gardaient toujours des yeux malveillants à mon endroit.

— Pour ça, mais surtout parce que tu t'es assise sur le banc de Sheila. Pour éviter les problèmes, viens donc te joindre à nous.

Sans attendre ma réponse, elle m'a tirée par la manche et m'a conduite au fond, à une table où se trouvait un groupe de joyeux lurons qui se racontaient des histoires en français.

— La gang, a-t-elle dit pour attirer leur attention, je vous présente Ariane.

J'ai eu droit à quelques « Salut ! » en canon. Puis Josée m'a offert une chaise, et nous nous sommes assises dos au mur. De là, j'avais une vue sur l'ensemble du bar. Je voyais qui entrait, qui sortait, et qui était assis où. Le choix de cet emplacement n'était pas innocent de la part de Josée, comme je l'ai compris dès qu'elle m'a de nouveau adressé la parole :

— Tu vois la femme qui vient d'entrer ?

J'ai hoché la tête.

— C'est Sheila. Tu ne veux surtout pas te trouver sur son banc quand elle arrive au Pit.

— Comment ça, son banc ? Elle l'a acheté ?

Je me montrais cynique, mais dans le fond, un frisson venait de me secouer des pieds à la tête. Ladite Sheila avait l'air redoutable. Elle était grande et grosse et avançait comme si elle ne craignait personne. Dès qu'elle a eu mis le pied sur le seuil, les gens se sont déplacés, lui ouvrant un chemin jusqu'au bar.

— Elle n'a peut-être pas acheté son banc, mais personne ici n'oserait s'asseoir à sa place. Elle est... disons, possessive. Et agressive. Dans le genre Tow-by-Four Bob. Tu as déjà entendu parler de Two-by-Four Bob ?

Comme je manifestais toujours mon ignorance, elle a poursuivi :

— On l'appelle comme ça parce qu'il a frappé un gars avec un madrier. Personne ne sait vraiment pourquoi il a fait ça. Certains racontent que c'est une histoire de femmes. D'autres prétendent que le gars en question se serait assis à sa place au bar. En tout cas, le gars en est mort. Tu vois ce que je veux dire... ?

Bon, je devais avoir l'air niaiseuse, mais je ne voyais vraiment pas où Josée voulait en venir. Elle s'est détournée et m'a indiqué le banc où je m'étais assise quelques minutes plus tôt.

— Disons qu'on ne fait pas dans la dentelle à Dawson. Quand quelqu'un est insulté, on ne sait jamais comment il va réagir. C'est peut-être à cause de l'alcool, mais c'est peut-être aussi

parce qu'on est loin. Il y a peu de policiers au village. Pour régler un différend, les gens ont souvent tendance à prendre les moyens du bord.

— Ce n'est quand même pas le Far West ! me suis-je exclamée en réalisant ce qui aurait pu m'arriver si Josée n'était pas intervenue.

— Non, ce n'est peut-être pas le Far West... a conclu Josée. Mais ce n'en est pas loin.

Sur ce, elle s'est levée, est allée commander une autre bière. Assise sur son banc, Sheila riait.

Un rire d'ogresse que j'ai trouvé terrifiant.

QUAND J'AI EU TERMINÉ MA BIÈRE, JOSÉE A PROPOSÉ D'ALLER « SWINGER ». Passant outre mes objections, elle m'a entraînée dans l'autre partie du bar, celle qui m'avait semblé louche au point que je n'avais pas osé y pénétrer. En poussant la porte, nous avons été assaillies par une musique country si forte que j'ai eu un second mouvement de recul.

— Allez, force-toi un peu, m'a soufflé Josée en me prenant par le bras. Il ne faudrait pas que les autres pensent que tu lèves le nez sur leur musique.

Les autres... Je ne savais pas de qui exactement elle parlait, mais j'étais toujours troublée par la menace qui avait plané sur ma tête quelques minutes plus tôt. Je suis donc entrée en affichant un sourire contrit.

C'était effectivement un endroit lugubre, éclairé uniquement par des lumières de Noël suspendues au plafond, autour des poutres et au-dessus du bar. Sur une scène, deux guitaristes se démenaient pour faire danser la douzaine de clients qui s'agitaient dans un coin. Leur chant prenait tantôt un accent nasillard, tantôt une

tonalité *heavy metal*. Visiblement, le country n'était pas leur style habituel. Ni leur préféré.

Nous nous sommes assises à l'unique table libre, c'est-à-dire à moins de deux mètres des micros et encore plus près des haut-parleurs. Il est devenu clair à ce moment-là que Josée et moi n'échangerions plus une parole. La musique était tout simplement assourdissante.

J'ai posé mon étui à violon sur la table et me suis reculée sur ma chaise pour parcourir la salle des yeux. Autour de moi se trouvait la même faune que dans l'autre partie. Moitié amérindienne, moitié blanche et très imbibée d'alcool. J'imaginais sans peine qu'autrefois c'était le genre de saloon enfumé où on entrait dès l'ouverture pour en ressortir à la fermeture. À voir la clientèle, je devinais que c'était sans doute encore comme ça, sauf en ce qui concernait la fumée. La loi yukonnaise qui interdisait la cigarette à l'intérieur était en application depuis un an. Le règlement était d'ailleurs affiché à côté de la porte avec la menace d'expulsion pour les contrevenants.

Je dois dire que je n'aurais jamais mis les pieds dans ce genre d'endroit au Québec. Josée non plus, probablement. Sauf que, aussi loin de chez soi, on pose parfois des gestes inhabituels, on fréquente des lieux différents et on s'y habitue. Et comme Josée, je supposais que je finirais moi aussi par m'y habituer.

La musique a changé tout à coup. Loin des notes mélancoliques qui avaient précédé, un des musiciens a entamé un solo de guitare qui a attiré mon attention. Je me suis tournée vers la scène et j'en suis restée stupéfaite.

Ceux que j'avais pris pour deux jeunes hommes ordinaires étaient des jumeaux. Et ils n'avaient visiblement pas 19 ans, âge obligatoire pour fréquenter un bar au Yukon. En fait, je leur en donnais à peine quatorze. Sans doute pour éviter les problèmes que leur présence sur scène aurait pu provoquer, quelqu'un leur avait servi de l'eau et déposé les bouteilles au pied des micros. Ces musiciens étaient jeunes, certes, mais ils étaient également très beaux. Leur peau mate, leurs yeux en amande et leurs cheveux sombres trahissaient une origine amérindienne, mais pas uniquement. Ils auraient tout aussi bien pu être asiatiques. Plus important encore, il émanait d'eux une grâce, une agilité et un talent qui me laissaient bouche bée.

Celui qui jouait avait l'air en transe. Ses doigts allaient et venaient sur le manche de sa guitare, glissaient ou pinçaient les cordes, se pressaient sur les frettes et produisaient une mélodie improvisée si intense qu'on l'aurait crue de source divine. Si je n'avais pas été musicienne moi-même, j'aurais dit que l'instrument pleurait ou riait selon une volonté qui lui était propre. Au bout d'un moment, la gui-

tare de l'autre jumeau s'est mise à vibrer elle aussi, ajoutant un accord. Dans la salle, plus personne ne soufflait mot. Même les danseurs avaient cessé de se trémousser pour regarder et écouter. On n'entendait pas une fausse note, pas un grincement, qu'une cascade en harmonie avec les accords qui la suivaient ou qui la devançaient. C'était... magique.

Les guitares se sont tues. Pendant une fraction de seconde, personne n'a osé bouger. Puis la trentaine de clients que nous étions s'est mise à applaudir. C'était comme une vague d'applaudissements qui allaient en s'amplifiant, peuplés de « *Bravo !* » et de « *Encore !* ». Les guitaristes ont souri, fiers d'eux, avant de s'incliner pour saluer leurs admirateurs. Les acclamations ont redoublé de plus belle. Les jumeaux se sont relevés, et c'est à ce moment-là que nos regards se sont croisés.

On aurait dit qu'ils m'avaient repérée depuis un moment parce que, d'un même geste, ils se sont avancés vers moi et ont tendu la main en désignant mon violon.

— Allez, Ariane. Vas-y !

Sur ces mots qui me contrariaient grandement, Josée s'est levée, a tiré sur ma chaise et m'a poussée dans le dos. J'avais beau protester, elle continuait d'insister, aidée en cela par les autres clients qui me lançaient eux aussi des cris d'encouragement.

Une minute plus tard, convaincue qu'on ne me laisserait jamais tranquille, j'amorçais la toune country préférée de mon oncle. La seule que je connaissais. Les jumeaux ont reconnu les premières notes et m'ont emboîté le pas. En peu de temps, le bar s'est empli de leurs voix qui chantaient en chœur des paroles tristes à fendre l'âme. Si je n'avais pas moi-même senti mon cœur se serrer, je n'aurais jamais cru que la musique country pouvait émouvoir à ce point.

J'avais peut-être trouvé l'expérience moins humiliante que dans ma famille, mais ça n'a pas suffi pour me retenir. À la fin de pièce, j'ai attrapé mon manteau et je me suis enfuie sans attendre Josée.

Pas question de jouer un rappel.

AU DÉBUT DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE FÉVRIER, LES AUTORITÉS RÉUSSIRENT ENFIN À SORTIR LA CAMIONNETTE DE SA FÂCHEUSE POSITION. J'étais debout sur le pont de glace, mon appareil photo à la main, je prenais cliché sur cliché, aussi vite que mon ombre. Le camion enfoui sous la glace, le camion à demi sorti de la glace, le camion reposant sur la glace. Trois photos : avant, pendant, après. Et voilà le travail ! Il ne me restait qu'à décrire le fatalisme des badauds qui avaient pris des paris. Sortira ? Sortira pas ? Le chauffeur de la remorqueuse, en digne héros du jour, avait paradé avec son trophée sur toute la largeur du fleuve, acclamé par les gagnants des paris. Les autres avaient déjà quitté les lieux. Le spectacle était terminé.

Avant de tourner les talons moi aussi, j'ai jeté un œil sur la rive ouest à l'endroit où j'avais vu Kitty pour la dernière fois. Je repensais souvent à Conrad Jones et j'étais obligée d'admettre que M. Stevenson m'avait orientée vers une fausse piste. Ce gars-là avait peut-être fait de la prison, mais il n'y était pour rien dans la mort de Kitty.

J'ai pris une photo de la rive, avançant le zoom au maximum jusqu'à distinguer les arbres les uns des autres. Il n'y avait personne, pas même une voiture. Seuls deux corbeaux, juchés sur les plus hautes branches d'une épinette, regardaient toujours en direction du trou d'où on venait de sortir la camionnette. En bons charognards, ils attendaient les restes, ignorant que personne n'avait péri lors de l'accident.

J'ai fait demi-tour pour revenir au village en marchant directement sur le fleuve. Si, au début, je tressaillais à l'idée de traverser le pont de glace, l'habitude avait fini par m'immuniser contre la peur. Benjamin m'avait souvent répété à quel point la glace était épaisse.

— Tant que tu restes dans les sentiers, il n'y a pas de danger, me disait-il chaque fois que j'émettais un doute.

Alors je n'hésitais plus. J'allais où je devais aller en prenant le chemin le plus court. C'est ainsi que je me suis retrouvée au milieu du fleuve, face à face avec un superbe loup de glace dont les babines étaient retroussées et les crocs, visibles et menaçants.

La sculpture m'était apparue au détour d'un bloc de glace sans doute brisé et hissé au-dessus des autres par la force du courant. Le sentier passait juste devant. Je me suis approchée pour étudier le travail de l'artiste. Chaque détail y était : les poils, les griffes, les dents.

Même l'œil était vif, comme aux aguets. Je l'ai contourné et j'ai découvert trois autres sculptures de loups. Deux étaient terminées, mais la dernière était à peine ébauchée. Au centre, des cubes de glace bien taillés s'entassaient pour former deux murets. Les bêtes semblaient surveiller ou vouloir effrayer celui qui osait s'approcher. Je croyais l'endroit désert jusqu'à ce que j'entende des grognements intimidants suivis d'une voix humaine.

— Reste, Cicéron, répétait un homme. Sur-tout, ne bouge pas.

L'animal continuait de grogner, et je l'ai vu surgir devant moi, aussi effrayant que le modèle de glace qui m'avait attirée jusque-là. Je m'y connaissais assez maintenant pour savoir qu'il s'agissait d'un malamute. De *mon* malamute. Celui qui me surveillait, du moins en avais-je l'impression. J'ai été soulagée quand un homme a surgi derrière lui.

— Cicéron ! s'est-il écrié pour rappeler le chien.

Mais le chien n'a pas reculé d'une miette. Il s'est braqué devant moi, les crocs sortis.

— Excusez-le, a dit l'homme en s'approchant pour l'attraper par le collier. Je ne sais pas ce qu'il a ; il est plutôt gentil d'habitude.

— Ce n'est pas grave, ai-je dit en remarquant tout à coup la ressemblance entre la bête et la sculpture. C'est vous, l'artiste ?

L'homme a bredouillé un « oui » un peu confus. Il portait une salopette de neige, un parka de l'armée et de grosses bottes imperméables. Trois minces tresses dépassaient sous un bonnet de laine tricoté à la main. Je lui donnais trente ans, peut-être un peu plus. Il avait l'air aimable, joyeux même, malgré le comportement du chien. Ce dernier a fini par s'asseoir à ses pieds.

— Cicéron est mon modèle, a commencé l'homme en caressant le chien. Disons qu'il est mon modèle quand il le veut bien. Aujourd'hui, il me semble assez impatient de rentrer chez lui.

— Comment ? Ce n'est pas votre chien ?

Moi qui voyais déjà mon enquête progresser, j'en ai été quitte pour une nouvelle déception.

— Non, c'est le chien d'un de mes amis. Sébastien, le musher. Vous le connaissez, peut-être ?

J'ai avalé de travers. Sébastien, le musher, le patron de Benjamin. Évidemment que je le connaissais ! Si j'avais su qu'il possédait un malamute, j'en aurais parlé à mon cousin bien avant.

— Est-ce qu'il vous écoute, Cicéron, même si vous n'êtes pas son maître ?

L'homme a ri.

— Cicéron n'écoute personne, même pas son maître. Il pose quand il veut bien poser,

et il s'en va quand il est tanné. Comme en ce moment...

L'homme a soupiré, car Cicéron venait de se lever. Nous l'avons regardé s'éloigner en silence.

— Je m'appelle Ludvig Merkel, a dit l'homme en se tournant vers moi. Je suis un des artistes de Sunnydale.

Il m'a serré la main tandis que je me présentais à mon tour.

— Vous venez du Québec ?

— Oui, et vous ?

J'avais remarqué un accent étranger dans son anglais.

— Je suis Allemand d'origine, mais j'ai immigré au Canada il y a dix ans.

— Vous avez du talent.

Tout en parlant, j'avais contourné ses sculptures. Elles étaient magnifiques.

— Merci. Vous savez ce que c'est ?

J'ai pouffé de rire.

— Des sculptures de glace ?

— Évidemment que ce sont des sculptures de glace ! a répété Ludvig, une pointe d'impatience dans la voix. Je parle de l'ensemble. Est-ce que ça vous parle ?

Est-ce que ça me parlait ? J'ai regardé les trois chiens terminés, l'ébauche du quatrième, les murets de chaque côté. À voir la fierté de l'artiste, je comprenais que je devais faire attention à ce que j'allais dire.

— Ça ressemble à une porte en glace gardée par quatre gros chiens-loups.

— Bravo ! s'est-il exclamé en m'entraînant vers le centre. Ce sera un portail. *The Gate to the Future*. Un portail vers le futur, avec la nature pour cerbère.

Bon, je trouvais l'idée intéressante, mais je trouvais aussi que c'était beaucoup de travail pour quelque chose qui allait fondre au printemps.

— N'aurait-il pas été préférable de travailler la pierre ou le bois ?

« Ou n'importe quoi qui va durer », avais-je eu envie d'ajouter.

— C'est de l'art éphémère, a déclaré Ludvig, un peu insulté. Ça fondra, c'est sûr, mais l'important, c'est que ce soit beau. Un peu comme de la musique.

J'ai pensé à mon violon et j'allais lui donner raison quand il a ajouté :

— Imaginez un concert de guitares électriques *live*. C'est beau le temps que ça dure. Mais quand la musique s'éteint, il ne reste plus rien.

J'ai fouillé son visage en cherchant la raison pour laquelle il avait fait un parallèle avec les guitares électriques. Était-ce le fruit du hasard ou voulait-il me signifier qu'on lui avait parlé de ma présence au Pit quelques jours plus tôt ?

LE SOLEIL SE COUCHAIT AU SUD-OUEST, APRÈS AVOIR EFFECTUÉ UN DEMI-CERCLE MINUSCULE AU-DESSUS DE L'HORIZON. Le ciel était magnifique, teinté d'ocre, de gris, de mauve et de rose, mais je n'avais pas le temps de l'admirer. Si je marchais vite, ce n'était pas pour me réchauffer. J'espérais seulement attraper Benjamin à la maison. Il était en congé le lendemain. Or, depuis notre arrivée à Dawson, j'avais remarqué qu'il sortait les soirs où il ne travaillait pas le lendemain. Il ne me disait jamais où il allait – et ça ne me regardait pas – mais cette fois, je voulais absolument le voir avant qu'il parte. J'avais des choses sérieuses à discuter avec lui.

Je l'ai trouvé debout devant la table en train de pétrir une boule de pâte.

— Tu fais du pain à cette heure-là ?

Ce n'était pas la première fois que je le voyais faire du pain. En général, il commençait tôt le matin, jamais en fin de journée. Ça prenait bien trop de temps.

— Ce n'est pas du pain, c'est une pâte à pizza. Pour ton souper.

J'ai relevé le possessif, étonnée.

— *Mon* souper ?

— Ouais. J'ai un rendez-vous.

Moment de silence gêné. Benjamin avait toujours été discret au sujet de ses conquêtes, et personne dans la famille n'avait jamais rencontré ses blondes. Il faut dire à sa décharge que son père était pointilleux. Il n'hésitait jamais à donner son avis sur telle ou telle candidate. Un avis sévère, on s'entend. Une telle était trop grande et aurait fait paraître Benjamin petit. Une autre n'était pas assez belle, ce qui aurait eu des conséquences sur l'apparence des enfants à venir. Une troisième était trop intelligente, Benjamin aurait eu l'air niaiseux. Et ainsi de suite.

Mon oncle descendait de la haute bourgeoisie et avait toujours eu de grandes aspirations pour son fils. Benjamin s'était appliqué systématiquement à le décevoir. Au lieu d'étudier la finance, comme son père l'avait souhaité, il avait choisi l'environnement. Au lieu d'accepter le poste que son père lui avait trouvé au gouvernement, il était parti au Yukon pour devenir *handler* et s'occuper des chiens d'un musher. Il n'aspirait plus qu'à une chose à présent : avoir assez d'argent pour s'acheter un terrain au milieu du bois, y construire une cabane en rondins et y vivre tranquillement avec une meute de chiens. L'été, il travaillait

dans le tourisme comme la majorité des habitants de Dawson. L'hiver, il vivait comme il l'entendait. Il était heureux.

Benjamin s'est expliqué :

— Je soupe chez Sébastien avec quelques copains.

Il s'excusait de partir comme ça et espérait que je comprenais. Il avait raison sur ce point : je comprenais. Mais s'il espérait, en plus, que je changerais de sujet, il se mettait le doigt dans l'œil. Un souper chez Sébastien était l'occasion idéale pour enquêter avec discrétion. Je n'allais tout de même pas passer à côté pour ménager des susceptibilités.

— Est-ce que je peux t'accompagner ?

C'était impoli de s'inviter de la sorte, je le savais. Sauf que Benjamin, avec sa discrétion, ne me laissait pas le choix. Il fallait que je me rende chez Sébastien, que je lui pose des questions sur Kitty et que je l'interroge sur les allées et venues de son malamute. Benjamin est demeuré un long moment pensif. J'avais l'air de la petite cousine collante, et ça m'embêtait de m'imposer comme ça. Pour me conforter dans ma décision, je me répétais : dans ce genre d'enquête, il faut ce qu'il faut. Comme Benjamin hésitait encore, j'ai fait fi de mon orgueil et j'ai insisté :

— Je n'ai jamais vu de chenil. Il me semble que ce serait l'occasion.

Toujours ce silence tendu. Je détaillais son visage, cherchant une raison à son attitude distante. Au bout d'un moment, il a déposé la boule de pâte dans un bol et s'est lavé les mains. Puis, en poussant un soupir contrarié, il a attrapé son cellulaire.

— Attends-moi, je vais l'appeler. Je ne peux tout de même pas me pointer chez lui avec une personne qui n'est pas invitée.

Le reproche était à peine voilé, mais je l'acceptais de bonne grâce. Benjamin allait m'aider à atteindre mon objectif, c'était la seule chose qui comptait.

Il s'est rendu dans une autre pièce et, pour me faire pardonner, j'ai nettoyé la table. Comme il ne revenait toujours pas, j'ai fait couler de l'eau chaude et j'ai lavé les ustensiles. J'entendais sa voix à travers le mur, des mots prononcés en sourdine sur un ton suppliant. J'achevais d'essuyer la vaisselle quand il est revenu dans la cuisine.

— Ça marche, a-t-il dit en rangeant la pâte à pizza dans le frigo. Tu peux venir. Mais on part dans cinq minutes parce que Sébastien nous attend pour souper et que ça prend une heure à pied pour aller chez lui.

— Une heure !!!

J'imaginais la marche jusqu'à West Dawson et regrettais presque mon entêtement. Une

heure à pied en pleine noirceur par un -30 °C.
J'avais gagné. Mais à quel prix !

S'HABILLER S'EST AVÉRÉ COMPLIQUÉ. J'AURAIS AIMÉ METTRE UN PLUS BEAU CHANDAIL ET MON PLUS BEAU JEANS, MAIS BENJAMIN M'A TOUT DE SUITE DÉCOURAGÉE.

— On s'en va veiller dans un camp. Le plancher va être sale et froid alors tout le monde va garder ses bottes. Et si tu t'accotes sur les murs, tu vas te tacher parce que la résine suinte encore. Vaut mieux t'habiller pas trop chic, mais chaudement.

J'ai obéi. Après tout, ce n'était ni le moment ni le lieu pour m'endimancher.

Contre toute attente, le trajet s'est déroulé dans la bonne humeur. Benjamin était fier de me montrer un nouveau chemin.

— Au lieu de longer la route, ce qui prend plus de temps, les gens à pied empruntent le sentier de la falaise. C'est plus à pic, mais c'est beaucoup plus court.

Effectivement, c'était à pic. Une pente à 45° qui mesurait bien trois cents mètres de longueur. Je montais en évitant de regarder en bas. Pas de garde-fou ni de clôture, pas même une distance sécuritaire entre nous et le vide. Une fois en

haut, j'avais le cœur qui battait à tout rompre et le souffle court. En motoneige, ce chemin devait être facile à gravir. En traîneau à chien, passe encore. Mais à pied, c'était un exercice exigeant. Seul point positif, je ne sentais plus le froid. J'ai regardé la forêt qui se déployait devant nous. Il y faisait noir comme chez le loup.

— As-tu apporté une lampe de poche ? ai-je demandé en réprimant un frisson.

Benjamin a désigné le village tout en bas.

— À partir d'ici, on longe la falaise vers le sud en bordure du bois. Dawson produit assez de lumière pour nous guider, même par une nuit sans lune.

De fait, il n'y avait pas de lune dans le ciel, et le village dégageait beaucoup plus de lumière que je l'avais d'abord imaginé, malgré le peu de lampadaires qui bordaient ses rues. En plus, notre vue avait fini par s'habituer à l'obscurité. Je distinguais désormais le sentier battu de la neige folle, le vide à ma gauche de la terre ferme à ma droite, ce qui créait, par contre, une sensation de vertige.

La forêt était d'un calme rare. Le vent sifflait doucement entre les arbres. De temps en temps, une branche craquait. À part cela, on n'entendait rien.

— C'est tranquille, n'est-ce pas ? a murmuré Benjamin, comme s'il hésitait à briser le silence.

J'ai hoché la tête en guise de réponse sans réaliser qu'il ne pouvait pas voir mon geste.

— Il y a vraiment des gens qui vivent ici ? Je veux dire... dans le bois ?

— Il y en a plein, mais ils vivent assez loin les uns des autres. En voiture, on y va en passant par la route, mais on doit marcher les derniers deux cents mètres.

— Est-ce qu'ils ont des autos, tes amis qui vivent ici ?

— Non. La plupart voyagent en quatre-roues l'été et en traîneau à chiens l'hiver. Sébastien possède une motoneige, mais il s'en sert juste pour aller à l'épicerie ou aller chercher de l'eau. Le reste du temps, il marche ou il prend ses chiens.

— Et les autres ?

— Quels autres ?

— Eh bien, les autres, qui vivent dans le bois ?

— Les autres, comme tu dis, ils vivent tous de la même manière. Très simplement.

Nous marchions depuis une heure et nous nous étions éloignés de la falaise. Je commençais à ressentir de la fatigue quand j'ai entendu les premiers aboiements. Une dizaine de chiens annonçaient notre venue. D'autres se sont ajoutés à mesure que nous approchions de notre destination. La forêt s'est ouverte tout à coup sur une clairière au centre de laquelle se

trouvait une cabane encerclée de motoneiges. À notre droite, une vingtaine de chiens s'agitaient bruyamment.

— Par là, ce sont les niches, a précisé Benjamin. Mais ne t'approche pas. Tu pourrais trébucher sur les chaînes.

J'ai plissé les yeux à la recherche de Cicéron. Rien à faire ; les chiens étaient trop loin pour que je puisse voir la couleur exacte de leur fourrure. J'ai donc continué d'avancer dans le sentier. Derrière moi, Benjamin a crié un ordre aux chiens qui se sont tus. C'est à ce moment-là que j'ai entendu les guitares. Deux guitares, pour être plus précise, qui jouaient du Led Zeppelin. *Stairway to Heaven* fuyait par les interstices entre les fenêtres et les murs. Sans même avoir poussé la porte, je savais qui jouait de l'autre côté.

LA MUSIQUE VENAIT DE S'ARRÊTER. NOUS AVONS DONC FAIT NOTRE ENTRÉE AU MILIEU DES APPLAUDISSEMENTS AUXQUELS SE MÊLAIENT DES CONVERSATIONS BRUYANTES. J'étais contente d'avoir marché une heure avant d'arriver chez Sébastien. Cette promenade en pleine nuit avait donné le temps à mes yeux de s'habituer à la pénombre. Autrement, j'aurais trouvé qu'il faisait noir quand nous avons poussé la porte. Une demi-douzaine de lumières bleues, alimentées par une batterie d'auto, avaient été fixées au plafond à l'aide de pinces. Autant de bougies, réparties sur la table, complétaient l'éclairage.

La cabane comptait deux pièces : une chambre sans porte, tout au fond, et une cuisine où s'entassait la dizaine d'invités. Tout le monde parlait fort, surtout en anglais, et mangeait avec appétit autour d'une table couverte de victuailles. Dans un coin, un poêle à bois était chauffé à bloc, ce qui m'a tout de suite donné l'impression d'étouffer. J'ai enlevé mes mitaines, mon manteau, ma tuque, mon foulard et ma veste de laine. Ce faisant, j'ai jeté

un œil sous la table et dans la chambre tout au fond. Pas la moindre trace de Cicéron.

Faute d'électricité, les jumeaux avaient troqué leurs guitares électriques contre deux guitares acoustiques. Ils arboraient un sourire identique, quelque chose de malicieux et d'intelligent. De charmeur aussi. En m'apercevant, ils ont échangé un regard complice et ont fait mine de commencer une pièce country avant de s'esclaffer.

— Ils sont drôles, ces deux-là, ai-je murmuré en réalisant qu'ils se moquaient de moi.

Tout le monde a ri. Benjamin aussi.

— Ne t'inquiète pas. Ils sont capables de bien pire..., mais ils ne sont pas méchants, dans le fond. Juste un peu tannants.

Il m'a fait un clin d'œil avant de s'adresser à l'assemblée :

— La gang, je vous présente ma cousine Ariane.

Les salutations sont venues de toutes parts. J'aurais voulu demander à Benjamin de me présenter un à un ses amis, histoire de mettre un nom sur chaque visage, mais il était trop tard. Mon cousin avait déjà suspendu son manteau à un clou et se dirigeait vers le bout de la table où une place lui avait été réservée. C'est un peu contrariée que j'ai accroché mon manteau par-dessus le sien. La soirée s'annonçait moins facile que prévu parce qu'il

me faudrait un prétexte pour aborder chaque personne que je ne connaissais pas. Le pire, c'est que ça me gênait d'entrer dans leur intimité pour les besoins de mon enquête. J'avais l'impression d'abuser. Sébastien a volé à mon secours et m'a tendu un verre.

— Bois ! m'a-t-il ordonné. C'est du *mulled wine*. Mais fais attention, c'est chaud.

C'était chaud, en effet, et ça avait le goût du sirop pour la toux. Il s'agissait d'une sorte de vin épicé et trop sucré que je devinais traître et qui allait me monter à la tête si je buvais trop vite.

— Est-ce que je peux avoir de l'eau ? lui ai-je demandé en le retenant par le bras tandis qu'il s'apprêtait à remplir d'autres verres. Je supporte mal l'alcool.

C'était faux, mais je n'avais surtout pas l'intention de m'enivrer et de perdre le fil de mon enquête. Sébastien a désigné le bidon qui gisait sur le comptoir.

— Sers-toi.

Il est allé rejoindre ses invités en me laissant debout devant le plus étrange évier que j'ai vu de ma vie. Quand mon cousin m'avait raconté que ses amis allaient chercher leur eau en ville, je ne l'avais pas cru. Mais là, face à un évier sans robinet et qui se vidangeait dans un seau placé en dessous, je devais me rendre à l'évidence : cette maison n'avait pas

l'eau courante. J'ai balayé la pièce d'un regard méfiant. Pas la moindre salle de bain en vue. Ce qui signifiait... qu'il y avait une bécosse à l'extérieur. Cette conclusion m'a coupé la soif d'un coup.

J'ai regardé les invités les uns après les autres et j'ai presque sauté de joie en reconnaissant Josée. Elle m'a fait un signe pour que je vienne m'asseoir à côté d'elle.

— Tu commences à prendre nos habitudes, hein ! m'a-t-elle lancé en me pinçant une cuisse.

Comme tout le monde, je portais des sous-vêtements chauds et j'avais gardé mon pantalon de ski et mes bottes.

— Faut croire qu'après trois semaines de vie à Dawson, je deviens Dawsonite.

Dawsonite était le nom qu'on donnait aux habitants du coin. Il n'y avait pas de version française pour ce mot, mais je trouvais que ça sonnait bien et j'avais pris l'habitude de l'utiliser dans mes articles, histoire de faire local.

À l'autre bout de la table, quelqu'un a sorti un jeu de cartes, ce qui a attiré l'attention de plusieurs. Heureusement pour moi, à ce bout-ci, on continuait de manger.

— As-tu déjà rencontré Tess ? a demandé Josée en me présentant sa voisine. Elle est travailleuse sociale au refuge des femmes.

J'ai salué Tess en enregistrant son nom et sa profession dans un coin de ma tête. Je ne

pouvais tout de même pas sortir mon carnet de notes ici. Ça aurait eu l'air suspect.

— Wow ! me suis-je exclamée, davantage pour la faire parler que par réel intérêt. Je ne savais pas qu'un si petit village avait besoin d'un refuge pour femmes.

— La violence est partout, a précisé Tess. Mais on offre aussi le gîte par grands froids à celles qui ne peuvent pas retourner à la maison.

— Comme Kitty ?

J'avais posé cette question comme on tend un appât. S'il y avait quelque chose à apprendre de Tess, je le saurais bien assez vite. Josée est intervenue :

— Kitty couchait partout où elle le pouvait. Si elle était souvent mal prise, c'était de sa faute.

Hum. Je ne savais pas trop quoi penser de cette information, mais je l'ai retenue avec l'autre quelque part dans mon cerveau.

— On m'a pourtant dit qu'elle n'avait pas eu beaucoup d'amis.

Ici, je tirais une conclusion exagérée des informations que j'avais soutirées à la caissière de l'épicerie. Je sentais que je devais bousculer un peu les choses, provoquer les événements.

— Ah, pour ce qui est d'avoir des amis, on peut dire qu'elle en a eu ! Elle a juste jamais été capable de les garder.

Cette réplique venait de Sébastien. Je me suis tournée vers lui, étonnée.

— Tu la connaissais ?

— Tu parles ! Il y a mille deux cents personnes à Dawson en hiver...

J'attendais le reste, mais il était déjà retourné à sa conversation précédente et ne me prêtait plus attention.

— Tout le monde la connaissait, m'a expliqué Josée. Disons qu'elle n'était pas tellement aimée.

— On ne peut pas dire qu'elle était tellement aimable non plus.

Ce commentaire en français venait de mon voisin de table. Josée a fait les présentations. Joseph de Barba était un immigrant belge dans la jeune vingtaine. Lui et sa mère possédaient une bijouterie sur la Front Street. Plus important encore, Joseph était grand, avait des cheveux courts brun foncé et des yeux pétillants. Mon genre de gars, quoi ! Sauf que depuis mon aventure avec Erik Eriksson, je m'étais promis de ne plus mélanger le travail et les sentiments. J'ai donc vite effacé cette dernière pensée de mon esprit.

— Pourquoi tu dis ça ? lui ai-je demandé. Tu la connaissais bien, toi aussi ?

Les conversations avaient repris partout au tour de la table. Comme elles se déroulaient en anglais, j'avais l'impression d'être en tête

à tête avec Joseph, ce qui n'était pas pour me déplaire malgré mes bonnes résolutions.

— Presque tous les gars de Dawson connaissaient *bien* Kitty.

Il avait mis l'accent sur le mot « bien », ce qui sous-entendait que presque tous les gars de Dawson étaient sortis avec Kitty. Ou quelque chose du genre...

— Elle était vraiment belle, a poursuivi Joseph. Trop belle à mon avis. Elle savait se servir de son physique pour obtenir ce qu'elle voulait.

Comme je haussais les sourcils pour l'inciter à continuer, il a ajouté :

— Disons qu'elle abusait de ses charmes.

— Tu penses qu'elle avait des ennemis ?

Joseph a éclaté d'un rire sarcastique. J'ai compris qu'elle avait abusé de lui autant que des autres.

— Kitty, elle n'avait que ça, des ennemis.

LA SOIRÉE SE DÉROULAIT AGRÉABLEMENT, PONCTUÉE DE MUSIQUE DIGNE DU RÉPERTOIRE D'UNE RADIO ÉTUDIANTE OU D'UN VOYAGE DANS LE TEMPS. Les jumeaux ne chantaient pas ce soir-là, mais leurs guitares produisaient tous les registres, jouaient toutes les partitions. Ils n'étaient pourtant que deux !

— On est chanceux d'avoir un concert privé, ai-je soufflé à Josée.

J'avais parlé sur un ton innocent. En vérité, je mourrais d'envie qu'on me les présente enfin, ces jumeaux. Je n'avais jamais entendu des musiciens aussi talentueux. Et je savais de quoi je parlais quand il était question de musique. Il m'avait fallu plus de quinze ans pour jouer décentement du violon. Même si Erik Eriksson m'avait dit un jour que je jouais bien, j'avais encore beaucoup de chemin à parcourir pour me considérer comme une virtuose. Alors qu'eux... Ces deux garçons avaient l'air d'être nés avec une guitare dans les mains. Comme si la musique leur était aussi naturelle que la respiration. Quand la pièce a été terminée et

que les applaudissements se sont estompés, Josée les a interpellés :

— Michael ! Matthew ! Venez que je vous présente ma nouvelle amie !

Ils se sont approchés, et l'un d'eux m'a demandé :

— Tu n'as pas apporté ton violon, cette fois ?

Je sentais une pointe de déception dans sa voix. J'ai bredouillé un « J'ai oublié » piteux avant de changer de sujet. Je ne voulais surtout pas qu'on envoie quelqu'un en voiture le chercher.

— Je vous trouve tellement bons, me suis-je exclamée, aussi impressionnée qu'une groupie. Est-ce que ça fait longtemps que vous jouez de la guitare ?

Je m'attendais à une réponse du genre : *toute ma vie ou depuis que je suis tout petit*. Quelle ne fut pas ma surprise de les entendre compter !

— J'avais douze, je pense. Donc ça fait deux ans.

— Pis moi, j'ai commencé un an après lui. Devant mon air ébahi, ils ont éclaté de rire.

— On fait toujours cet effet-là aux gens.

Je me suis ressaisie, consciente d'avoir devant moi deux petits génies.

— Quand je vous ai entendus l'autre soir au Pit, j'ai bien compris que le country n'était pas votre tasse de thé. Vous êtes des gars de *metal*, n'est-ce pas ?

Si les pièces qu'ils jouaient depuis mon arrivée sortaient d'un répertoire de rock classique, on devinait chez eux une certaine retenue, comme s'il leur tardait de laisser libre cours à leurs mains, à leurs pulsions, à leurs envies. Puisque mon dernier commentaire avait semblé les réjouir, j'ai poursuivi dans cette direction. Pour leur plaisir, et pour le mien.

— Que diriez-vous de nous faire un jam ? Ou de jouer quelque chose à votre goût.

D'un même geste, ils se sont tournés vers Sébastien qui a hoché la tête.

— Allez-y donc, les gars. Lâchez-vous lousse !

À la surprise générale, ils se sont penchés sur la table pour s'emparer des jokers retirés du paquet au début de la partie. Les cartes étaient vieilles, avec des coins rognés, et on voyait que le carton s'était assoupli au fil des ans. Une chance, parce qu'un drôle de sort les attendait. Avec la précision que confère l'habitude, les jumeaux ont glissé les jokers entre les cordes de leurs guitares. Une au-dessus, une en dessous, une au-dessus, etc. Moins d'une minute plus tard, ils amorçaient une pièce qui n'avait plus rien à voir avec le répertoire précédent. Leurs mains grattaient les cordes qui, elles, faisaient vibrer le carton, créant une étrange distorsion. Ce truc on-ne-peut-plus artisanal venait de nous projeter dans l'univers *heavy metal*.

J'ai vu ce soir-là à quoi ressemblait le bonheur à l'état pur. Le sourire fendu jusqu'aux oreilles, Michael et Matthew ont entamé une série de morceaux que je n'avais jamais entendus. C'est à peine si je préférais le *metal* au country. Je devais cependant admettre qu'il se dégageait de ces pièces un rythme extraordinaire. En m'attardant sur leur jeu, j'ai compris que nous avions droit à autre chose qu'un concert. On aurait dit que les guitaristes s'affrontaient en duel. Les doigts couraient, pinçaient, glissaient. La musique s'élevait, tournait, vrillait. Il n'y avait pas une mélodie, mais deux qui s'accordaient parfaitement et qui, pourtant, tenaient tout droit de l'improvisation. Comme la première fois, un seul qualificatif me venait à l'esprit, c'était magique.

À la fin de la dernière pièce, les jumeaux ont retiré les jokers qu'ils ont lancés sur la table au milieu des cartes éparpillées. Puis ils ont déposé chaque guitare dans son étui respectif tandis que Sébastien sortait une liasse de vingt dollars de sa poche.

— Merci, les gars.

Les jumeaux ont pris l'argent sans dire un mot et sont sortis enfourcher deux des motoneiges garées tout près. Une fois la porte refermée, j'ai entendu les moteurs gronder en chœur. Puis le bruit s'est estompé et le silence est revenu dans la cabane. Comme s'il atten-

dait ce moment, Sébastien a lancé avec un sourire narquois.

— Maintenant, passons aux choses sérieuses.

Il a attrapé une caisse de bière de sous l'armoire. C'est à cet instant précis que j'ai réalisé que deux places étaient vides au bout de la table. Benjamin avait disparu avec la personne qui se trouvait à côté de lui. J'ai eu beau me creuser la tête tout le reste de la veillée, je ne suis pas arrivée à me rappeler qui était assis là à notre arrivée.

SI J'AVAIS SOURI EN IMAGINANT MON COUSIN BATIFOLER AVEC SA PETITE AMIE À LA LUEUR DES CHANDELLES DANS UNE AUTRE CABANE, JE TROUVAIS LA CHOSE MOINS DRÔLE À MESURE QUE LES HEURES PASSAIENT. La disparition de Benjamin me mettait dans l'embarras. Je ne pouvais pas demander à quelqu'un d'aller le chercher – ni y aller moi-même – sans passer pour une cousine collante. Je ne pouvais pas non plus m'en aller comme ça, toute seule au milieu de la forêt, en espérant que la lune illuminerait mon chemin. Premièrement, c'était une nuit sans lune. Deuxièmement, je ne connaissais pas le chemin. Sauf qu'il était maintenant 1 heure du matin. Les fêtards qui m'entouraient avaient depuis longtemps vidé la première caisse de bière et entamé la seconde. Pas question de monter en voiture avec l'un d'eux. Seule Josée avait l'air encore sobre.

— Tu rentres comment au village ?

Je lui avais posé la question en essayant d'avoir l'air calme, mais en dedans, je m'inquiétais sérieusement.

— Je ne rentre pas.

Devant mon air perplexe, elle a précisé :

— Je couche ici.

Elle a fait un signe en direction de Sébastien. Bon. De toute évidence, Josée avait planifié sa soirée depuis le début. Ce n'était pas mon cas, et je sentais que j'allais payer cher ce manque de prévoyance.

Dire qu'il n'y avait même pas de sofa où m'allonger jusqu'au lendemain !

À 2 heures, n'y tenant plus, je me suis assise sur le banc à côté de Sébastien.

— Il est où, ton chien ?

Ben quoi ? J'avais l'air moins niaiseuse en posant cette question qu'en l'interrogeant sur ce qui me tenait vraiment à cœur.

— Il doit dormir dehors avec les autres.

— Ah, bon ! Et il revient quand, Benjamin ?

Cette fois, il a ri. Il a tellement ri que des larmes ont perlé aux coins de ses yeux.

— Il est en congé demain alors, attends. Ça fait mardi... euh, jeudi... euh, plus deux jours...

Il calculait mentalement, mais l'alcool lui embrouillait les idées.

— On est quel jour, aujourd'hui ?

Inutile de perdre mon temps ; ce gars-là avait sombré dans l'incohérence. J'ai jeté un dernier coup d'œil vers le beau Joseph de Barba. S'il me plaisait au début de la soirée, je trouvais qu'il faisait plutôt pitié à voir mainte-

nant, affalé contre un mur, la tête penchée, les yeux clos. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il ne me donnait pas envie de le rejoindre.

J'ai repensé au trajet que j'avais parcouru avec Benjamin quelques heures plus tôt. Il n'y avait qu'un sentier. En longeant la falaise, j'arriverais à la grosse pente à pic que je n'aurais qu'à descendre jusqu'au fleuve. Ensuite, je gagnerais la Front Street et, en moins de deux, je serais dans mon lit. Je me répétais que je ne pouvais pas me perdre, même si je le voulais, et cela m'a redonné confiance. Non, je ne pouvais pas me perdre, vraiment.

C'est dans cet état d'esprit, et lasse d'attendre, que j'ai enfilé mon manteau et salué la compagnie.

Une fois dehors, j'ai trouvé qu'il faisait noir. Beaucoup trop noir à mon goût. Si Sébastien utilisait des bougies pour éclairer sa cabane et une batterie d'auto pour alimenter de petites lumières bleues, c'est qu'il n'avait pas l'électricité. Il ne possédait donc pas de lumière extérieure. J'ai commencé à douter. Avancer revenait à foncer dans une pièce obscure avec, en plus, la possibilité de heurter un arbre. Une effrayante sensation. Je me suis rappelé tout à coup que, du haut de la falaise, on percevait le halo lumineux du village. Ça m'a rassurée et j'ai commencé à marcher, lentement, en tâtant le terrain devant mes pieds à chaque

pas. La nuit était calme. Le vent soufflait dans les arbres au-dessus de ma tête, et la neige, comme toujours, crissait sous mes bottes. À part ces deux bruits familiers, on n'entendait absolument rien. Même les voix s'étaient tues dans la cabane de Sébastien. J'imaginais sans peine tout ce beau monde endormi.

Plongée dans cette extrême noirceur, j'ai eu une pensée pour Benjamin. Une pensée terrible : j'imaginais sa tête sous une guillotine et moi, à côté, qui applaudissais. Sur le coup, ça m'a amusée, mais je me suis rappelé ensuite que j'avais insisté pour venir. Il s'était peut-être dit que puisque je lui avais bousillé sa soirée, je n'allais pas lui bousiller sa nuit. D'une certaine manière, je comprenais sa discrétion. Il avait trouvé l'amour et craignait probablement que son père l'apprenne à travers moi et s'y oppose encore une fois. Comment aurais-je pu lui en vouloir ?

Je continuais d'avancer. Je distinguais maintenant les arbres, cet ensemble de lignes verticales sur fond de gris. J'ai reconnu les niches, petits carrés noirs sur fond moins noir. Les chiens dormaient, et je n'entendais pas le moindre bruit de chaîne, à peine un gémissement de temps à autre.

Je commençais à y voir plus clair si bien que je ne trébuchais plus. J'ai finalement atteint la falaise, et comme je l'avais imaginé, le halo du

village diffusait amplement de lumière. Il m'a semblé que je recommençais à respirer. C'est dire à quel point j'étais soulagée !

J'ai marché une bonne demi-heure, les yeux rivés sur le sentier à la recherche de la moindre irrégularité du terrain. À force de scruter la nuit, j'en étais rendue à me convaincre que je voyais presque aussi bien qu'en plein jour. Et c'est au moment où j'avais enfin repris confiance en moi qu'une masse sombre est apparue à quelques mètres devant moi. Sur le coup, j'ai cru que c'était un loup et j'ai poussé un cri d'effroi. La bête n'a pas reculé. Ni avancé d'ailleurs. Elle est restée là, à attendre, à me bloquer le chemin. Même si je trouvais l'obscurité moins profonde, j'aurais été bien incapable de distinguer un loup d'un chien. Sauf que mon instinct, lui, savait de qui il s'agissait. Ce corps trapu, cette grosse tête et ce grognement appartenaient à Cicéron. Et comme la dernière fois, il n'avait pas du tout l'air amical.

UNE PEUR DÉRAISONNABLE M'A FORCÉE À M'IMMOBILISER AU MILIEU DU SENTIER. JE DIS DÉRAISONNABLE, MAIS DANS LE FOND, JE LUI TROUVAIS TOUT PLEIN DE RAISONS, À CETTE PEUR. À commencer par ces crocs que je devinais dans cette gueule béante. Et puis ces griffes que j'imaginais au bout de chaque patte. Et toujours ce grognement dissuasif.

— Beau Cicéron, ai-je articulé de ma voix la plus douce. Beau chien...

J'ai fait un pas vers lui. Je voulais simplement le contourner, surtout pas l'affronter, mais je crois qu'il n'avait pas compris mes intentions. Il a grogné plus fort, et cette fois, j'étais certaine d'avoir vu ses immenses canines pointues et blanches qui reluisaient et n'attendaient qu'une occasion pour se planter dans ma chair. J'ai reculé, les mains moites dans mes mitaines et l'échine parcourue de frissons.

Qu'est-ce que j'allais faire maintenant ? Rebrousser chemin ? Pas le choix. Il me faudrait une demi-heure au moins pour retourner chez Sébastien, mais j'y serais plus en sécurité

qu'ici, en plein bois, menacée par un chien de la taille d'un loup.

Sans faire de mouvement brusque, j'ai pivoté et commencé à revenir sur mes pas. Je n'avais pas parcouru deux mètres quand un cri a fendu le silence de la nuit. Un croassement si fort qu'il m'a semblé provenir d'une branche au-dessus de ma tête. J'ai levé les yeux juste à temps pour apercevoir un oiseau immense se jeter sur moi. Était-ce un aigle ou un corbeau ? Impossible à dire dans l'obscurité. Il était gris... ou noir, avec des ailes d'au moins un mètre et demi d'envergure, et il me fonçait dessus. Ses pattes n'ont qu'effleuré mon capuchon, mais à l'attaque suivante, les serres ont réussi à attraper mon parka. Paniquée, j'ai poussé un cri plus fort encore que le précédent et je me suis débattue. Débattue est ici un bien grand mot. Je m'empêtrais dans mes vêtements et je donnais des coups avec des mitaines si épaisses que je sentais à peine quand je touchais quelque chose. Je frappais quand même de toutes mes forces. Les griffes revenaient, s'agrippaient de nouveau à mon manteau et ailleurs, sur le ventre, puis sur le dos. L'oiseau continuait de pousser des cris stridents. Le chien, lui, restait aux aguets, les babines retroussées, prêt à bondir si je tentais de fuir. Je criais, je trébuchais, je frappais. Je sentais mon manteau se déchirer, l'air froid pénétrer à travers la doublure.

L'oiseau avait rabattu mon capuchon et arraché une de mes mitaines. Ses plumes étaient chaudes sous mes doigts quand je le repoussais. Et soudain, j'ai perdu pied.

J'ai d'abord senti les branches des buissons céder sous mon poids, puis le sol se dérober. Quand j'ai compris que je tombais dans le vide, j'ai levé les bras pour amortir ma chute, mais je ne touchais à rien. Le ciel avait basculé, les lumières du village tournoyaient. J'ai eu alors la certitude que j'allais mourir écrasée sur la glace du fleuve, une centaine de mètres plus bas. La panique a fait place à une terreur indicible. J'avais fermé les yeux en attente de la mort quand j'ai touché de la neige, des branches, un sol incliné. Je me suis mise à débouler, d'abord lentement, puis de plus en plus vite. Les branches me fouettaient le visage. J'ai perdu ma tuque, mon autre mitaine et mon foulard. J'ai roulé encore.

Je me suis arrêtée quand je ne m'y attendais plus. J'ai attendu que l'étourdissement se dissipe pour ouvrir les yeux. Je n'étais pas au niveau du fleuve, mais je n'étais plus non plus en haut de la falaise. À en juger par le mur de végétation sombre qui s'élevait au-dessus de ma tête, je me trouvais à mi-chemin, dans le sentier pentu, celui que j'avais emprunté avec Benjamin quelques heures plus tôt. J'ai essayé de me relever, mais j'avais trop mal partout.

Était-ce ma jambe qui était cassée ? Mes côtes ? Quoi qu'il en soit, je n'arrivais qu'à tourner la tête. Je me suis laissée choir sur la neige, les yeux ouverts sur le firmament, et c'est alors que je les ai vues.

J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un projecteur qui traçait une ligne épaisse et blanche sur le noir du ciel. Au bout de quelques secondes, le trait lumineux s'est transformé en draperie verte, comme si un gigantesque rideau se déroulait juste devant les étoiles. Il me semblait si proche qu'en allongeant le bras, je me disais que j'aurais pu le toucher. Mais j'avais trop mal pour lever ne serait-ce que le petit doigt. Je restais donc immobile. La neige fondait dans mon cou. Un air glacial s'immisçait dans mes vêtements. Mes doigts nus avaient commencé à s'engourdir. La température avait-elle chuté tout à coup ? Il me semblait que le vent se faisait plus mordant sur mes joues.

L'oiseau avait disparu. Le chien aussi. La nuit avait retrouvé son calme d'avant l'attaque, sauf pour les aurores boréales qui se déployaient et se multipliaient. C'est dans cet état d'esprit, à mi-chemin entre le rêve et la peur de mourir, que j'ai fait le lien entre la mort de Kitty et ce qui venait de m'arriver. J'avais erré depuis le début de cette enquête. Personne n'avait tué Kitty. Un oiseau l'avait agressée à

coups de griffes, l'avait forcée à s'immobiliser, et elle était morte de froid.

C'est exactement ce qui m'attendait si je ne bougeais pas. Dans un ultime effort pour survivre, j'ai levé la tête. N'y avait-il vraiment personne pour me venir en aide ? J'allais sombrer dans le découragement quand j'ai aperçu une autre lumière. Ou plutôt la même, mais orientée différemment. Elle s'élevait du fleuve, de l'endroit où se trouvaient les sculptures de Ludvig. C'était davantage un tourbillon qu'un rayon. Sur le coup, j'aurais juré que chaque particule lumineuse montait pour rejoindre les aurores boréales et se fondre en elles.

Il m'a semblé apercevoir une silhouette sur la glace, mais je ne suis pas arrivée à articuler le moindre appel au secours. J'avais froid. J'étais engourdie. Et je fixais la nuit, hypnotisée par la lumière. Elle englobait tout, les sculptures de glaces, le portail à demi achevé, le ciel.

Les aboiements d'un chien ont soudain brisé le silence dans lequel je me trouvais depuis ma chute. On aurait dit que la bête se rapprochait. Je n'ai pas tenté de fuir. Si Cicéron venait m'attaquer, je ne lui opposerais pas la moindre résistance. J'avais déjà abandonné la partie.

L FAISAIT SOMBRE QUAND J'AI OUVERT LES YEUX. SOMBRE, MAIS PAS COMPLÈTEMENT NOIR. J'ai tout de suite aperçu la gueule posée en travers de ma poitrine. Un croc dépassait d'une babine retroussée. Un œil noir me regardait, le sourcil froncé. Du coup, je me suis rappelé les circonstances de ma chute. Le museau s'est redressé au moment où, paniquée, j'essayais de reculer. J'ai figé, persuadée que le chien n'attendait qu'un geste de ma part pour me mordre. Immobilisée par la peur, je ne bougeais que les yeux, détaillant mon ennemi en additionnant les informations. Il s'avérait que ce chien n'avait rien de commun avec Cicéron. Il s'agissait d'un petit bâtard dont la fourrure brune était tachetée de noir. Comme je le regardais avec étonnement, il a approché sa truffe, et sa langue m'a léché la joue.

— Ouache ! me suis-je exclamée en le repoussant. Qu'est-ce que... ?

Je n'ai pas terminé ma question. Je venais de me relever, et ma tête a heurté un mur de roche. Je n'étais plus dehors au grand froid, mais plutôt dans une grotte. Une grotte déco-

rée de photos, chauffée par un poêle à bois, équipée d'un réchaud à deux ronds et meublée d'une chaise, d'une table, d'un bureau et de ce lit sur lequel je me trouvais. Posé sur une étagère à quelques centimètres de ma tête, un ordinateur portable affichait des données météorologiques. Juste au-dessus se trouvait un téléviseur dont l'écran, pas plus grand qu'une carte postale, diffusait une émission en noir et blanc. À côté, une bougie bien entamée était plantée dans un chandelier débordant de cire et jetait dans la pièce un halo mouvant.

Je me suis redressée avec précaution. J'avais encore mal dans les côtes, mais il semblait que je n'avais rien de cassé. Le chien surveillait chacun de mes gestes. Je ne percevais chez lui aucune hostilité, juste de l'intérêt. Je l'ai caressé pour le rassurer et j'ai observé avec plus d'attention l'endroit où je me trouvais.

J'étais seule avec ce chien dans une grotte qui mesurait à peine quatre mètres de longueur sur deux mètres de largeur. L'entrée était bouchée avec des panneaux de gypse dans lesquels se découpait une porte en bois. Puisque les montants ne laissaient pas filtrer de lumière, j'en ai déduit qu'il faisait encore noir à l'extérieur. Il devait être très tôt le matin. Quoique j'avais un peu perdu la notion du temps depuis mon arrivée à Dawson. La nuit était tellement noire et si longue !

J'ai repoussé les couvertures et me suis assise. Mes bottes se trouvaient à mes pieds sur une couverture de laine qui servait de tapis. Mon manteau avait été déposé sur la chaise, et deux couverts avaient été dressés sur la table. Dans un bol, une pâte à pain levait tranquillement près du poêle à bois. Je pouvais sentir la chaleur même d'où je me trouvais, preuve que le feu avait été alimenté. Deux conclusions s'imposaient. Premièrement, mon hôte était sorti il y avait peu de temps. Deuxièmement, il avait prévu de revenir pour le déjeuner. Après mes aventures de la nuit, j'aurais pu rentrer tout de suite chez Catherine. J'ai préféré attendre pour voir qui m'avait porté secours et, surtout, qui vivait dans un endroit comme celui-là.

J'étais en train d'attacher mes bottes quand le chien a bondi par-dessus ma tête. Je l'ai vu s'asseoir devant la porte au moment où elle s'ouvrait. Un homme est apparu. Grand, mince, le visage dissimulé par un foulard et un capuchon.

— Bonjour, m'a-t-il lancé en refermant derrière lui. Je suis content de voir que tu vas mieux.

Il a caressé le chien qui est ensuite revenu prendre sa place à côté de moi dans le lit.

— Je suis Caveman Bill, a dit l'homme en retirant foulard et manteau.

Je me suis présentée à mon tour, hypnotisée par son extraordinaire chevelure. Comme mon cousin, ce Caveman Bill possédait des mèches bouclées d'un brun roux et d'une épaisseur à rendre jalouse n'importe quelle fille. Une barbe de couleur et de texture identique lui descendait sur la poitrine.

— Comment suis-je arrivée ici ?

Ma surprise passée, c'était bien la seule question qui me venait à l'esprit. Je me rappelais l'attaque, la chute, le sentier glacé, les aurores boréales, mais ça s'arrêtait là.

— C'est Skip qui t'a trouvée. Il a demandé la porte à trois heures du matin et est parti en courant quand j'ai ouvert. Il t'avait peut-être entendue appeler à l'aide.

J'ai sourcillé. Je me rappelais très bien ma faiblesse.

— Je n'ai appelé personne.

— C'est vrai ? Et tu pensais qu'on te trouverait comment ?

Je ne pouvais tout de même pas lui expliquer que j'avais eu peur qu'on me retrouve, justement. Que Cicéron et son ami l'oiseau me trouvent. Dans les circonstances, mieux valait mentir.

— À dire vrai, je n'y avais pas pensé. J'étais assommée et trop engourdie. Je me suis probablement endormie.

— Dans ce cas, a précisé Caveman Bill, Skip a dû te sentir arriver.

J'ai caressé le chien, reconnaissante.

— Brave Skip, lui ai-je murmuré à l'oreille.

Puis, me tournant vers le maître, j'ai ajouté :

— Est-ce qu'il a fait froid cette nuit ?

C'était une question niaiseuse. Évidemment qu'il avait fait froid. On était au Yukon, et c'était l'hiver. Qu'est-ce que je m'imaginais ?

— Moins 40 °C, je dirais.

Moins quarante ! Pas de doute, c'était froid. Mais le frisson qui m'a parcourue de la tête aux pieds n'avait pourtant rien à voir avec la température. C'était plutôt la réaction naturelle d'une personne qui réalise à quel point elle est passée près de la mort.

BILL A FAIT CUIRE LE PAIN DANS UNE POÊLE SUR SON RÉCHAUD À DEUX RONDS. PENDANT CE TEMPS, JE SIROTAIS UNE TASSE DE CAFÉ. Je continuais de les étudier, lui et sa grotte. Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre quelqu'un qui vit dans un tel dénuement en plein hiver. Et puis j'étais si bien, au chaud et en sécurité, que je n'avais pas envie de quitter tout de suite ce cocon douillet. Bill a servi le déjeuner.

— Ce n'est pas grand-chose, mais c'est de bon cœur, a-t-il dit en faisant glisser une galette de pain dans mon assiette.

J'avais remarqué qu'il ne possédait ni frigo ni garde-manger. Sur une tablette près de la porte s'entassaient des sacs de riz, de farine et de haricots secs. Pas de quoi s'exciter question gastronomie. Mais le pain était bon et le beurre, bien que dur, m'a semblé divin.

— Mes poules ne pondent pas l'hiver. C'est plate parce que je t'aurais préparé des œufs pour te réchauffer.

J'allais lui demander s'il blaguait à propos des poules quand il a changé de sujet.

— Dis-moi donc, maintenant que tu as repris tes esprits, qu'est-ce que tu faisais dehors à cette heure-là. Tu aurais pu mourir gelée, le sais-tu ?

Je n'ai pas répondu, mais j'en étais arrivée à la même conclusion. C'était un véritable coup de chance que Skip ait perçu ma présence. Comme je me faisais cette réflexion, le chien s'est levé, a quémagné une caresse à son maître avant de demander la porte. Bill l'a laissé sortir.

— Où est-ce qu'on est ?

Je venais de réaliser que je n'avais aucune idée de l'endroit où je me trouvais.

— Au bord du fleuve. Le sentier qui monte dans la falaise se trouve juste au-dessus de nous à environ trente mètres. C'est là que Skip t'a trouvée. Moi, je t'ai juste ramenée en traîneau.

Il a ri pour minimiser l'héroïsme de son geste, mais je n'étais pas dupe. J'imaginais le chien accourir dans la pente puis aboyer pour qu'on vienne me porter secours. J'imaginais Caveman Bill arriver avec un traîneau, un de ceux que les habitants de Dawson utilisaient pour transporter leur épicerie. Par -40 °C, il s'agissait sans contredit d'un acte de bravoure.

Quand le chien a gratté contre la porte, Bill s'est levé et l'a fait entrer. À ma grande surprise, Skip est venu déposer mes mitaines sur le lit. Je me rappelais les avoir perdues.

La première, pendant l'attaque, la deuxième, pendant la chute. Que Skip les rapporte exactement à ce moment-là me troublait.

— C'est étrange, ai-je fait remarquer à Bill. On dirait que ton chien a compris de quoi on parlait. Tu me situais le sentier, et voilà qu'il s'en va chercher mes mitaines.

— Moi, ça ne me surprend pas. Il est tellement intelligent, ce chien-là. Il les aura trouvées en se promenant et aura reconnu ton odeur.

Il a caressé son chien pour le féliciter.

— Peut-être qu'il a compris de quoi tu parlais. Ou peut-être qu'il a lu dans tes pensées. Il y a des chercheurs qui pensent que les chiens sont capables de télépathie.

— De télé...

Je m'étais tue parce que l'image de Cicéron m'était revenue à l'esprit. Possédait-il ce genre de pouvoir, lui ? Voyons donc !

Voilà que je versais dans l'irrationnel. N'importe quoi ! Cicéron était un chien comme les autres, un chien normal qui ne m'aimait pas. Point. Pourtant...

N'avait-il pas attiré mon attention vers le corps de Kitty ? Pourquoi donc était-il devenu par la suite agressif envers moi ? Et la veille au soir, Sébastien m'avait bien dit que son chien dormait attaché au bout d'une chaîne avec les autres chiens. Sébastien m'avait-il menti ? Ci-

céron avait peut-être réussi à s'enfuir. À moins qu'il n'ait été détaché qu'à mon départ...

QUAND IL A FAIT JOUR ET QUE LA TEMPÉRATURE S'EST RÉCHAUFFÉE UN PEU, J'AI QUITTÉ LA GROTTE DE CAVEMAN BILL ET J'AI TRAVERSÉ LE FLEUVE SANS M'ARRÊTER. J'avais attaché mon capuchon très serré, remonté le col de mon chandail le plus haut possible et enfilé mes mitaines. Malgré toutes ces précautions, j'étais frigorifiée en arrivant chez Catherine. L'endroit était désert. Benjamin devait faire la grâce matinée chez son amoureuse. Cette pensée m'a rappelé sa disparition de la veille, et j'ai eu une pensée tendre pour lui. Il serait sans doute bien embarrassé de m'expliquer la situation à son retour. Mieux valait ne pas le questionner. Ne pas non plus lui raconter ma mésaventure de la nuit. Je ne voulais surtout pas voulu le culpabiliser. Déjà que je m'étais imposée...

Contrairement à Sébastien, Catherine possédait l'eau courante et l'électricité. Une réelle bénédiction après une nuit d'enfer comme celle que j'avais vécue. Je me suis fait couler un bain et je me suis laissée glisser dans l'eau chaude, l'esprit au neutre pour la première fois depuis

que j'avais découvert le cadavre de Kitty. Mon enquête avait progressé avec les événements de la veille, mais je refusais d'y penser. J'avais besoin de repos, de chaleur et de silence, loin de toute agitation, de toute menace.

Même si j'avais mal partout, je m'étais vite aperçue que je n'avais rien de cassé. J'aurais des bleus – ma peau avait déjà commencé à tourner au violet ici et là – et je trouverais peut-être certains mouvements difficiles, mais je ne jugeais pas nécessaire d'aller à la clinique pour si peu. Dans l'eau jusqu'au cou, j'ai fermé les yeux. J'avais laissé la lumière allumée, mis de la musique sur mon ordi. Malgré ces précautions, je me suis endormie.

J'ai rêvé de forêt, de neige, de chiens (ou étaient-ce des loups ?) et de corbeaux. Je revoyais la murale et les poèmes de Robert Service sur la Deuxième Avenue. Les graffitis prenaient des proportions plus grandes, devenaient plus importants. Les tableaux du Pit s'animaient. Les sculptures de Ludvig aussi. Tout cela s'agençait, se désagençait, se multipliait. J'entendais des hurlements, des croassements, une mélodie de guitare électrique qui montait en crescendo. Je revoyais les jumeaux, leur manière de jouer, de plisser leurs yeux noirs. Je revoyais aussi le beau Joseph dans mon rêve. Il me soufflait à l'oreille que je brûlais. Assis sur le même banc que la

veille, Sébastien riait aux éclats. Son rire s'est transformé soudain en croassement, puis en hurlement pour finir en grognement agressif. Un grognement identique à celui de Cicéron.

Quand je me suis réveillée, l'eau était froide. Je suis sortie, me suis dépêchée de m'habiller et je suis allée me faire chauffer une soupe en conserve. En ouvrant le frigo pour me servir un verre de lait, j'ai découvert la pâte à pizza de Benjamin qui avait débordé du bol et s'était répandue sur la grille. J'ai jeté un œil sur l'horloge, estomaquée. Il était 17 heures. Déjà ! Comme j'avais oublié de regarder l'heure à mon arrivée, je ne savais pas combien de temps j'avais dormi. Chose certaine, j'avais encore besoin de récupérer, je le sentais.

J'ai soupé, incapable de me concentrer sur quoi que ce soit. Les idées montaient, se dissipaient et étaient remplacées par d'autres idées tout aussi éphémères. Benjamin n'était toujours pas rentré. Je m'inquiétais. Le thermomètre fixé à la fenêtre indiquait -38 °C. Guère plus chaud que la nuit précédente. J'ai allumé la télé et, à 21 heures, l'esprit toujours embrouillé, je suis montée dans ma chambre m'enfouir sous les couvertures. Mais je n'ai pas dormi.

Dès que je fermais les yeux, je revoyais la soirée de la veille. Je repassais chaque scène, essayant de me remémorer le moindre détail qui aurait pu être pertinent pour mon enquête.

Joseph avait dit que Kitty n'avait que des ennemis, qu'elle était trop belle et qu'elle savait se servir de ses charmes pour obtenir ce qu'elle voulait. J'avais compris qu'elle avait dû abuser de lui. Sébastien non plus ne portait pas Kitty dans son cœur, même s'il n'avait pas donné de détails. Tess avait dit que Kitty était souvent dans le pétrin. Josée avait précisé que c'était de sa propre faute.

Ensuite, Joseph s'était effondré, ivre mort, Benjamin avait disparu et Josée m'avait annoncé qu'elle dormait sur place, sans aucun doute dans le lit de Sébastien. Après, mon enquête avait basculé. Cicéron m'avait bloqué le chemin et l'oiseau – sans aucun doute un corbeau – s'était rué sur moi et avait déchiré mes vêtements avec ses griffes et son bec. J'étais désormais convaincue que c'était cela qui était arrivé à Kitty. On l'avait attaquée de la même manière, on l'avait obligée à se réfugier dans une cour déserte et on avait attendu qu'elle meure littéralement de froid.

Si ces bêtes m'avaient attaquée pour m'empêcher de progresser dans mon enquête, restait à savoir pour quelle raison elles avaient attaqué Kitty. Plus je repensais aux confidences de la soirée, plus j'avais l'impression d'avancer. Sauf que la vérité semblait malgré tout me glisser entre les doigts. Kitty s'était-elle fait un ennemi de trop ? Dans quelle mesure sa situa-

tion pouvait-elle se comparer à la mienne ? Je n'avais pas d'ennemi. On avait pourtant essayé de me tuer. Kitty avait-elle été, comme moi, sur le point de découvrir un secret ? Ou bien quelqu'un avait-il essayé de l'empêcher de révéler ce secret ? Ces questions amenaient davantage de doutes que d'éclaircissements. Je m'embrouillais.

Tandis que je repensais à l'attaque, j'ai revu les détails de ma chute. D'autres images me sont revenues. Comment avais-je pu les oublier ? Il y avait eu des aurores boréales dans le ciel, aussi fluides que des rideaux. Un mouvement avait attiré mon attention sur le portail de Ludvig. Une lumière intense s'en dégageait. Il s'agissait peut-être du reflet des aurores boréales sur la neige. Un tel reflet aurait-il causé l'illusion que la lumière montrait des sculptures ? N'avais-je pas vu une silhouette sur la glace ? Une personne qui passait par là en pleine nuit à -40° C. Qui donc avait eu le courage de braver un tel froid à cette heure-là ? Et pour quelle raison ?

Mes pensées se sont figées tout à coup sur une image. Un souvenir qui venait de se préciser avec une netteté surprenante. Certes, il y avait quelqu'un près des sculptures, mais elle ne marchait pas. Elle demeurait immobile, le visage levé vers le ciel, avec, dans les mains, ce qui ressemblait étrangement à un outil.

Benjamin est rentré tard cette nuit-là, mais je ne l'ai pas entendu.

LE LENDEMAIN, J'AI EMPRUNTÉ UN MANTEAU DANS LE PLACARD DE CATHERINE ET J'AI PRIS LA ROUTE DE SUNNYDALE. J'avais décidé d'interroger Ludvig sur ses activités nocturnes. S'il travaillait à sa sculpture jusqu'aux petites heures du matin, il avait sans doute vu Cicéron traverser le fleuve le soir où Kitty avait trouvé la mort. Peut-être avait-il remarqué si quelqu'un accompagnait le chien. Ou le suivait de loin.

Pour me rendre à Sunnydale, j'avais besoin d'un prétexte. Je ne pouvais tout de même pas me présenter chez Ludvig en lui disant :

— Bonjour Ludvig, je viens prendre un café.

Heureusement pour moi, je connaissais une autre personne à Sunnydale. Une personne qui m'avait invitée à prendre le thé chez elle. Rose-Marie Laframboise. Je ne savais pas précisément où elle habitait, mais j'avais l'intention de demander mon chemin en route.

L'idée que Rose-Marie puisse travailler à l'école ce jour-là m'a effleuré l'esprit au moment où je mettais le pied sur le fleuve. J'ai

souri. Si elle était absente, j'aurais une bonne raison pour frapper à la porte de Ludvig. Ne serait-ce que pour me réchauffer avant de rentrer au village.

Il était 10 heures quand j'ai traversé le fleuve gelé et entrepris de le remonter à pied en suivant la piste tracée par les motoneiges et les traîneaux à chiens. Il faisait -25 °C. Le ciel était bleu et, heureusement pour moi, il n'y avait pas de vent. En prévision de cette longue marche, je m'étais emmitouflée jusqu'aux oreilles.

J'avais imaginé la piste solide, mais j'ai vite remarqué que la glace était lézardée sous la neige. Tous les trois ou quatre mètres apparaissaient des fissures qu'il fallait enjamber. Je ne pouvais m'empêcher de regarder dans les fentes avec l'espoir d'apercevoir une autre couche de glace en dessous. Mais je ne voyais rien. Rien que du noir que je prenais pour les eaux libres et puissantes du fleuve qui coulaient toujours en dessous.

Un peu plus loin, le sentier piquait vers la rive. J'ai été soulagée en mettant les pieds sur la terre ferme. À partir de là, la piste traversait la forêt. De temps en temps, je devais céder le passage à une motoneige ou à un traîneau à chiens, puis je reprenais ma route. Après une heure de marche, je me suis trouvée face à deux nouvelles sculptures de glace. Il s'agis-

sait de corbeaux gigantesques perchés sur des socles. Ils s'élevaient de part et d'autre du sentier comme s'ils y montaient la garde. L'un des deux avait les ailes déployées et semblait sur le point de prendre son envol ou de se poser. L'autre était juché comme on voyait souvent les corbeaux de Dawson, les ailes repliées et les pattes droites, le regard si fixe qu'on avait l'impression qu'il surveillait les passants. Bien que sculptés dans la glace, ces deux oiseaux étaient aussi noirs que de vrais corbeaux, et je me suis demandé par quel procédé Ludvig avait réussi à colorer son œuvre.

J'ai poursuivi mon chemin, mais il m'a semblé tout à coup que l'ensemble des corbeaux de Dawson s'était donné rendez-vous dans cette forêt. Il y en avait bien une trentaine, peut-être plus. Leurs cris s'élevaient de partout, et les montagnes me les renvoyaient en écho. Je les voyais voler de branche en branche, l'air menaçant. J'ai eu peur qu'ils m'attaquent comme cela s'était produit deux jours plus tôt. Qu'aurais-je fait pour me défendre ? Ils étaient tellement nombreux ! Je me suis mise à courir en me retournant toutes les dix secondes pour vérifier que je n'étais pas suivie. Mon cœur battait vite, je trébuchais dans la neige, je transpirais. Soudain, les oiseaux se sont tus tous en même temps. Je n'entendais plus que les grincements des arbres. J'ai cessé de cou-

rir, mais j'ai continué mon chemin d'un pas rapide. Je regrettais désormais l'audace qui m'avait poussée à me rendre à Sunnydale alors que j'aurais pu rester tranquillement au village à écrire un article sur le prochain tournoi de hockey.

J'ai aperçu enfin une cabane en rondins haute de deux étages. Sur le seuil, secouant un tapis, se trouvait Rose-Marie Laframboise. Plus soulagée que jamais, je l'ai interpellée et me suis dirigée vers elle. C'est alors que j'ai découvert, à quelques pas de la maison, Ludwig Merkel qui fendait du bois.

— **T**U AS DÛ RÊVER, ARIANE. JE NE TRAVAILLE
JAMAIS LA NUIT.

En quelques mots, Ludvig venait de réussir à me faire douter. Nous étions tous les trois assis autour de leur table dans leur cuisine. Je venais juste de découvrir que Rose-Marie et Ludvig étaient mariés et qu'ils vivaient tous les deux dans cette maison au milieu de nulle part. Pas de voisin à un kilomètre à la ronde. Pas de bruit. Pas d'agitation. Ils vivaient reclus, passionnés de leur art. La peinture pour elle, la sculpture pour lui.

Rose-Marie m'avait versé du thé, et j'y trempais les lèvres, davantage pour me tenir occupée que pour me réchauffer. Je n'avais pas eu froid pendant le trajet, mais j'avais prétendu le contraire pour les forcer à m'accueillir dans leur maison le temps de quelques questions. Et voilà que les réponses s'avéraient plus décevantes les unes que les autres.

— Je ne connais personne qui se baladerait sur le fleuve à -40 °C, a déclaré Rose-Marie. Ce serait suicidaire.

Ludvig a approuvé d'un hochement de tête. Bon, je n'ai pas jugé nécessaire de leur rappeler que je m'étais trouvée moi-même en bordure du fleuve deux jours plus tôt. J'y étais en pleine nuit et à -40 °C. Et il n'y avait rien de suicidaire dans mon comportement puisqu'il s'agissait d'un accident. Si Benjamin n'avait pas disparu avec son amante et si les autres n'avaient pas bu autant de bière, j'aurais sûrement trouvé un meilleur moyen pour rentrer. Ainsi, je n'aurais pas été menacée par un chien et je ne me serais pas fait attaquer par un corbeau et je n'aurais pas été secourue par Caveman Bill.

— Je suis certaine qu'il y avait quelqu'un, ai-je poursuivi.

Je me rappelais désormais la scène avec précision. Il y avait bel et bien une silhouette qui brandissait un objet dans les airs, juste derrière la colonne de lumière.

— Ce que tu as vu est sûrement en lien avec les aurores boréales, a expliqué Ludvig. Il y en a beaucoup à cette saison, et leurs effets peuvent être surprenants.

— C'est vrai qu'il y avait des aurores boréales dans le ciel, ai-je acquiescé. Mais j'aurais juré que la lumière montait de la sculpture de glace. Comme ça.

J'ai mimé un tourbillon avec ma main.

Rose-Marie a regardé son mari, et il m'a semblé voir une lueur d'inquiétude dans ses

yeux. Elle s'est levée, a récupéré les tasses vides et m'a tourné le dos pour laver la vaisselle. Ses gestes étaient brusques. On l'aurait dit tendue. Comme pour détourner mon attention, Ludvig a conclu :

— Tu as dû avoir des hallucinations. Ça arrive parfois, dans les grands froids.

Puis il a regardé sa montre.

— Parlant de grands froids... si tu pars maintenant, tu devrais avoir le temps d'arriver au village avant la nuit. Marcher sur le fleuve quand il fait noir, ça peut être dangereux.

Même si je devais lui donner raison, j'ai quitté leur cabane à regret. Je sentais qu'ils me mentaient tous les deux, mais j'étais incapable de mettre le doigt sur la raison de leur mensonge. Qu'avaient-ils à cacher ? Je les croyais pourtant honnêtes, l'un comme l'autre. À preuve, ils mentaient très mal.

Tandis que je prenais le chemin du retour, il m'est venu à l'esprit que ces deux-là protégeaient peut-être quelqu'un. Quelqu'un qui savait ce qui s'était passé ce soir-là. Quelqu'un qui avait sans doute vu aussi ce qui était arrivé à Kitty. Cette personne pouvait bien être mon tueur. Ou du moins celui qui contrôlait les corbeaux. Et Cicéron.

Rose-Marie et Ludvig n'étaient peut-être pas responsables de la mort de Kitty, mais ils n'étaient pas blancs comme neige non plus.

Comme je dépassais les sculptures noires, j'ai remarqué qu'un coquin avait placé des lunettes fumées devant les yeux des deux corbeaux. Sur le coup, j'ai ri. Puis j'ai réalisé ce que la chose avait d'inquiétant. Ces lunettes m'empêchaient de voir où regardaient les oiseaux. Il m'a semblé qu'il y avait un message dans ce geste, comme si quelqu'un voulait me faire savoir qu'il me surveillait sans que je le voie. Voilà qui n'avait rien de rassurant. Surtout que ce quelqu'un avait agi entre le moment de mon arrivée et celui de mon départ. J'ai tiré la seule conclusion possible : j'avais été suivie.

— JE VEUX QUE TU CESSES DE POSER DES QUESTIONS
À SON SUJET.

M. Stevenson m'avait fait venir dans son bureau ce lundi-là, et ce n'était pas pour me féliciter sur la qualité de mon dernier article. Je m'étais assise sur la chaise du visiteur tandis que lui avait posé les coudes sur son pupitre pour se pencher vers moi, l'air sévère.

— Tu vas finir par mettre le journal dans l'embarras en soupçonnant tout le monde comme tu le fais.

Hum ! Quelqu'un avait dû lui raconter les interrogatoires que je menais discrètement. Dire que je soupçonnais tout le monde était une grave exagération puisque je prenais soin de n'accuser personne, de toujours rester dans l'hypothèse. Quoi qu'il en soit, quelqu'un commençait à sentir la soupe chaude et prenait les grands moyens pour essayer de me faire lâcher prise. Était-ce cette même personne qui avait posé les lunettes sur les corbeaux de glace la semaine précédente ?

À moins que ce ne soit ma visite au restaurant Drunken Goat deux jours plus tôt qui

avait été ébruitée. Je voyais mal quelle menace on aurait pu voir dans les réponses de Reija, la serveuse. Quand je lui avais demandé si Kitty fréquentait souvent le restaurant et si oui, avec qui, elle m'avait répondu que Kitty était une cliente régulière et qu'elle fréquentait toujours l'établissement en compagnie d'hommes plus âgés. Quand je lui avais demandé des noms, Reija m'avait énuméré la moitié des hommes du village. Ça faisait beaucoup trop de suspects, encore une fois. Pas de quoi effrayer qui que ce soit. À moins que ce ne soit ma ténacité qui commençait à déranger...

J'ai jeté un œil par la fenêtre. Il neigeait pour la première fois depuis mon arrivée, c'est-à-dire, pour la première fois depuis un mois. Un hiver comme celui-là, je n'avais jamais vu ça.

— Les résultats de l'autopsie sont arrivés ce matin, a poursuivi M. Stevenson. Les faits sont clairs. Le 18 janvier, Kitty Warren avait bu pas mal d'alcool. Elle aurait pu boire davantage si elle l'avait voulu, car elle avait encore beaucoup d'argent dans les poches. Sauf qu'elle a fait preuve de bon sens et a décidé de rentrer chez elle. Elle s'est probablement arrêtée pour se reposer et s'est endormie. On sait que ce soir-là, la température est descendue tout d'un coup. Une pure malchance.

— Elle revenait d'où ?

M. Stevenson s'est impatienté :

— Peu importe d'où elle revenait ! Elle est morte de froid, un point c'est tout.

— Et les cheveux qu'elle avait dans la main ?

Je me trouvais maligne d'avoir réussi à glisser ce détail de manière innocente. J'avais besoin d'une confirmation et je m'étais demandé depuis le début comment procéder pour l'obtenir. Puisque M. Stevenson m'offrait l'occasion sur un plateau d'argent...

— Ce n'étaient pas des cheveux. C'étaient des poils de chien et des plumes d'oiseau.

Cette réponse validait mes doutes. M. Stevenson a perçu le sourire que je n'ai pas réussi à retenir à temps. Il s'est penché plus avant.

— La police ne fera pas d'enquête, alors toi non plus.

Sa voix était dure. J'ai répondu que j'acceptais de me soumettre, qu'après tout, c'était lui le patron, et bla, bla, bla. Je n'avais pas du tout l'intention d'arrêter quoi que ce soit. Surtout si près du but. Car si on essayait de m'empêcher d'investiguer, c'était parce que je me rapprochais de la vérité. Je n'avais pas besoin d'autre motivation pour continuer.

— De toute façon, j'ai du travail pour toi. La première équipe de la *Yukon Quest* devrait arriver à Dawson jeudi. Je veux que tu prennes des photos, que tu fasses des interviews et que tu m'écrives trois articles.

Je savais que la course *Yukon Quest* était commencée. Au village, on ne parlait plus que de ça. Dawson étant situé à mi-parcours entre Fairbanks et Whitehorse, tout le monde avait hâte de voir les coureurs et leurs chiens faire leur entrée au village. Les équipes avaient toutes déjà franchi les deux premiers postes de contrôle et se dirigeaient vers Circle City, en Alaska. On les attendait à Dawson à partir de jeudi.

Benjamin avait quitté la maison la semaine précédente. Il avait conduit Sébastien et ses chiens à Fairbanks et les attendrait par la suite chaque fois que la piste croiserait une route. Il n'aiderait le musher ni à monter le bivouac ni à s'occuper des chiens. Il ne lui préparerait pas même un repas. Le règlement interdisait toute intervention de sa part sauf à Dawson. Sauf aussi pour récupérer les chiens blessés ou trop fatigués pour continuer la course. Juste ça, c'était une grande responsabilité parce que les chiens, en plus de valoir une fortune, devaient être examinés par des vétérinaires.

La neige qui tombait sur le Yukon ne laissait rien présager de bon. Un coureur pouvait facilement manquer une borne et se perdre dans la toundra. Si on ne mourait plus de froid pendant la course, comme l'avait si bien dit Sébastien à mon arrivée, on pouvait y laisser un doigt ou un orteil, peut-être même une main

ou un pied, si on était perdu trop longtemps. Heureusement, depuis une semaine, le mercure oscillait entre -20 et -30 °C. Autant dire qu'il faisait chaud pour la saison.

— Savez-vous qui mène ?

Cette question, chacun la posait dix fois par jour. Savoir qui menait dans la course permettait de prendre des paris, et j'avais découvert que les Dawsonites étaient friands de paris. M. Stevenson a levé les yeux au ciel, comme si je venais de dire une niaiserie.

— Lance MacKey, qui d'autre !

J'ai écarquillé les yeux, plus intéressée que jamais. Lance Mackey était une vedette dans le milieu des mushers. Survivant d'un cancer de la gorge, trois fois champion de la course *Iditarod* et quatre fois de la *Yukon Quest*, Lance MacKey était la célébrité dont tout le monde parlait au village. Et voilà que ma position de journaliste allait m'offrir une occasion en or pour lui parler seul à seule ! Je me suis tout à coup surprise à bénir Benjamin de m'avoir invitée à Dawson. M. Stevenson a choisi ce moment pour péter ma baloune.

— Ne t'emporte pas, la jeune. C'est moi qui interviewe les vétérans. Toi, tu t'occupes des rookies.

J'ai cessé de sourire, déçue. Adieu la gloire et les hommages ! J'allais écrire sur des recrues inconnues. Sans doute parce qu'il se sentait

coupable de me faire de la peine, M. Stevenson m'a fait un clin d'œil.

— Ne sois pas triste. Lance Mackey a gagné la *Yukon Quest* dès sa première participation. Tu vas peut-être interviewer le futur champion.

J'ai quitté son bureau, pas du tout consolée par cette idée. Dehors, le vent s'était levé et soufflait la neige en rafales. Ce n'était plus une belle petite neige fine qui tombait sur Dawson, mais une véritable tempête. J'ai remarqué deux silhouettes sombres juchées sur la corniche de l'immeuble adjacent. Il s'agissait de deux immenses corbeaux qui me fixaient avec intensité. Je me suis engagée dans la rue, le capuchon rabattu pour me protéger du vent. Mais avant d'entrer dans l'épicerie, j'ai jeté un œil derrière moi. Les corbeaux avaient changé de position. Ils se trouvaient désormais perchés sur l'immeuble d'en face.

Comme s'ils m'avaient suivie.

LES FUNÉRAILLES DE KITTY ONT EU LIEU LE LENDemain à l'église anglicane St Paul's de Dawson. On m'avait tellement souvent répété que Kitty Warren n'avait pas d'amis que je m'attendais à des funérailles intimes. Quelle ne fut pas ma surprise en franchissant la porte de trouver un intérieur bondé. Dans le malheur, les citoyens de Dawson se montraient solidaires. J'en étais émue.

Je suis restée en arrière pendant toute la cérémonie. Ce n'est qu'à la fin, quand tout le monde sortait de l'église, que j'ai remarqué les jumeaux. Ils m'ont gratifiée d'un salut au passage, mais ils étaient trop occupés pour s'arrêter et me parler. Il faut dire qu'ils se déplaçaient entourés de plusieurs jeunes filles. Des groupies sensibles au charme, à la beauté et au talent de ces garçons. Et tandis qu'ils prenaient tous le chemin de l'école, je me suis dit que Michael et Matthew possédaient un charme fou pour des jeunes de 14 ans.

Lorsqu'ils ont disparu au bout de la rue, je me suis rendue au café Internet. On ne dira jamais assez l'importance d'avoir des amis.

J'avais justement dans ma boîte un courriel de Sarah. Intriguée par les « rapports » que je lui envoyais deux fois par semaine, elle avait mené sa propre enquête sur Internet. Il s'avérait, selon elle, que les corbeaux de Dawson que je trouvais si gros ne l'étaient pas tant que ça.

Imagine, les mâles peuvent mesurer jusqu'à 160 centimètres ! Faut croire que ce sont des corneilles qu'on voit chez nous et non des corbeaux. J'ai aussi découvert qu'il s'agit d'un oiseau très intelligent, capable d'entraîner d'autres espèces animales afin de les faire travailler pour eux. Cela explique peut-être les agissements de ton malamute. Mais il y a plus. Tite-Live, dans son Histoire de Rome, raconte que Marcus Valerius, défié par un Gaulois, a vaincu son adversaire avec l'aide d'un corbeau. L'oiseau aurait attaqué le Gaulois avec ses griffes et son bec, le distrayant assez longtemps pour permettre à Marcus Valerius de le tuer. Je trouve que cette histoire ressemble assez à la tienne. Reste à savoir qui peut apprivoiser et contrôler un corbeau. Et comment ? Mais surtout, pour quelle raison ?

Si aujourd'hui, on aime voir le corbeau comme un oiseau de malheur, il semble que dans plusieurs cultures il serait perçu comme un trickster ou messager surnaturel venu de l'au-delà. J'aimerais bien savoir de quel message était porteur celui qui t'a attaquée.

Savais-tu que le corbeau est l'emblème aviaire du Yukon ? Je me demande s'il y a un lien.

Chère Sarah ! Tandis que je poursuivais mes investigations sur le terrain, elle s'était transformée en équipe de soutien technique. Les informations qu'elle avait trouvées venaient confirmer certains de mes doutes. Quelqu'un, quelque part, devait contrôler ces animaux. Quelqu'un qui avait quelque chose à me dire. Quelqu'un qui n'avait pas peur de tuer pour faire passer son message. Était-ce cette même personne qui avait posé des lunettes sur les sculptures de Sunnydale ?

Il m'a semblé tout à coup que j'étais plus proche du but que je ne le pensais.

J'E N'AVAIS JAMAIS VU DE COURSE DE TRAÎNEAU À CHIENS. J'ÉTAIS DONC FÉBRILE EN TRAVERSANT DAWSON CE JEUDI-LÀ. Dans les rues, les gens n'avaient qu'un seul et unique sujet de conversation : Lance Mackey. On le disait impossible à dépasser, impossible même à rejoindre tellement ses alaskans avaient de l'avance sur les autres équipes. Plus personne ne voulait prendre de paris, car tout le monde misait sur le même concurrent, Lance Mackey. Les hommes cherchaient les raisons de son endurance, de sa vitesse, de son énergie. Les femmes, elles, répétaient son nom, un sourire sur les lèvres, l'œil rêveur. Je savais la gloire aphrodisiaque. J'en avais la preuve à chaque coin de rue.

Les organisateurs de la *Yukon Quest*, section Dawson, avaient élu domicile dans le bâtiment de l'Office du tourisme, sur la Front Street. Dehors, on avait placé des bancs de chaque côté de la porte. Une dizaine d'élèves de l'école, en congé pour l'occasion, s'y étaient installés. C'étaient surtout des adolescents. Parmi eux, Michael et Matthew entourés de leurs groupies.

— Bienvenue au quartier général ! m'a lancé une des filles en s'écartant pour me laisser entrer.

À l'intérieur, une vingtaine de tables bordées de bancs occupaient 90 % de la salle. Aux murs, on avait installé les tableaux noirs qui servaient à tenir le registre des arrivées et des départs. Puisque les mushers et leurs chiens parcouraient la toundra sur plus de 1 600 kilomètres, des vétérinaires avaient autrefois suggéré qu'une pause serait nécessaire à mi-parcours. Cette pause était devenue obligatoire et même fortement réglementée, comme je pouvais le constater. Chaque équipe devait se reposer 36 heures avant de reprendre la route vers Whitehorse. Un camp avait été dressé de l'autre côté du fleuve. Des *handlers*, l'équivalent des équipes de soutien technique, y avaient monté les tentes, transporté de la paille et de la nourriture pour les chiens et pour les humains. Tout était prêt maintenant. Il ne manquait que les mushers et leurs alaskans.

Au quartier général, on buvait du café pour passer le temps. Grâce à des émetteurs G.P.S. fixés aux traîneaux, des ordinateurs captaient la position des différentes équipes et relayaient l'information via Internet. C'est de là qu'était partie la rumeur voulant que ce ne soit plus une question de jours, mais d'heures, avant qu'on voie apparaître Lance Mackey. En at-

tendant, on patientait et on rafraîchissait les écrans d'ordinateur de manière à être avertis si un changement de position se produisait.

Ce que je ne savais pas encore, mais qu'un bénévole m'a expliqué, c'est que le premier traîneau arrivé à Dawson recevait quatre onces en or.

— Pour mériter l'or, il faut aussi terminer la course. Pas besoin d'arriver premier à Whitehorse, mais il faut franchir la ligne d'arrivée.

Puis, comme si cela allait de soi, le bénévole a ajouté :

— On ne récompense pas ceux qui décrochent en chemin.

Les règles étaient claires. Finir coûte que coûte.

Benjamin a surgi à côté de moi pendant que je prenais des notes, assise à l'une des grandes tables.

— Pis cet article, ça avance ?

J'ai fait une grimace. Si moi j'apprenais des tas de choses sur la *Yukon Quest*, les citoyens de Dawson, eux, étaient déjà au courant de ces détails.

— Il va falloir que je trouve un angle sous lequel raconter ce qui se passe ici. Quelque chose d'original. Parce que, pour le moment, les événements me semblent assez prévisibles. Tout le monde s'attend à ce que Lance Mackey

gagne la course, et le voilà bon premier. Rien de vraiment surprenant...

Un attroupement près des ordinateurs m'a forcée à m'interrompre. Un silence tendu venait de s'abattre sur la salle. Les regards étaient rivés sur les écrans. Benjamin s'est approché à son tour.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Sébastien vient de rattraper Lance Mackey !

Il lui a fallu presque une seconde pour réagir.

— Mon Sébastien ?

Pour toute réponse, les autres ont hoché la tête. Puis quelqu'un a dit :

— À en juger par la vitesse des icônes sur l'écran, je pense bien qu'on va voir les deux équipes apparaître sur le fleuve d'ici quinze minutes.

Dans un soudain brouhaha et une précipitation généralisée, la salle s'est vidée. Seul restait le bénévole chargé du café qui revenait de la cuisine où il était allé chercher une carafe pleine.

— Qu'est-ce qui se passe ? m'a-t-il demandé alors que je poussais la porte, bonne dernière.

— Il va enfin y avoir de l'action !

Ce furent mes seuls mots avant de me ruer vers le fleuve pour rejoindre la foule extatique.

Nous nous étions amassés le long de la rive, en haut de la digue, histoire de voir le plus loin possible. J'avais, comme tout le monde, les yeux rivés vers le nord. Je cherchais un point noir sur ce fond blanc, quelque chose qui bougerait, là-bas sur la glace. Or, le vent s'était levé et soufflait de la neige dans la vallée, si bien que je n'y voyais rien de rien. Lorsque quelqu'un s'est écrié « Les voilà ! », tout le monde s'est rué vers le fil d'arrivée aménagé devant le quartier général. Effectivement, deux silhouettes venaient d'apparaître au loin. Deux silhouettes qui se rapprochaient. Quelques minutes plus tard, je pouvais distinguer les chiens et, derrière, les mushers qui aboyaient des commandements encore inaudibles. J'avais reconnu Sébastien avec son parka rouge.

— Il n'a plus que huit chiens, m'a soufflé Benjamin. Le traîneau de Lance en compte encore dix.

C'était vrai. Pourtant, les deux équipes semblaient avancer à la même vitesse. Vite. Très vite même. Nous avions droit à un sprint

final. Une course effrénée vers le fil d'arrivée. Pas de pitié. Pas le temps de respirer. Ne sachant pour qui prendre, la foule s'était tue pour regarder les deux hommes qui s'affrontaient sur la glace. Les chiens hissaient maintenant les traîneaux sur la rive, entamaient l'asphalte recouvert de neige, s'élançaient dans la rue, se dirigeaient en ligne droite dans notre direction. La tension était palpable, tant dans la foule que chez les concurrents. Il y avait plus en jeu que le simple fait d'arriver premier. Il y avait l'or. En se basant sur la valeur actuelle de l'or, cela signifiait plus de quatre mille dollars. Il y avait aussi la gloire tant désirée, et l'orgueil blessé de celui qui arriverait deuxième.

Les spectateurs s'éтираient en deux files, de part et d'autre de la ligne d'arrivée. Les mushers dirigeaient leur équipage exactement au milieu. J'avais oublié mes pieds qui commençaient à geler. J'avais oublié le vent. J'avais même oublié la mort de Kitty et mon enquête. Mais voilà qu'il s'est produit tout à coup ce que personne n'attendait. Au lieu de continuer tout droit, les chiens de Lance Mackey ont piqué vers la gauche. Un peu plus et ils s'engageaient dans une rue transversale. En musher habile, Lance s'est écrié :

— Gee !

Un commandement qui signifiait « À droite, toute ! ». Il a pu ainsi ramener son atte-

lage dans la bonne voie, mais il était trop tard. Sébastien venait de prendre de l'avance. Une minute plus tard, il franchissait la ligne d'arrivée seul. Son adversaire le suivait, une dizaine de mètres derrière, ses chiens fixant toujours la gauche, comme obsédés.

Intriguée, j'ai suivi leurs regards qui se perdaient au-delà d'un terrain vague adjacent à l'Office du tourisme. J'ai compris qu'il s'y était passé quelque chose. Quelque chose d'assez important pour les détourner de leur victoire. Lance Mackey, pour sa part, semblait n'avoir rien vu. Rien d'autre que la ligne d'arrivée vers laquelle il laissait ses chiens se diriger maintenant d'un pas leste. Sur son visage, pas la moindre trace d'amertume. En bon perdant, il laissait cette première victoire à son nouveau rival. Lance Mackey avait peut-être perdu l'or de Dawson, mais il pouvait encore gagner la course.

Benjamin se réjouissait avec Sébastien qu'encerclaient une foule de partisans venus le féliciter. J'en ai profité pour m'éclipser. Une fois loin du tumulte, j'ai longé la façade du QG. Les adolescents avaient déserté les bancs et s'étaient transformés en partisans de Sébastien, eux aussi. J'étais donc seule sur le trottoir. J'ai jeté un œil vers le terrain vague. Tout au bout, derrière une cabane à l'abandon, deux jeunes s'éloignaient à vive allure. J'ai reconnu

aussitôt Michael et Matthew. Qu'avaient-ils donc fait pour distraire les chiens à ce point ? Comment s'y étaient-ils pris pour attirer leur attention alors qu'ils couraient à toute allure vers la ligne d'arrivée ? Ils ne les avaient tout de même pas interpellés. Quelqu'un les aurait entendus. Lance Mackey, le premier. Il aurait été furieux et aurait trouvé plus difficile de jouer les bons perdants. À moins qu'on se soit adressé aux chiens en silence...

J'ai revu comme un éclair cette nuit terrible où Cicéron m'avait forcée à m'immobiliser tandis qu'un oiseau m'attaquait. J'ai repensé au chien de Caveman Bill et je me suis rappelé l'histoire de ce Romain, Marcus Valerius, qui avait vaincu un Gaulois avec l'aide d'un corbeau. Était-il possible de communiquer par la pensée avec les animaux ? Était-il possible de leur donner des ordres ? De les appeler ? Je me suis souvenue tout à coup de la soirée chez Sébastien, et l'évidence m'a sauté aux yeux. Si Lance Mackey venait de perdre la course, Sébastien venait, lui, de la gagner. Le même Sébastien qui avait remis aux jumeaux près d'une centaine de dollars pour avoir joué de la guitare pendant quelques heures. Était-ce une coïncidence ? Michael et Matthew étaient-ils en train de fuir avant qu'on les associe à cette victoire ? Toute cette affaire devenait trop étrange. Au lieu de rejoindre Benjamin qui m'invitait

à aller célébrer sa victoire au Pit, j'ai traversé le terrain vague en direction de la ruelle où avaient disparu mes nouveaux suspects.

Je n'avais jamais fait de filature, mais j'avais vu des films. Je savais qu'il fallait, pour bien suivre quelqu'un, ne pas être vue. Je me suis donc assurée de rester à couvert. Avant de tourner sur la Deuxième Avenue, je me suis adossée au mur d'une vieille maison et j'ai jeté un œil à la dérobée. Michael et Matthew s'éloignaient sur le trottoir de bois, toujours aussi vite, mais l'air moins anxieux qu'auparavant. Ils se croyaient sans doute en sécurité, convaincus que personne ne les avait vus. J'ai attendu qu'ils tournent sur la rue Princess pour me mettre à courir. Au coin de rue suivant, j'ai répété mon manège. Puis, quand j'ai été certaine qu'ils ne pouvaient pas faire le lien entre les événements qui s'étaient déroulés à la ligne d'arrivée et ma présence à quelques centaines de mètres derrière eux, je me suis mise à marcher sur le trottoir. J'avais l'air d'une personne qui rentre chez elle après la course.

J'hésitais à les interpeller. J'avais peur d'avoir l'air ridicule en les interrogeant sur ce qui venait de se produire. J'ai préféré les suivre afin de découvrir où ils habitaient. Je verrais bien ensuite ce que je ferais de cette information.

À son extrémité est, la rue Princess montait en pente raide. Michael et Matthew, au lieu de ralentir à cause de l'effort – comme c'était mon cas – ont accéléré. Tout en haut, la rue se terminait sur la Huitième Avenue avec laquelle elle formait un T. C'est presque affolée que j'ai vu les jumeaux se séparer, l'un partant vers la gauche, l'autre vers la droite. De peur de les perdre de vue, je me suis mise à courir, mais lorsque j'ai atteint la Huitième Avenue, la rue était déserte, des deux côtés. J'ai eu beau inspecter le sol à la recherche d'une piste, même leurs traces dans la neige avaient disparu.

MÊME SI JE N'ARRIVAIS PAS À CROIRE QUE DES GARÇONS AUSSI GENTILS QUE MICHAEL ET MATTHEW PUISSENT ÊTRE LIÉS À LA MORT DE KITTY, JE N'AVAIS PAS LE CHOIX DE LES ASSOCIER, AU MOINS, À CICÉRON. Peut-être même aux corbeaux. C'était une piste sérieuse, mais qui me donnait l'impression de m'éloigner de mon enquête. Il me fallait remonter à la source de mon problème, car il me semblait tout à coup que j'avais négligé un élément important dans cette affaire : Kitty Warren elle-même. J'avais questionné les gens qui la connaissaient, mais je ne m'étais pas intéressée à elle en tant que personne, à sa vie privée, à ses secrets. Or, pour fouiller dans ses affaires et découvrir qui elle était vraiment, il me fallait trouver où elle habitait. S'il existait un élément pour la relier aux corbeaux, au chien ou aux jumeaux, c'était chez elle que je le trouverais.

J'étais peut-être plus motivée que jamais, mais je n'étais pas encore libre. J'avais des obligations. M. Stevenson avait été catégorique. Il voulait mes articles avant mardi. J'ai donc consacré mon vendredi et mon samedi aux

entrevues avec les différents mushers. Et le dimanche, après le départ de la dernière équipe, je suis passée à l'offensive.

Je savais que Kitty avait vécu avec son père sur une concession du ruisseau Bonanza. Pour m'y rendre, cependant, il me fallait une excuse. Si M. Stevenson apprenait que je poursuivais mon enquête, j'étais cuite. Or, il s'avérait que j'avais le meilleur prétexte de la Terre. En effet, quoi de plus normal pour une touriste comme moi que d'aller visiter une mine d'or. Et qui sait ? J'allais peut-être en rapporter de quoi écrire un article...

De toutes les personnes que je connaissais, une seule possédait une voiture, Josée, l'agente de développement de la francophonie. Je me suis donc rendue chez elle et je lui ai demandé de m'accompagner en précisant que je payais l'essence.

— Tu pourras me présenter le père de Kitty, ai-je lancé comme si ce n'était pas le but ultime de notre virée. On m'a dit qu'il habitait dans ce coin-là.

Josée n'était pas dupe. Elle m'a fait un clin d'œil et a attrapé ses clés.

Nous avons roulé pendant plusieurs minutes sur la route qui remontait la rivière Klondike. Peu après avoir traversé un pont, Josée a mis son clignotant. Je m'attendais à suivre une rivière entre les montagnes, mais Josée a viré dans la

cour du motel *Bonanza Gold*, un édifice jaune de deux étages tout droit sorti du Far West.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ?

Je devais avoir l'air perplexe parce que Josée a éclaté de rire.

— Tu voulais voir où habitait Kitty Warren. Ben, voilà ! Elle vivait ici.

— Dans un motel ?

— L'été, son père et elle retournaient dans leur roulotte en bordure du ruisseau Bonanza. Mais l'hiver, ils s'installaient ici.

Je suis descendue de voiture, troublée. Kitty Warren n'avait ni maison ni appartement. Son itinérance devenait soudain compréhensible.

J'ai suivi Josée jusqu'à l'étage où elle a frappé à la dernière porte. Un homme nous a ouvert. Assez gros, le cheveu rare, la barbe très longue et une chemise à carreaux sortie du pantalon. Je l'avais déjà croisé aux funérailles. Josée m'a présentée :

— Elle veut écrire un article sur Kitty. Pensez-vous que vous pourriez l'aider à se faire une idée de qui elle était ?

L'homme a grommelé quelque chose que Josée a pris pour une réponse positive, et nous sommes entrées. C'était une chambre de motel ordinaire, avec salle de bain et coin cuisinette. Au centre de la pièce, il n'y avait qu'un lit.

— Kitty vivait dans la pièce voisine, a expliqué Josée avant que j'aie eu le temps de lui

poser la question. Dites-moi, M. Warren... Est-ce qu'on peut aller voir sa chambre ?

— Allez-y donc ! Le proprio veut que je ramasse ses affaires pour qu'il puisse la louer à quelqu'un d'autre, mais je lui ai dit que tant que je payais, cette chambre-là appartenait à ma fille.

La douleur et la solitude expliquaient son ton bourru. Josée a poussé la porte qui donnait dans la chambre adjacente et y est entrée. Quand elle a ouvert les rideaux, j'ai dû admettre que j'étais en terrain connu. Une vraie chambre de fille, avec des murs couverts d'affiches de chanteurs populaires et les meubles jonchés de produits de maquillage, de brosses, de peignes et de bouteilles de fixatif. Au fond du placard, dont la porte était restée ouverte, gisaient une dizaine de pantalons et de chandails froissés.

Le lit était encore défait. Je dis *encore*, mais les draps n'avaient sans doute pas été remontés depuis qu'on les avait installés sur le matelas. J'allais replacer un oreiller tombé par terre quand j'ai remarqué un bout de papier jaune glissé entre le matelas et le sommier. J'ai tiré sur le coin visible, et une enveloppe de papier kraft est tombée, répandant sur le tapis une grosse pile de billets de cinquante et de cent dollars. Mon regard a croisé celui de Josée. Pendant quelques secondes, ni l'une ni l'autre

n'a osé poser un geste. Puis Josée a ramassé l'enveloppe et a mis un doigt sur ses lèvres pour me signifier de garder le silence.

— Monsieur Warren, s'est-elle écriée sans sortir de la pièce. Savez-vous si Kitty possédait un compte à la banque ?

— Évidemment ! Qu'est-ce que tu penses ? Elle travaillait à l'épicerie, et le patron la payait par chèque.

— Elle travaillait combien d'heures par semaine ?

— Entre six et huit, je pense.

— Est-ce qu'elle travaillait à l'épicerie depuis longtemps ?

C'est moi qui avais posé cette dernière question. J'essayais d'imaginer une raison pour laquelle Kitty aurait conservé son salaire dans sa chambre de motel. Mais déjà, je savais que ce n'était pas son salaire que Josée avait entre les mains.

— Je ne sais pas. Environ six mois, je dirais.

— Ah, bon ! Merci.

Josée avait poussé cette exclamation sur un ton indifférent. Elle n'osait toujours pas compter les billets. Scrupules inutiles, cette enveloppe contenait plusieurs milliers de dollars.

J'ai fait un bref tour de la chambre, mais j'avais l'esprit ailleurs. D'où venait donc tout cet argent ? Mes yeux se sont attardés sur le sac à dos posé sur le sol de l'autre côté du lit.

Je l'ai ouvert. Il contenait des livres de mathématiques, de sciences et d'anglais, mais, plus important que tout, il contenait son agenda. Prise de doute, je l'ai feuilleté. Des photos avaient été collées sur la couverture et sur le dos. À l'intérieur, des X noirs marquaient toutes les cases depuis le début de l'année scolaire, mais on pouvait quand même lire les travaux à remettre écrits au crayon plus fin juste en dessous.

Le soir du 18 janvier Kitty n'avait pas eu le temps de faire un X. Dans cette case se trouvait l'inscription bien lisible d'un rendez-vous. *Drunken Goat, 18 heures.*

IL Y AVAIT DÉCIDÉMENT QUELQUE CHOSE DE LOUCHE DANS LA MORT DE KITTY. JOSÉE ÉTAIT PLUS QUE JAMAIS D'ACCORD AVEC MOI.

— On va essayer de trouver à qui appartient cet argent, avait-elle murmuré en dissimulant l'enveloppe sous son manteau. Si ce n'est à personne, on le rapportera à M. Warren.

Nous avons quitté le motel comme si de rien n'était, mais une fois dans la voiture, Josée m'a tendu l'enveloppe.

— Compte-les donc.

J'ai rouvert le paquet pour compter les billets, mais un sachet de plastique est tombé sur mes cuisses. Il contenait un pendentif, plusieurs bracelets et des boucles d'oreilles, tous ornés de pépites d'or.

— Sais-tu d'où ça peut venir ?

Je lui ai montré les bijoux. Elle leur a jeté un œil avant de freiner brusquement pour s'emparer de deux boucles d'oreilles et les examiner.

— Ça vient de chez madame de Barba. C'est la seule joaillière du coin qui fabrique des bijoux avec de l'or brut. Elle possède une

boutique attenante à son atelier, sur la Front Street.

— De Barba ?

Je cherchais où j'avais déjà entendu ce nom-là.

— Oui, de Barba. Tu connais même son fils. Le beau Joseph avec qui tu flirtais l'autre soir, chez Sébastien.

Bien sûr, Joseph de Barba. Lui non plus ne portait pas Kitty dans son cœur.

— Penses-tu qu'elle les a volés ? ai-je demandé, davantage pour émettre une hypothèse que pour lui demander son avis.

Josée a embrayé, et nous avons repris la route du village.

— Probablement. Il y en a combien ?

— Sept.

— Je ne parle pas des bijoux, mais de l'argent.

— Ah !

Je me suis mise à compter. Nous venions tout juste de pénétrer dans Dawson lorsque je me suis écriée :

— 6 355 \$! C'est beaucoup d'argent pour une simple caissière d'épicerie qui étudie à temps plein.

Josée a hoché la tête sans quitter la route des yeux. Sa main droite s'est alors éloignée du levier de vitesse pour se poser sur l'enveloppe.

— Garde-la précieusement. Surtout, n'en parle à personne. Tu sais comment sont les

gens. Si on demande ouvertement qui a perdu de l'argent, la réponse sera tout le monde.

J'ai approuvé et glissé l'enveloppe dans mon sac à main. Pendant le reste du trajet, j'ai essayé d'imaginer la provenance de ces billets. Vol ? Prostitution ? Vente de drogue ? Chantage ? Quel lien y avait-il entre cet argent et la mort de Kitty ?

Josée s'engageait maintenant sur la Huitième Avenue. Elle s'est arrêtée devant la maison de Catherine.

— Tiens-moi au courant si tu apprends quelque chose d'autre.

Puis, comme j'ouvrais la portière, elle a répété :

— Surtout, n'en parle à personne.

Évidemment que je n'en parlerais à personne ! Je suis descendue de voiture plus lourde de 6 355 \$ et de sept bijoux en or massif, mais plus perplexe que jamais. Quel lien y avait-il entre le contenu de cette enveloppe, l'agenda, les jumeaux, le chien, les corbeaux et la mort de Kitty ?

IL ÉTAIT 17 HEURES LE LUNDI QUAND JE ME SUIS ENGOUFRÉE DANS L'INTÉRIEUR CHALEUREUX DU *DRUNKEN GOAT*. Le restaurant était vide sauf pour le patron qui, en m'apercevant, est venu à ma rencontre.

— Vous serez combien ?

J'ai secoué la tête afin d'éviter qu'il me prenne pour une cliente.

— Je voudrais parler à Reija.

— Elle ne travaille pas le lundi. Mais je suis un très bon serveur, vous savez.

J'ai ri de sa blague, mais au fond de moi-même, j'étais démolie. Le 18 janvier, c'était un lundi. Et moi qui comptais sur Reija pour me dire avec qui Kitty avait soupé le soir de sa mort, voilà qui compliquait un peu les choses. Je dis *un peu*, parce que j'avais devant les yeux celui qui possédait l'information que je recherchais. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grand et mince, affublé d'une épaisse moustache. Puisqu'il fallait au moins faire sa connaissance avant de passer à l'attaque, je l'ai laissé me guider vers une table.

— Je m'appelle Dimitris. Est-ce que je peux vous servir un apéro ?

Le *Drunken Goat* étant un restaurant grec, je me suis commandé un verre de vin rouge et une brochette d'agneau. Puis j'ai regardé Dimitris disparaître dans la cuisine en essayant d'imaginer comment j'allais aborder le sujet avec lui. Je n'osais plus interroger les gens directement depuis mon tête-à-tête avec M. Stevenson.

Je réfléchissais donc sur les subtilités que permettent certaines questions quand mon attention s'est portée sur la murale. J'y avais déjà jeté un œil lors de mes précédentes visites, mais jamais je ne m'y étais attardée. Et voilà que, tout à coup, des détails me rappelaient les murales du *Pit* et de la Deuxième Avenue. Celle du *Drunken Goat* représentait un port de la Grèce, avec la mer, les bateaux, les collines et les petites maisons blanches. Comme sur les deux autres, quelqu'un avait dessiné de petits corbeaux impertinents. L'un d'eux coupait l'ancre d'un bateau. Un autre utilisait un marteau-piqueur pour détruire une maison.

Ces graffitis avaient été faits avec une malice évidente, et je ne les trouvais plus drôles du tout. Quelque chose me disait qu'il y avait un lien entre ces oiseaux ridicules et le corbeau qui m'avait attaquée. Décidément, il fallait que

je poursuive mon enquête pour résoudre ces mystères.

Plus déterminée que jamais, j'ai attendu que Dimitris revienne avec mon verre et je lui ai demandé de s'asseoir avec moi. Au diable les subtilités ; j'avais besoin d'informations.

— C'est toujours vous qui travaillez le lundi ? ai-je demandé en esquissant mon plus beau sourire.

Il a hoché la tête en se rapprochant. Bon, il fallait tout de même faire attention à ne pas lui laisser croire que je le draguais. J'ai réduit mon sourire à une mince fente, mais j'ai conservé mon air aimable en reculant sur ma chaise.

— Il y a quelques semaines, Kitty Warren est venue souper ici, vous en souvenez-vous ?

Sans s'en rendre compte, Dimitris a levé les yeux vers une place près de la fenêtre. J'ai perçu un changement d'attitude chez lui.

— Tu veux savoir avec qui elle a soupé le soir de sa mort, c'est ça ?

J'ai dégluti, gênée qu'il ait pu voir clair si vite dans mon jeu.

— Qu'est-ce que tu vas faire si je te le dis ?

— Rien du tout, ai-je rétorqué en avalant une gorgée de vin pour calmer la tension qui montait en moi. Je veux juste me faire une idée de qui était Kitty.

Comme son regard s'obscurcissait, j'ai précisé :

— C'est pour le journal. J'écris un article sur elle. Pour mieux la faire connaître, pour qu'on se souvienne d'elle longtemps.

J'exagerais, mais le jeu en valait la chandelle. Et puis mes arguments semblaient avoir fait mouche. Dimitris s'est versé à boire avant de vider son verre d'un trait.

— Pour ce qui est de passer à la postérité, on peut dire qu'elle a réussi ça toute seule.

En entendant ces propos, j'ai tiré la seule conclusion possible : Dimitris connaissait bien Kitty, lui aussi. Il s'est levé et s'est dirigé vers la cuisine. J'étais persuadée qu'il ne me dirait plus rien maintenant qu'il avait compris le but de ma visite. Contre toute attente, il a laissé tomber l'information que je recherchais.

— Le soir de sa mort, Kitty Warren a soupé avec Benjamin Blackburn.

Il est sorti, me laissant seule dans le restaurant.

Seule et ahurie.

JE N'AI PAS PERDU DE TEMPS. DÈS LE LENDEMAIN, JE FONÇAIS VERS WHITEHORSE EN COMPAGNIE DE JOSÉE. ELLE AVAIT REFUSÉ DE ME PRÊTER SA VOITURE.

— Tu ne connais pas le chemin et tu ne connais pas les routes du Yukon en hiver. Ce serait t'envoyer à l'abattoir que de te laisser partir toute seule.

Sur le coup, j'ai été blessée de son manque de confiance en mes qualités de conductrice. Mais, après une demi-heure de route, j'ai dû lui donner raison. C'était l'enfer dehors.

Le blizzard s'était levé au moment où nous prenions la route. Un vent du diable. Une fine poussière de neige soufflée en travers du chemin par bourrasques. Assise sur le siège du passager, je scrutais le paysage, tendue au possible. On n'y voyait strictement rien. Rien que du blanc. Et encore du blanc. Je n'arrivais pas à croire que Josée, elle, distinguait la route du fossé. Ou même de la forêt.

— Je suis habituée, a-t-elle déclaré au moment où je lui en faisais la remarque.

Elle était peut-être habituée, mais nous en avions pour six heures minimum. Souvent,

dans les virages surtout, la voiture dérapait. Chaque fois, Josée reprenait le contrôle, non sans jurer entre ses dents.

Pour éviter que la peur de mourir me submerge, j'ai plongé dans mes pensées. Je m'étais creusé la tête toute la nuit, je n'avais pas trouvé de lien entre mon cousin Benjamin et les jumeaux. C'étaient pourtant eux que je reliais à Cicéron. Aux corbeaux, peut-être aussi. Après ce que j'avais vu au fil d'arrivée, j'en étais persuadée. Que Benjamin ait soupé avec Kitty le soir de sa mort était-il une coïncidence ?

Nous roulions depuis une heure environ quand Josée m'a demandé :

— Maintenant que nous sommes loin, et que tu ne crains plus que je fasse demi-tour, pourrais-tu m'expliquer pourquoi c'est si important que tu rejoignes ton cousin ?

Afin d'éviter qu'elle me rie au nez, j'ai décidé de ne pas lui parler des jumeaux et des pouvoirs que je leur attribuais. Il fallait rester dans le concret. Dans le réaliste. Dans le réel.

— Te rappelles-tu que lorsqu'on a feuilleté l'agenda de Kitty Warren, on a remarqué qu'elle avait eu un rendez-vous le 18 janvier ?

Josée a acquiescé.

— Eh bien, je me suis rendue au *Drunken Goat*.

— Et alors ?

— Dimitris m'a dit qu'elle avait soupé avec Benjamin.

J'avais à peine fini ma phrase que Josée freinait. La voiture a dérapé avant de glisser sur le côté et de faire un tête à queue pour s'immobiliser à l'envers dans la voie. Josée s'est tournée vers moi.

— Es-tu en train de me dire qu'on s'en va à Whitehorse parce que tu penses que ton cousin a tué Kitty Warren ?

Euh... Dit comme ça, je l'admets, ça avait l'air fou.

— Je ne pense pas qu'il l'a tuée, mais je pense qu'il était impliqué, que c'est un témoin important en tout cas.

— Ton imagination t'amène trop loin, Ariane.

J'ai repensé aux jumeaux et je me suis dit qu'elle avait sans doute raison. Mon imagination me portait à croire qu'on pouvait communiquer par la pensée avec les animaux. Mais ça n'existait pas, ces pouvoirs-là ! J'étais bien trop intelligente pour perdre pied avec des histoires pareilles. Peut-être fallait-il que je parle de tout ça avec Josée. Elle me dirait sans doute que j'étais folle, et c'en serait fini. Je me ferais soigner. J'allais m'expliquer quand Josée a embrayé. Moins d'une minute plus tard, nous avons repris la direction de Dawson.

— Pourquoi est-ce qu'on rebrousse chemin ? lui ai-je demandé, un peu frustrée de voir qu'elle avait décidé de rentrer sans me demander mon avis.

Josée a levé les yeux au ciel et soupiré bruyamment.

— Ton cousin n'a rien à voir dans la mort de Kitty.

— Comment peux-tu le savoir ? Est-ce que tu étais là ?

Ma dernière question relevait de la pure méchanceté. Je me suis excusée et j'ai repris, plus doucement.

— Comment sais-tu que Benjamin n'y est pour rien ?

— Parce que je sais pourquoi il a soupé avec elle ce lundi-là.

— Pourquoi ?

— Tu vas voir.

Nous avons roulé en silence sur la Klondike Highway en pleine tempête pendant toute l'heure qui a suivi. Une fois de retour à Dawson, Josée a traversé le village sans s'arrêter. Elle a enjambé le fleuve Yukon par le pont de glace et grimpé la grande côte de l'autre côté. Tout en haut, elle s'est engagée sur une petite route couverte de neige. Nous avons roulé encore une quinzaine de minutes dans la forêt avant que la voiture s'immobilise enfin.

— Viens-t-en ! m'a-t-elle ordonné en sortant de la voiture.

Je l'ai suivie, intriguée. Devant nous se dressait une minuscule cabane en rondins surmontée d'une cheminée d'où s'élevait un jet de fumée. Josée a frappé. Un homme a ouvert. Je lui aurais donné une trentaine d'années. Il avait les cheveux roux, une barbe rousse bien taillée, et sa silhouette était longue et fine, presque frêle. Chose certaine, je ne le connaissais pas. Il a salué Josée et s'est déplacé pour nous laisser entrer. J'ai découvert un intérieur propre, un poêle à bois, une table, deux chaises et un lit de camp assez large pour accueillir deux personnes.

— Ariane, je te présente Dominick O'Connor. Dominick m'a serré la main en précisant :

— On s'est déjà rencontrés. Chez Sébastien.

J'ai eu beau fouiller ma mémoire, je ne me souvenais pas de lui.

— C'est parce que je portais une tuque.

Il a attrapé celle qui gisait sur la table et se l'est mise sur la tête. Cette fois, son visage me disait quelque chose. Mais sans plus. Je me suis tournée vers Josée.

— Pourquoi est-ce que tu m'as emmenée ici ? Je ne vois pas le rapport.

Elle a fait un clin d'œil à Dominick, puis m'a lancé :

— Dominick O'Connor, c'est le chum de ton cousin. Son chum, depuis deux ans.

J'ai ouvert la bouche, interdite. Puis je me suis mise à réfléchir, à additionner les éléments qui commençaient enfin à s'emboîter les uns avec les autres. Josée s'est adressée à Dominick pendant que j'essayais encore d'assembler les morceaux du casse-tête.

— Explique-lui pourquoi Benjamin soupait avec Kitty Warren, le soir de sa mort.

Elle s'est assise sur la première chaise, m'a offert la deuxième et Dominick s'est installé au pied du lit avant de commencer son récit.

Je n'avais rien vu venir. Pourtant, j'aurais dû. Que mon cousin soit homosexuel expliquait beaucoup de choses. La tension familiale, son refus de présenter sa « blonde » à la parenté, son exil dans l'ouest. Cette explication rendait plus clair aussi le rôle de Kitty Warren. Car j'avais compris qu'elle faisait du chantage avant même que Dominick m'explique la chose.

— S'il ne lui donnait pas 2 000 \$, elle allait mettre sur Internet une photo qu'elle avait prise de nous à notre insu. Une photo qu'on n'avait pas envie de voir circuler.

Ainsi, Benjamin avait donné rendez-vous à Kitty au *Drunken Goat* pour lui remettre la moitié de la somme en lui disant d'aller voir Dominick pour avoir le reste.

— Elle est venue chez moi, a pris l'argent, en plus d'insister pour que je lui donne ma bouteille de scotch. Je l'ai mise à la porte sans réaliser qu'il faisait aussi froid.

— **T**U ÉTAIS AU COURANT DEPUIS LE DÉBUT ? AI-JE DEMANDÉ À JOSÉE AU MOMENT OÙ NOUS REMONTIONS À BORD DE SA VOITURE.

La tempête était terminée et avait laissé au sol dix centimètres de neige que le vent continuait de soulever comme de la poussière.

— Je ne savais pas pour le souper au *Drunken Goat* avant que tu m'en parles. Mais je connaissais le secret de Benjamin. Quand on a découvert l'enveloppe de Kitty, et que tu m'as parlé des révélations de Dimitris, j'ai deviné qu'elle avait dû les faire chanter.

Je suis restée silencieuse pendant presque tout le trajet du retour. J'analysais la situation. Kitty Warren faisait-elle chanter une partie du village ? Elle avait beaucoup d'ennemis. Michael et Matthew faisaient-ils partie de ceux-là ? Difficile d'imaginer les jumeaux capables de meurtre. D'ailleurs, pour les accuser, il me fallait un mobile, ce que je n'avais pas encore. Et puis je ne pouvais pas prouver leur culpabilité sans les croire dotés de pouvoirs paranormaux. Je nageais dans l'irrationnel et je me trouvais ridicule. Il me fallait chercher

ailleurs quelque chose de plus logique, de plus naturel.

Puisque j'avais failli trouver la mort de la même manière que Kitty, j'ai cherché les points communs entre nos deux agressions.

Nous avons été toutes deux attaquées par un corbeau.

Cicéron se trouvait sur les lieux des deux crimes.

Nous étions toutes deux dehors par une nuit très froide.

Qu'y avait-il d'autre ? Je m'apprêtais cette nuit-là à traverser le fleuve. Kitty, elle, était rentrée de chez Dominick à pied avec sa bouteille de scotch.

Je me suis interrompue. Pour revenir de chez Dominick, Kitty avait dû, elle aussi, traverser le fleuve. Elle avait peut-être vu quelque chose qu'elle ne devait pas voir. Quelque chose que je n'ai pas vu. Ou que j'aurais aperçu... vaguement. Je me suis rappelé le regard échangé entre Rose-Marie et Ludvig quand je leur avais parlé du tourbillon de lumière qui montait de la sculpture de glace. Je ne savais pas ce que c'était, mais j'étais certaine d'avoir mis le doigt sur quelque chose d'important. Qu'y avait-il donc sur le fleuve pendant les nuits froides ? Ce phénomène inconnu avait-il un rapport avec les jumeaux ? J'imaginais Kitty, traversant le pont de glace, sa bouteille de scotch à la main,

découvrant sur son chemin un chien enragé. Elle ne se trouvait pas à flanc de falaise, comme ça avait été mon cas. Il lui a donc été possible de fuir quand le corbeau lui a foncé dessus. Elle aura couru jusqu'à la rive, gagné la première rue et foncé vers le refuge des femmes qu'elle n'a jamais atteint. Oui, c'était sans doute ainsi que s'étaient déroulés les événements. Mais pour en avoir la preuve, il me fallait en savoir davantage sur ce qui se passait la nuit sur le fleuve. Je n'avais plus le choix, désormais, d'imaginer un lien avec les jumeaux.

— Toi qui connais bien Michael et Matthew, ai-je demandé à Josée au moment où elle stationnait devant la maison de Catherine, sais-tu où ils habitent ?

Josée a levé vers moi un regard soupçonneux.

— Tu penses que Kitty les faisait chanter, eux aussi ? C'est bien possible. Quoique je ne vois vraiment pas ce qu'elle aurait pu trouver contre les fils de Ludvig.

Les fils de Ludvig ? Voilà qui donnait de plus en plus de sens à cette hypothèse que je sentais germer dans mon esprit. La réalité m'a rattrapée aussitôt.

— Rose-Marie et Ludvig ont à peine 30 ans. Ils sont bien trop jeunes pour être les parents de deux ados de 14 ans. Sans compter que les garçons ne leur ressemblent pas du tout. Une mère française et un père allemand, ça

ne donne pas des enfants aux yeux bridés et aux cheveux noirs. J'aurais même juré que les jumeaux étaient amérindiens.

Josée a éclaté de rire.

— Voyons donc ! Ils sont adoptés, ces deux-là. Tout le monde le sait, eux les premiers. Quand Ludvig les a trouvés, ils avaient déjà 5 ans. Leurs parents les avaient abandonnés sur le fleuve, un soir d'hiver. Les sans-cœur !

J'accumulais ces informations, toujours sous le choc. J'imaginai deux garçons de 5 ans, seuls par une nuit glaciale. C'était triste, en effet. Mais quel lien avec mon affaire ? Josée a poursuivi :

— En tout cas, c'était une rencontre chanceuse pour tous les quatre parce que les jumeaux se sont révélés aussi artistes que leurs parents. Ils ne sont pas juste doués pour la musique, tu sais. Ils font aussi de la peinture, de la sculpture.

La peinture... J'ai pensé aux murales tachetées de graffitis. Les corbeaux miniatures étaient-ils l'œuvre des jumeaux ? Les corbeaux de glace qui gardaient la route menant chez Ludvig, c'était sans doute leur œuvre, ça aussi. Soudain, une autre image m'est revenue à l'esprit. Le soir de mon agression, quand je regardais les aurores boréales et qu'il m'a semblé que la lumière montait de la sculpture de glace, quelqu'un y travaillait à la place de

Ludvig. Ça pouvait être un des jumeaux. Ou bien les deux...

AU LIEU DE RENTRER, JE SUIS REDESCENDUE VERS LA FRONT STREET. D'HABITUDE, M. STEVENSON TRAVAILLAIT TARD. Si j'étais chanceuse, je le trouverais encore au journal.

Avec les informations que je possédais, j'avais de quoi faire rouvrir le dossier de la mort de Kitty. J'imaginais déjà sa tête, sa fierté lorsqu'il réaliserait à quel point mon enquête avait porté fruit.

Quand j'ai ouvert la porte, j'ai entendu sa voix. Toujours dans son bureau, il discutait au téléphone. Et fidèle à ses habitudes, il était de mauvaise humeur.

— Je me fous de ce qu'elle en pense, rageait-il au moment où j'entrais.

Comme la secrétaire avait déjà quitté son poste, je me suis assise pour attendre mon tour. J'espérais que la colère de mon patron finirait par se dissiper, mais ce n'était pas le cas. Plus les minutes passaient, plus il semblait irrité. C'est alors qu'un mot a attiré mon attention.

— Ils doivent partir au plus vite, Ludvig !

J'ai prêté soudain beaucoup d'intérêt à cette conversation que je n'entendais qu'à demi.

— Non ! Non ! Je sais bien qu'ils voulaient juste lui faire peur.

— ...

— Je comprends que c'était un accident. Sauf qu'il a failli y avoir un *deuxième* accident.

Pas besoin d'être devin pour savoir que c'était de moi qu'on parlait ici. De moi, et de Kitty. À l'autre bout du fil, Ludvig continuait d'argumenter. M. Stevenson, lui, ne se calmait pas.

— Elle n'est pas morte parce que Caveman Bill est allée la secourir. Sans lui, on aurait un deuxième cadavre sur les bras.

Oh ! Oh ! Adossée à un mur dans la salle d'attente, je sentais mon cœur battre plus vite. Était-il possible que mon patron soit mêlé à cette histoire ?

— On nous annonce -40 °C encore cette nuit. Il y aura sûrement des aurores boréales. Je veux que tu en profites pour les renvoyer chez eux.

— ...

— Ça ne peut plus attendre. Je ne veux plus d'autres accidents, et tes gars sont devenus incontrôlables.

— ...

— Ce n'est pas une suggestion, Ludvig. C'est un ordre ! S'ils ne partent pas, je les dénonce à la police.

— ...

— Je sais qu'on ne possède pas de preuve contre eux. Mais pendant qu'ils seront en détention, on aura la paix au village. J'en ai par-dessus la tête de leurs coups pendables.

— ...

— Talents ou pas, tu les renvoies d'où ils viennent !

Cette fois, M. Stevenson avait presque crié. À l'autre bout du fil, Ludvig a dû enfin se montrer conciliant parce que la voix de mon patron s'est radoucie.

— D'accord. Je te fais confiance. Je te laisse t'occuper de tes fils, moi je vais...

J'ai profité du vacarme produit par un camion qui roulait devant le bureau pour ouvrir la porte et sortir en douce. Puis, m'empressant de quitter les environs du *Klondike Sun*, je me suis dirigée vers le café Internet. J'avais au moins une confirmation : les jumeaux étaient responsables des mauvais coups que j'avais répertoriés à Dawson depuis mon arrivée. En plus, M. Stevenson semblait lui aussi penser qu'ils avaient quelque chose à voir avec la mort de Kitty. Mais quel lien y avait-il entre ces garçons et les aurores boréales ?

En naviguant sur Internet, j'ai vite trouvé la réponse à ma question. Dans certaines traditions, les aurores boréales servaient de passerelle entre notre monde et l'au-delà. D'après ce qu'avait trouvé mon amie Sarah, les corbeaux

servaient de messenger entre notre monde et l'au-delà. Cela faisait beaucoup trop d'« au-delà » à mon goût. Dans les articles sur les corbeaux, le mot *Trickster* revenait souvent. Sarah aussi avait employé ce mot dans un précédent courriel. Intriguée, j'ai réorienté ma recherche. Quelques clics plus tard, je fixais l'écran, ahurie.

Bien que je n'en aie jamais entendu parler de toute ma vie, il semblait que les tricksters étaient tristement célèbres. Le mythe les entourant était connu par l'ensemble des tribus amérindiennes d'Amérique du Nord. On les disait totalement amoraux, menteurs, capables de métamorphoses. On les appelait aussi « lutins fripons » parce qu'ils avaient la réputation de faire des coups pendables. Certains sites affirmaient que les tricksters étaient souvent représentés par des corbeaux.

Et voici même ce qu'en disait Wikipédia :

Le Trickster (littéralement « farceur ») est un petit personnage mythique présent dans toutes les cultures [...] Le Trickster est par exemple l'équivalent du lutin dans la culture des Indiens des Amériques. Le trickster, « fripon divin », joue des tours pendables, possède une activité désordonnée incessante, une sexualité débordante. [...]

Le Trickster est à la base une divinité chaotique à la fois bonne et mauvaise, c'est une forme de médiateur entre le divin et l'homme. Il passe avec

facilité de l'autodérision au sérieux le plus total ; mourir, renaître, voyager dans l'au-delà et conter sont certains de ses attributs. [...]

Encore l'au-delà !!!

Je n'avais pas besoin d'en connaître davantage pour savoir que j'allais passer la nuit au froid, debout, à regarder le fleuve, incognito.

COMME BENJAMIN SE TROUVAIT ENCORE À WHITEHORSE, IL NE M'A PAS ÉTÉ DIFFICILE DE SORTIR À MINUIT SANS ATTIRER L'ATTENTION. Je n'avais droit, cependant, qu'à un mince croissant de lune pour éclairer ma route. Une chance qu'un lampadaire, fixé au bout de ma rue, traçait la voie jusqu'au fleuve.

Dire qu'il faisait froid aurait été un euphémisme. Malgré mes sous-vêtements thermiques, malgré mes deux paires de chaussettes de laine, malgré mon gros parka, mes grosses mitaines, ma tuque, mon foulard et mon capuchon, je gelais. Moins 40 °C, avait dit M. Stevenson. Je le croyais sans peine. Il fallait que je sois folle ou vraiment convaincue que mon enquête tirait à sa fin pour sortir dans un froid pareil. En plus, je me dirigeais vers le fleuve où, je le savais d'expérience, le vent soufflerait plus fort. Si je m'entêtais à rester dehors, j'allais sûrement mourir congelée, comme Kitty. Et cette fois, ce ne serait pas la faute des corbeaux ou de Cicéron. J'en serais la seule responsable.

Je descendais la pente en essayant de faire le moins de bruit possible. La chose n'était pas

facile. La neige, trop sèche, crissait à chacun de mes pas. Il me semblait qu'on n'entendait que ça. Pour la discrétion, on repassera.

Je marchais depuis cinq minutes environ quand une porte s'est ouverte au coin de la rue. Je me suis ruée vers le fossé pour me cacher. J'y étais encore quand une autre porte s'est ouverte derrière moi. Puis une troisième un peu plus loin. En quelques minutes, une vingtaine de personnes avaient envahi la rue. Évidemment, je ne voyais pas les visages, les capuchons étant tous relevés à cause du froid. On aurait dit une horde de zombies fonçant vers l'ennemi. Comme dans certains films d'horreur.

J'ai attendu que le dernier d'entre eux soit passé pour reprendre la route à mon tour. À la rue suivante, j'ai réalisé qu'ils étaient bien une centaine à marcher en direction de la sculpture de Ludvig. Personne ne parlait. On n'entendait que le bruit des bottes sur la neige.

Je n'osais pas me fondre dans cette foule. L'un d'eux m'aurait peut-être reconnue. Je n'étais sûrement pas la bienvenue puisqu'on ne m'avait pas invitée. Surtout que ces gens semblaient tous converger vers un objectif commun. Ils avaient sans doute été mis au courant par M. Stevenson. J'avais la certitude désormais qu'il allait se passer quelque chose cette nuit. Quelque chose d'important. Et, dans

le fond, j'étais bien contente d'en être témoin, même si on gelait.

Quand les premières aurores boréales sont apparues, j'étais encore loin de la Front Street. J'ai coupé à travers des terrains privés pour aller plus vite.

Un spectacle surprenant m'attendait en atteignant le fleuve. Le long de la berge, sur la digue, plusieurs centaines de personnes se tenaient debout, en attente, leurs regards fixés sur la sculpture de Ludvig. Parmi elles, j'ai reconnu le manteau de Josée, celui de Caveman Bill. Celui de M. Stevenson aussi. Je me suis glissée dans un bosquet d'épinettes à quelques dizaines de mètres des premiers spectateurs. De là, je pouvais voir le fleuve dans son entièreté. La sculpture de Ludvig était baignée de lumière. Les loups de glace, terminés depuis quelques jours, prenaient ainsi un aspect fantasmagorique. Le portail, baptisé *The Gate to the Future* par Ludvig, montrait en un cercle presque parfait. Seule la base avait été rognée pour permettre davantage de stabilité. Au centre de cette arche, deux silhouettes que j'aurais reconnues entre toutes, patientaient. Michael et Matthew demeuraient immobiles, sous le regard de centaines de leurs concitoyens. Devant leurs parents adoptifs aussi, qui demeuraient dans la piste, loin des cerbères de glace. Rose-Marie était pendue

au bras de son mari, les épaules secouées de sanglots.

Malgré la présence d'autant de personnes, on n'entendait pas un bruit. Rien d'autre que le vent qui descendait du nord et soufflait en rafales. Dans le ciel, les aurores boréales se sont intensifiées tout à coup. Des draperies lumineuses, vertes et bleues, des arabesques gigantesques, puis un jet d'une puissance inouïe est descendu du ciel. Comme l'arc d'un éclair, la lumière s'est concentrée sur le portail de Ludvig. Un premier loup de glace a explosé. On aurait dit un fracas de cristal. Ce fut ensuite le tour du second. Puis du troisième et du quatrième. Quatre déflagrations survenues à intervalles réguliers qui semblaient avoir alimenté la puissance de l'arc de lumière. Au centre de la *Gate to the Future*, les jumeaux regardaient directement vers le haut. Et soudain, leurs pieds ont quitté le sol. Je les ai vus monter, enveloppés de spirales lumineuses puis déployer des ailes gigantesques. J'ai vu leur corps se couvrir de plumes, et lorsqu'ils ont atteint les sillons des aurores boréales, ce n'étaient déjà plus des humains, mais des corbeaux aussi noirs que la nuit. Ils se sont fondus dans le vert et le bleu et, une fraction de seconde plus tard, ils avaient disparu.

Frappée de stupeur, j'ai scruté le ciel. Il n'y avait plus la moindre trace des jumeaux. Ils

volaient encore dans mon esprit cependant. Voilà qui expliquait le malaise que je ressentais quand j'apercevais les deux corbeaux perchés sur un poteau ou sur un fil. Voilà qui expliquait aussi la disparition des jumeaux pendant ma filature. Voilà qui expliquait... tout. Les nuits d'aurores boréales, pendant qu'un des deux sculptait le portail et attirait vers lui la lumière, l'autre montait la garde sous son apparence originale en se servant de Cicéron pour bloquer le chemin des passants trop curieux. Kitty, tout comme moi, s'était trouvée au mauvais endroit, au mauvais moment.

Malgré le mélange de crainte et d'émerveillement qui m'habitait, mon cœur se serrait à l'idée de ne plus jamais revoir les jumeaux, de ne plus jamais entendre leur musique. Et je n'étais pas seule. Sur la rive, les gens avaient fait demi-tour en silence. Je les ai suivis des yeux tandis qu'ils s'éloignaient. Je percevais leur accablement, même de loin. Ils ressentaient, probablement comme moi, des émotions contradictoires. Ils étaient heureux de retrouver la paix dans leur village, mais la perte de deux des leurs les chagrinait au moins autant que la mort de Kitty.

Au milieu du fleuve, Ludvig et Rose-Marie s'en allaient eux aussi, l'air si triste que j'en ai ressenti un pincement au cœur. Michael et

Matthew, leurs fils chéris, étaient partis. Pour toujours.

TROIS JOURS PLUS TARD, BENJAMIN EST RENTRÉ DE WHITEHORSE. Sébastien avait dû se retirer de la course parce que trois de ses chiens s'étaient cassé une patte quand le traîneau s'était renversé à dix kilomètres du fil d'arrivée. La mine dépitée, mon cousin n'avait pris que le temps de se laver et de se changer avant de disparaître à nouveau. Cette fois, je n'ai pas insisté pour le suivre. Je ne lui ai pas non plus avoué que je connaissais son secret. Je n'aurais pas voulu qu'il s'inquiète en pensant que, peut-être, je le trahirais en arrivant à Québec.

Le mercredi, avant d'aller prendre l'avion, je me suis arrêtée au bureau du *Klondike Sun* pour remettre ma démission. M. Stevenson l'a acceptée sans poser de question. J'ai cependant compris, à son air entendu, qu'il savait que je savais. M'avait-il aperçue dans les buissons le soir où les jumeaux avaient disparu ? Quoi qu'il en soit, il ne semblait pas m'en vouloir d'avoir poussé plus loin mon enquête. Il était même... Comment dire ? Joyeux ? Oui, c'était cela. Mon patron semblait heureux du dénoue-

ment. Heureux et soulagé. Le village avait retrouvé sa quiétude. Finies les lunettes sur la statue du prospecteur. Finies les pannes d'électricité imprévisibles. Finis les graffitis sur les murales. Et finis les gens que des corbeaux menaçants poussaient à mourir de froid. La population de Dawson pouvait enfin dormir en paix. Les tricksters étaient partis.

Dans l'édition suivante du *Klondike Sun*, on souhaitait un bon voyage à Michael et à Matthew Merkel qu'on disait partis visiter de la parenté. Pieux mensonge, s'il en était un, que tout le village fit mine de croire.

Pour ma part, je suis revenue au Québec et j'ai retrouvé ma ville avec sa neige abondante et son froid raisonnable. J'ai aussi retrouvé ma famille et mes amis. Pour eux, le temps s'était écoulé lentement. L'hiver était loin d'être terminé. Il restait encore un mois de tempêtes.

Le dimanche suivant, j'ai rejoint mon amie Sarah sur la rue Saint-Jean. Du même coup, j'ai repris le fil de ma vie là où je l'avais laissé la veille du jour de l'An, déprime en moins. Le restaurant *Le Hobbit* était bondé, comme d'habitude le dimanche matin. La nourriture y était excellente. Les serveurs, avenants. Je connaissais plein de monde. Et tous ces gens étaient habillés à la mode, sans parka et sans pantalon de neige. Tout cela était pour moi réel et familier.

Devant un café allongé et des œufs à la bénédicte, j'ai raconté à Sarah mes aventures au Yukon. Je lui ai expliqué quels liens j'avais réussi à établir entre les corbeaux, les tricksters et les aurores boréales.

— On en voit, ici aussi, des aurores boréales, m'a-t-elle dit, une note d'inquiétude dans la voix.

— De temps en temps, ai-je répliqué, sur le même ton.

Puis nous avons éclaté de rire. Elle, parce qu'elle ne me croyait pas un instant. Moi, parce que rire soulageait la tension qui m'habitait depuis mon départ de Dawson. Nous avons ensuite parlé de ses amours, de ses cours à l'université, du fait que je n'avais pas de projets pour les prochains mois. La vie – ma vie – avait repris son cours normal.

Plus tard, quand un homme est entré, les traits amérindiens, les cheveux noirs et raides, j'ai levé la tête, amusée. Mais quand j'ai remarqué l'étui à guitare qu'il a déposé dans un coin près de la porte, je n'ai pu m'empêcher de penser à Michael et à Matthew.

Combien d'autres tricksters vivent encore parmi nous ?

Remerciements

Cette histoire a germé en plein cœur de l'hiver yukonnais. Il me faut donc remercier la *Writers' Trust of Canada* de m'avoir envoyée à la résidence d'écrivains Pierre Berton (*Berton House Writers' Retreat*) de Dawson City de janvier à mars 2010.

Merci aussi à Mammoth Mapping qui a gracieusement fourni la carte avec les traductions nécessaires à sa publication au Québec.

Je remercie également Karine Grenier et Normand Casavant de l'école de traîneau à chiens *Nomadic Sleddogs School* (info@casaventures.com), pour leurs conseils judicieux pendant la rédaction de ce roman. Merci aussi à Yvon Cloutier, guitariste professionnel, pour ses suggestions, de même qu'à Pierre Weber, mon fidèle premier lecteur.

Il me faut de plus souligner l'apport des habitants de Dawson City. Leur mode de vie, leur créativité, leur générosité et leur sens de la communauté ont enrichi cette histoire. Il est à noter qu'une sculpture de glace semblable à celle de Ludvig et baptisée *The Gate to the Future* a réellement été érigée sur le fleuve Yukon en février 2010 par Holly Holstein, artiste de Sunnydale. Toutes les murales dont il est

question dans ce roman sont l'œuvre de Halin de Repentigny, artiste de Dawson. Et les corbeaux... Eh bien, les corbeaux sont énormes et intelligents et ils font partie du paysage yukonnais au même titre que les montagnes, les chercheurs d'or et les traîneaux à chiens.



Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro
100 % recyclé, traité sans chlore, accrédité Éco-Logo
et fait à partir d'énergie biogaz.

Achevé d'imprimer
à Cap-Saint-Ignace (Québec)
sur les presses de Marquis Imprimeur
en août 2012

mort suspecte au yukon

GRAFFITI +

*« (...) un croasse-
ment terrible a
brisé le silence.
J'ai levé la tête
en cherchant
d'où pouvait
provenir un cri
aussi puissant.
Sur un poteau
de téléphone,
à quelques
mètres de la
maison, un
énorme corbeau
me regardait. »*

« C et hiver-là, j'ai découvert le deuxième cadavre de mon existence. Je m'en souviens comme si c'était hier. Il m'arrive d'ailleurs encore de voir la scène, quand une mauvaise digestion provoque des cauchemars, quand mon esprit agité par quelques doutes passe en revue la suite des événements à la recherche d'un détail qui m'aurait échappé.

J'avais dans une ruelle silencieuse, et la neige crissait sous mes bottes. Ce n'était pas le jour. Ce n'était pas la nuit non plus. Entre chien et loup, auraient dit les anciens. Plus près du loup que du chien, aurais-je précisé si on m'avait demandé mon avis. »

L'ILLUSTRATION DE LA PAGE COUVERTURE
EST DE VÉRONIQUE DROUIN



**SOULIÈRES
ÉDITEUR**

soulieresediteur.com

MORT SUSPECTE AU YUKON



9 782896 071586